PQ
2269
.G8
C46
1848
SMRS

BIBLIOTHÈQUE

SPÉCIALE DE LA JEUNESSE.

LE
CHATEAU ET LA CHAUMIÈRE.

Nous, évêque d'Évreux, à la demande de l'auteur et de l'éditeur de cet opuscule, l'avons lu avec attention et avons pensé qu'il serait agréable et utile à l'âge pour lequel il est écrit.

Nous savons que l'auteur veut consacrer à cet âge, pour lequel on a fait si peu jusqu'ici, tout ce Dieu lui a donné de cœur et d'intelligence, et nous sommes persuadés que ses efforts seront bénis.

Évreux, 4 janvier 1847.

† NIC, évêque d'Evreux.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lechteauetlach00grun

FRONTISPICE.



La calèche de Louise.

E. Duverger, Typ. Page 4.

LE

CHATEAU

ET

LA CHAUMIÈRE,

OU

L'INFLUENCE HEUREUSE DU BON EXEMPLE,

Par Mme la baronne de GRUNE.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,

P.-C. LEHUBY,

Rue de Seine, 53, faubourg Saint-Germain.

LA CALÈCHE DE LOUISE.

CHAPITRE PREMIER.

La calèche de Louise.

Au mois de septembre 1827, par une de ces belles soirées d'automne, bien pures et bien calmes, qui disposent le cœur à remercier Dieu de sa protection incessante et des jouissances qu'elle nous donne, une délicieuse petite calèche attelée de deux chèvres coquettement harnachées, et occupée par une jolie enfant de neuf ans, se détachait gracieusement des massifs d'arbres verts du

parc du château d'Athis, passait dans sa course rapide devant la grille, s'éloignait, puis revenait encore, pour repartir aussitôt :

« Plus vite, plus vite ! criait en frappant des mains la jeune Louise de Meyreuil à Pierre, son serviteur dévoué, dont la gravité ordinaire était tant soit peu compromise en ce moment. La comtesse de Meyreuil surveillait de loin cette *course au clocher* (1) de nouvelle espèce ; elle fit comprendre à sa fille qu'il était temps de donner à son équipage une allure plus modérée ; Louise voulait avant tout plaire à sa mère, et la promenade continua au pas.

C'était une ravissante habitation que le château d'Athis, situé entre Morfontaine, endroit charmant où tant de souverains vinrent chercher quelques heures de repos et

(1) *Steeple-chase* : course entre plusieurs chevaux qui doivent arriver au premier clocher, malgré tous les obstacles.

de liberté, et Ermenonville, dont le nom seul rappelle celui du philosophe célèbre dont la tombe est encore aujourd'hui un but de fréquents pèlerinages pour les étrangers. Ce château d'Athis, bâti avec soin, orné avec goût, réunissait tout ce qui peut plaire à la campagne : un beau salon avec un excellent piano, une magnifique salle de billard ; un parc très-étendu, des grottes, de l'ombrage, une belle pièce d'eau, tout un attirail de pêche : c'était à la fois le luxe de la villa, l'aspect imposant du manoir, et la grâce d'une retraite d'artiste. Les êtres privilégiés qui cultivent les arts ont un secret pour embellir les choses les plus simples : on devine, par le charme qu'ils savent répandre autour d'eux, que l'inspiration du talent a passé par là !... Le voyageur s'arrêtait pour regarder Athis, avec complaisance, comme on regarde tout séjour où semblent habiter l'aisance, la paix

et le bonheur; et le pauvre faisait souvent un long détour pour y arriver, car on savait que les châtelaines de Meyreuil avaient toujours des secours pour la misère, des consolations pour la souffrance, qu'elles étaient enfin bonnes et pieuses entre toutes.

La comtesse de Meyreuil, mère de Louise, était jeune encore, et veuve depuis l'âge de vingt-cinq ans; son maintien un peu sévère annonçait l'habitude de la réflexion; mais l'expression grave de sa physionomie était tempérée par un air de bonté et de suprême résignation; on comprenait, lorsqu'elle fixait sur vous ses grands yeux, que le malheur, les épreuves du sort, et surtout l'humilité chrétienne avaient rompu en elle une âme naturellement forte, et attendri son cœur haut et fier. Il est dans le monde des êtres à qui tout semble prospérer et qui mènent sur la terre une existence heureuse et tranquille, du moins en apparence; il en est

d'autres au contraire auxquels le malheur semble s'être attaché, et que la Providence frappe de douleurs continuelles et souvent terribles! elle tient surtout cette conduite envers les âmes qu'elle se propose d'élever à la perfection, et qu'elle appelle à servir de modèle à tous; elle affermit leur vertu par les souffrances, les accable de contradictions et d'épreuves, et les force ainsi à se réfugier dans le sein de Dieu, et à attendre patiemment de lui, le dédommagement et la consolation à leurs maux!

A quatre ans, mademoiselle de Hersey (madame la comtesse de Meyreuil) était orpheline; il ne lui restait qu'une sœur beaucoup plus âgée qu'elle, d'une santé délicate et peu favorisée de la nature quant à l'extérieur, et une vieille parente, tutrice des deux jeunes filles, qui les faisait constamment souffrir par ses exigences et son mauvais caractère. De cette conformité de petites

et de grandes contrariétés, naquit une tendre intimité entre les deux sœurs, et quelques années plus tard, le brave comte de Meyreuil, après avoir rempli une carrière honorable et glorieuse, ne crut pouvoir mieux faire que d'offrir sa main et son nom à mademoiselle de Hersey la jeune, dont il admirait plus encore les vertus aimables que l'extrême beauté. Son premier soin fut d'admettre dans son intérieur la sœur de sa femme, déjà chanoinesse du chapitre de Munich; il eut pour elle tous les égards, tous les soins imaginables, entendant qu'il en fût ainsi de toute sa maison. Le comte de Meyreuil eut quelques années d'un bonheur complet entre ces deux anges; la mort vint l'y surprendre, quand Louise marchait à peine. Madame de Meyreuil passa tout le temps de son deuil près du tombeau de son mari, le pleurant comme ce qu'elle avait le plus aimé au monde, priant pour

lui, et appliquant à son intention toutes ses bonnes œuvres. Elle s'éclaira sur les affaires de la succession qui, par différents motifs, se trouvait embarrassée; démêla tout avec prudence, régla les intérêts de sa fille d'abord, et assigna si bien à chacun ce qui lui appartenait que tout le monde fut content et que tous admirèrent son discernement et son équité. Madame de Meyreuil, à vingt-cinq ans à peine, renonça dès lors aux parures dispendieuses, au luxe inutile; afin de faire d'avance à sa fille une belle existence, qui lui permît plus tard d'être heureuse selon son rang, et surtout de faire des heureux autour d'elle. Louise eut sous les yeux, dès sa plus tendre enfance, un état de maison parfaitement réglé : chaque dimanche tous les domestiques assistaient à la messe dans la chapelle du château, et entendaient une instruction ou une lecture de piété choisie selon leurs besoins et leur position; on s'atta-

chait surtout à leur faire éviter l'oisiveté, ce vice, source de tant d'autres, et qui surtout est si fatal dans cette classe. Les gens des châtelaines de Meyreuil étaient toujours occupés utilement, et auraient donné leur vie pour leurs maîtresses, qui les soignaient dans leurs maladies, les aidaient dans leurs chagrins et savaient se faire aimer de tous, par une conduite mêlée de douceur et de fermeté. Pierre, vieille moustache grise, cœur intrépide, simple et bon, était investi des fonctions d'intendant; il transmettait à chacun les ordres de madame de Meyreuil, et la remplaçait même souvent avec autant d'intelligence que de zèle. Il avait été d'abord, soldat du colonel de Meyreuil auquel il fit plus d'une fois un rempart de son corps; plus tard son serviteur dévoué, et enfin l'esclave de la petite Louise dont il avait guidé les premiers pas; depuis la mort de son colonel, Pierre n'avait qu'un seul

sentiment qui pût balancer dans son cœur la préoccupation constante que lui avait laissée cette perte cruelle : c'était sa tendresse inexprimable pour l'enfant dont il était le souffre-douleur ! Pour éviter une contrariété à Louise, il aurait fait dix lieues sans s'arrêter ; et lorsqu'elle pleurait, il aurait volontiers pleuré aussi, mais de colère contre lui-même qui n'avait pas l'esprit de deviner le sujet qui faisait couler ses larmes. Louise était d'une complexion délicate, et si nerveuse que, souvent après des crises qui mettaient sa vie en danger, ses convalescences étaient longues et portaient son humeur, d'ailleurs égale et douce, à la mélancolie. C'était alors qu'il fallait voir Pierre se multiplier dans son ingénieux dévouement pour sa jeune maîtresse et se livrer à mille enfantillages touchants. Il inventait des jouets qu'il savait toujours rendre nouveaux, et cela avec une figure calme et grave

comme celle qu'il devait avoir sur le champ de bataille quand il essuyait le feu de l'ennemi.

Louise entrait dans la vie, protégée par deux affections aussi tendres qu'éclairées, celles de sa mère et de sa tante, âmes pieuses, esprits justes, toutes deux instruites, pleines de talents et qui se partageaient les soins de sa première éducation. A neuf ans ses journées étaient déjà utilement remplies, mais sans fatigue et sans dégoût. Madame de Meyreuil tenait beaucoup à ce que sa fille fût bonne musicienne ; sachant bien que plus tard des études sérieuses absorberaient son temps, elle voulut exercer de bonne heure ses doigts sur le piano, et lorsqu'elle était satisfaite du résultat de la leçon, la récompense ne se faisait pas attendre : c'était souvent une promenade dans cette jolie petite calèche attelée de deux chèvres que nous avons vue tout à l'heure, le tout dirigé par

Pierre; il avait fait exécuter la voiture et présidé à l'éducation de l'attelage, qui lui avait coûté même assez de soucis; mais un éclat de rire bien franc de sa jeune maîtresse payait Pierre de toutes ses peines. Pendant ces promenades auxquelles assistait toujours madame de Meyreuil, c'était une série de questions de Louise à son conducteur, et souvent des récits de bataille, que Pierre affectionnait de préférence, parce que le nom de son colonel s'y plaçait tout naturellement, et que Pierre le prononçait toujours avec bonheur et orgueil.

— Pourquoi t'es-tu fait soldat, Pierre? demandait ce jour-là la jolie enfant à son conducteur un peu essoufflé.

— Mais, mademoiselle, parce que j'avais une vraie vocation de me faire casser la tête pour ma patrie, et j'ai bien fait tout ce qu'il fallait pour cela; mais elle en a préféré d'autres : moi, je suis resté.

— Et ton père? tu le laissais derrière toi, reprit Louise, tu lui faisais du chagrin !... tu me l'as dit.

En effet, lorsque Pierre avait dû prendre un état, il eut un mot d'éloge pour chacun de ceux que lui proposa son père ; il trouva toutes les professions honorables et lucratives, mais il ne se décidait pas. En ce moment, reporté par la question de Louise à ce temps déjà si loin de lui, il soupira et répondit :

— Mademoiselle, j'ai lutté bien longtemps; j'ai essayé de frapper le fer, de tailler le bois, tout cela inutilement; et un beau jour j'ai dit à mon père : «Il faut que je sois soldat, c'est le premier état du monde civilisé : si les ouvriers travaillent avec sécurité, si les savants écrivent tranquillement leurs beaux livres que je ne comprends pas toujours, mais qui n'en ont pas moins de mérite pour cela; si les peintres peuvent faire leurs

tableaux que je comprends mieux par exemple, surtout si c'est un paysage, où il y a des tentes, des drapeaux et des gens qui se battent; enfin si un brave homme comme vous, mon père, peut élever paisiblement sa famille, ils le doivent aux militaires qui sont destinés pour veiller au salut de tous, soit en combattant l'ennemi à l'extérieur, soit à l'intérieur en faisant patrouille la nuit pour maintenir l'ordre, et cela dans un but bien désintéressé : quel est le mobile du soldat pour s'exposer joyeusement au froid, à la chaleur, à la pluie, à la neige, aux balles et aux boulets qui sont encore bien plus malsains que la rigueur des saisons? ce n'est certainement pas l'espoir de devenir millionnaire, ce n'est pas le mien bien sûr ! »

Mon père m'écoutait toujours et ne disait pas un mot, mais l'expression de ses traits avait changé; je sentais ma cause presque

gagnée : elle l'était en effet. Il releva la tête, me regarda en face, et me dit :

« C'est pour l'honneur, le pur honneur que tu veux aller défendre ta patrie, risquer de coucher sur la glace sans boire ni manger, et te faire tuer par-dessus le marché, ou ce qui est pis encore, revenir avec un bras et une jambe de moins comme ce pauvre colonel R..., actuellement (1) en convalescence dans notre pays, et que ces coquins de Russes ont mutilé à Hanau ? Eh bien, pars, mon garçon, j'y consens !... »

Sans ce consentement, mademoiselle, continua Pierre, je n'aurais pas quitté le toit de mon père, mais j'y serais mort de chagrin... Au lieu de cela, j'ai servi mon pays autant qu'un homme dans ma position modeste pouvait le faire, et Dieu m'a récompensé en me mettant sous les yeux de mon brave colonel auquel je dois tout !...

(1) Historique.



Eh bien, pars, mon garçon, je consens.

Page 16.

— Nous devons aussi remercier Dieu de nous avoir donné un fidèle serviteur comme vous, Pierre, interrompit madame de Meyreuil d'une voix émue ; Louise n'oubliera jamais que son père vous a distingué, qu'il vous aimait, et qu'elle doit vous aimer aussi.

— Oui, je l'aime bien, s'écria l'enfant en tendant ses petites mains vers Pierre qui détourna les yeux pour cacher une larme d'attendrissement et de reconnaissance ; mais il m'a promis son histoire qui m'intéresserait tant, pour le jour anniversaire de ma naissance : voici un mois que j'ai neuf ans, il faut qu'il remplisse sa promesse.

— Je craindrais que la modestie de Pierre ne lui fît passer sous silence quelques détails que je tiens de ton père, chère enfant, reprit madame de Meyreuil, et que je veux te faire connaître ce soir même si je suis contente de ton application aujourd'hui.

On rentra au château. Louise, stimulée

par le désir d'être agréable à sa mère, puis aussi par l'intérêt que lui inspirait à l'avance le récit promis, remplit tous ses devoirs d'une manière irréprochable, et le soir à la veillée, que les dames consacraient toujours à *quelques travaux à l'aiguille,* et lorsque la réunion fut complète, madame de Meyreuil se disposa à remplir sa promesse, à la grande satisfaction de Louise d'abord, de son jeune ami Anatole de Signy, le compagnon de tous ses jeux, et de quelques voisins que les châtelaines de Meyreuil admettaient dans leur intérieur, et sur lesquels nous dirons quelques mots avant de nous occuper de Pierre.

LES VOISINS D'ATHIS.

CHAPITRE II.

Les voisins d'Athis.

Le genre de vie adopté par madame de Meyreuil avait restreint ses relations. Elle était polie, bienveillante pour chacun, mais affectueuse pour un très-petit nombre; pourtant, son esprit gracieux et ses vertus aimables lui faisaient des amis de tous ceux qui l'approchaient. Elle avait admis dans son intimité le pasteur desservant la chapelle du château, son messager près des pauvres,

et qui la considérait comme une sainte ; un vieux commandeur de Malte, son plus proche voisin, homme instruit, ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu et dont la conversation était toujours attachante : M. Revel, ancien ingénieur, chef d'une institution préparatoire pour les écoles, qu'il avait lui-même créée. Cet établissement, parfaitement dirigé par le maître, protégé par madame de Meyreuil et par d'autres riches propriétaires des environs qui y avaient placé leurs enfants, était dans une situation agréable et saine, et réussissait complétement : on voyait encore à Athis, chaque année, madame de Signy, amie de madame de Meyreuil, devenue veuve presque en même temps qu'elle, et qui n'ayant pas d'enfants avait adopté un neveu de son mari, Anatole de Signy, qu'elle faisait élever près d'elle, comptant lui donner plus tard une partie de sa grande fortune. Madame de

Signy passait à Paris ou en voyage huit ou neuf mois de l'année; elle n'aimait pas beaucoup la campagne, mais sa maison de Morfontaine, qu'elle appelait *sa chaumière*, avait pour elle un attrait puissant, celui de la rapprocher de la famille de Meyreuil, qu'elle chérissait et dont elle était chérie: enfin et comme pour faire ombre au tableau, M. le comte de Tillabren, gentilhomme provençal, venait souvent faire sa partie d'échecs, et exercer la patience de ses voisins. Héritier d'un domaine qui lui rapportait quarante mille livres de rentes, cette fortune lui avait fait trouver une femme assez laide, très-sotte, mais riche comme lui.

C'était un homme court et replet, dont le visage tenait de la grenade et de la betterave et qui, à cinquante ans, ne se croyait pas vieilli; son œil petit et rond, semblait goûter à ce qu'il regardait (si on peut s'ex-

primer ainsi), et ne s'animait qu'à la vue d'une table bien servie. Le comte de Tillabren chiffrait assez bien, mettait l'orthographe à peu près, et avait lu, en fait d'ouvrages de sciences, quelques volumes dépareillés dont il parlait fort plaisamment ; en revanche, il connaissait à fond l'art culinaire et en aurait remontré à son cuisinier pour l'assaisonnement d'un civet ou d'une *brandade* (1) ; chez lui l'intelligence était très-bornée, et remplacée par l'instinct de ses intérêts ; il avait quelques connaissances en agriculture et en affaires, et nul ne vendait mieux que lui ses huiles et ses vins ; il faisait deux fois par an, à cette intention, le voyage de la Provence, qu'il avait quittée depuis longtemps pour se fixer à Morfontaine, et son fils Henry, placé dans l'institution de M. Revel, promettait d'être aussi vain, aussi prétentieux, aussi personnel que

(1) Mets provençal fait avec de la morue fraîche.

son père. Le comte de Tillabren était l'un des curateurs nommés par le testament du père de madame de Signy, lequel l'avait connu dans l'émigration et lui attribuait des qualités qu'il n'avait pas : madame de Signy à ce titre le tolérait, et c'était ce qui lui avait fait trouver grâce aux yeux de madame de Meyreuil.

La veille du jour où nous voyons ces différentes personnes réunies à Athis, M. de Tillabren avait blâmé, avec sa sottise et son peu de retenue ordinaires, les égards de la châtelaine, pour son vieux serviteur Pierre, que nous connaissons; madame de Meyreuil. afin de lui faire sentir son tort, s'il en était capable, voulut qu'il entendît quelques traits de la vie de Pierre. Lorsque le comte arriva elle lui laissa choisir la place la plus commode, et s'y installer après avoir salué les dames et passé à plusieurs reprises la main dans ses cheveux... absents, puis elle commença ainsi.

PIERRE.

CHAPITRE III.

Pierre.

« Pierre voulait être soldat ; après avoir combattu pendant longtemps les répugnances de son père pour l'état militaire, il parvint à les vaincre et partit pour rejoindre le colonel de Meyreuil auquel il était recommandé : je tiens tous les détails que je vais vous donner du colonel lui-même, qui avait pour son compagnon d'armes autant d'affection que d'estime.

« Quelques jours après l'arrivée du nouveau soldat, le régiment reçut l'ordre de s'emparer d'un village nécessaire aux opérations de l'empereur : la compagnie de grenadiers et celle de voltigeurs s'élancèrent au pas de charge ; mais leur ardeur fut presque aussitôt paralysée par de nombreuses barricades. Ils s'arrêtèrent.

« Le général G... qui commandait la colonne, ordonna aux sapeurs d'abattre les barricades, ils obéirent : déjà, la hache avait détruit cet obstacle et le chemin était ouvert, lorsqu'une batterie ennemie aussitôt, démasquée, vomit presque à bout portant une grêle de mitraille, foudre mortelle qui ne choisit pas ses victimes ! Pierre fut épargné ; il vit le général G... frappé au front, le visage couvert de sang, mais l'âme plus forte que la douleur, se raffermir sur ses étriers, et l'entendit répondre à l'empereur qui passait au galop, et qui s'arrêta tout à coup.

croyant trouver mourant, celui qu'il appelait le brave des braves : — « Sire, merci,
« ne craignez rien, j'ai la figure plus dure
« que le boulet, je puis toujours servir Votre
« Majesté » (1).

« Pierre électrisé, s'élance au premier rang au moment où une seconde décharge fait tomber l'élite de nos soldats, et le comte de Meyreuil lui-même. Pierre blessé retrouve des forces pour enlever son colonel de la mêlée, et le soigne pendant quarante jours, sans prendre un instant de repos ; à la suite de cette affaire il fut fait sergent et décoré.

Si Pierre était intrépide au combat, il était doux et affectueux pour ceux qui l'entouraient. Tous ses camarades l'aimaient et lui rendaient justice, car il s'oubliait presque toujours pour les autres, et ne se plaignait jamais, quelles que soient les exigences du service.

(1) Historique.

« La disette commença à se déclarer dans une forteresse que défendait le régiment du colonel de Meyreuil, par l'un de ces soirs de décembre lugubres et froids qui donnent tant de tristesse, même à ceux qui n'ont besoin de rien.

« Le colonel fit annoncer à la garnison réunie que la distribution de viande devait cesser, parce que le dernier convoi de vivres venait d'être intercepté, et qu'il n'y avait aucun bétail dans l'enceinte du fort ; quant au pain, on ne pouvait plus en avoir qu'une demi-ration : il fallait se résigner ! Les Français sur le champ de bataille, ont autant d'indifférence stoïque pour leurs besoins matériels, que de véritable courage, ils ont aussi la précieuse faculté de ne jamais prévoir l'avenir pour s'en tourmenter lorsque ce n'est pas absolument nécessaire : ils prirent donc lestement leur parti, attendant des jours meilleurs, et la loi fut mise à exécution : mais

elle devint de jour en jour plus rigoureuse ; la faible part de pain accordée à chacun de ces hommes robustes, et astreints à de durs travaux, à de continuelles fatigues, tomba par degrés au quart, au demi-quart, à l'once, à quelques bouchées !... Déjà tous les chats des gouttières, tous les rats des souterrains avaient été tués ou vendus au poids de l'or ; pour un cheval mort, on s'était presque livré bataille,... les pauvres chiens commençaient à être menacés, et quelques officiers s'étaient décidés à faire le sacrifice de ces fidèles compagnons, à l'implacable nécessité de manger pour ne pas mourir : ces pauvres animaux, si tendrement intelligents, qui pendant le feu se mettaient entre leurs jambes et aidaient à la guérison de leurs blessures en les léchant, avaient été tués sans pitié.

« Pierre, lui aussi, avait un chien ; on l'appelait *Dieu-Donné,* parce qu'un jour de Fête-

Dieu, sans qu'on sût, ni d'où il sortait, ni à qui il appartenait, on le vit suivre le régiment ayant dans la gueule le bâton de Pierre, que celui-ci avait oublié à la dernière étape ; depuis, le chien, aussi fin, aussi adroit que bon et caressant, était devenu le favori de tous les soldats, et c'était à qui lui apprendrait à marcher sur les pattes de derrière, à sauter pour le plus grand roi du monde, pour la plus belle dame; enfin à l'instruire le plus possible, c'est-à-dire à l'ennuyer, à le tourmenter outre mesure, le tout pour sa plus grande joie; et la pauvre bête s'accommodait de tout cela ! En temps d'abondance, on n'avait pour Dieu-Donné, que gâteries et mots caressants; mais en ce moment de famine on le regardait de travers, avec des yeux mornes et avides qui faisaient que Pierre se jetait bien vite devant lui et l'emmenait.

« Le bruit du canon, le trouble d'un champ

de bataille, le sang répandu, les cris des blessés sont des fêtes à côté du fatal silence qui régnait au milieu de ces hommes dont les poings crispés et le regard fixe menaçaient leur ennemie invisible, la faim! Il faisait un froid extrême, les forces étaient épuisées : tenter une sortie était impossible; la mortalité augmentait, et ceux qui survivaient se traînaient comme des ombres, regardant au loin les soldats ennemis qui se nourrissaient abondamment à leurs dépens, puisqu'ils arrêtaient tous les vivres.

« — Mon pauvre chien a été tué ce matin, dit un soldat à son camarade, en essuyant ses yeux, il n'y en a plus un seul dans toute la forteresse.

« — Laisse donc, répond son voisin, et Dieu-Donné, donc, que Pierre cache si bien et qu'il a nourri depuis la famine à son détriment, au point de donner jusqu'au dernier moment la moitié de la dernière bouchée

qu'il avait reçue pour sa part à son chien. Si le commandant savait ça, il le lui achèterait cher; mais il faudrait tout de même que Dieu-Donné y *passe!*

« — Eh bien, reprend le camarade, moi, je ne payerai pas du tout, et j'irai le chercher ce soir si je trouve un ami ou deux qui m'accompagnent; il n'est pas juste qu'un animal vive, quand de bons chrétiens meurent tous les jours; nous gagnerons une journée ou deux : et nous verrons après.

« Quand vint la nuit, il n'y avait à manger pour personne; Pierre songea à se mettre au lit après s'être recommandé à Dieu avec tous ces malheureux mourant autour de lui, et tant d'autres qui restaient pour souffrir. Il avait sous la main une jatte pleine d'eau, car il existait un puits dans la forteresse, et c'était tout ce qu'il pouvait donner à son estomac brûlant, et à son pauvre chien qui avait hurlé d'une façon lamentable en

regardant son maître comme pour lui demander du secours, puis, s'était endormi près de lui.

« Pierre prend la jatte et siffle doucement Dieu-Donné : Dieu-Donné ne répond pas!... Une douleur aiguë traverse le cœur de Pierre, qui retrouve des forces pour chercher son compagnon d'infortunes; il demande, s'informe dans l'intérieur de la forteresse, mais aucune des sentinelles n'a vu sortir Dieu-Donné, et depuis la nuit tout était fermé; il n'y avait plus d'ouverture qui pût donner accès dans le château, excepté quelques brèches faites par les boulets et par les siéges antérieurs : si le chien était dehors, il pouvait certainement revenir par l'une de ces brèches; mais il était plus probable qu'il ne reparaîtrait jamais. Cette douloureuse conviction pénétra de plus en plus, dans le cœur de Pierre; il se disait tout bas que Dieu-Donné avait sans doute assouvi la faim fré-

nétique de quelques soldats de la garnison, et il excusait ces hommes, tant il souffrait lui-même, tout en essuyant une larme qu'il donnait à la mémoire de son fidèle compagnon.

« Enfin il se traîna avec peine jusqu'à son lit et fit tout au monde pour s'endormir, mais le sommeil ne vint pas. Pierre avait les yeux ouverts et fixés sur la porte, quand il vit tout à coup briller une lumière : on parle, on cherche à ouvrir :

« — Qui vive! s'écria Pierre.

« — Ami, si cela vous convient... sinon... eh bien, nous verrons! Il nous faut à manger, nous voulons votre chien, dépêchez-vous, répondaient quelques voix exténuées; nous mourons de faim, ouvrez, ou nous enfonçons la porte.

« Ces menaces de violence étaient faites avec un accent d'exaspération qui les rendait vraiment redoutables; Pierre se releva

brusquement ; il s'élança vers la porte, l'ouvrit et dit aux soldats qui se pressaient pour entrer :

« — Ah ! vous êtes quatre pour faire ce beau chef-d'œuvre, je vous en fais mon compliment ; entrez, je ne vous crains pas... fussiez-vous cent, voyez-vous, Pierre ne reculerait pas d'une semelle, et ne fera jamais par la force une chose qu'il trouverait injuste ; vous savez bien qu'il y laisserait plutôt ses os !

« En achevant ces mots Pierre repoussa la porte, croisa ses bras sur sa poitrine et attendit.

« — Mais, sergent, nous avons faim, reprirent ces malheureux, vous ne voulez pas que vos camarades meurent, pour sauver votre chien ?

« — La Providence m'a épargné cette alternative, reprit Pierre d'une voix brisée ; mon pauvre Dieu-Donné n'est plus ici !... Puis

relevant la tête : Je vous jure qu'on me l'a pris sans doute, car il ne m'aurait pas quitté!... Si vous doutez de ma parole, cherchez maintenant, je vous le permets.

« Les soldats, la bouche béante, les yeux démesurément ouverts, tenaient à la main leur lanterne et ne savaient que faire, lorsqu'un léger grattement se fit entendre à la porte.

« Pierre pâlit : il avait entendu...

« Le grattement recommença plus fort cette fois :

« Les soldats l'entendirent alors et se précipitèrent vers la porte qu'ils ouvrirent.....

« O surprise ! le chien tenait dans sa gueule la moitié d'un pain de munition, qu'il venait de dérober aux ennemis qui se nourrissaient depuis longtemps déjà aux dépens de nos pauvres Français.

« Pierre compléta l'action intelligente du chien en présentant aux soldats l'animal bien-aimé avec son butin dans la gueule.

« — Voyons, camarades, leur dit Pierre qui oubliait toutes ses souffrances; Dieu-Donné n'est-il pas l'instrument de la Providence? voulez-vous encore le tuer?... Prenez ce pain que Dieu vous envoie, et craignez de porter la main sur sa créature, prenez vite... prenez !

« Les soldats, saisis par ce qu'ils venaient de voir, n'osaient plus regarder le chien qui venait leur apporter cette nourriture intacte quand il devait en avoir tant besoin lui-même... Ils la reçurent avec respect comme venant du ciel, et après avoir partagé avec Pierre, ils se retirèrent émus comme s'ils avaient assisté à un miracle.

« Vingt-quatre heures après, les Français étaient secourus, et Pierre sortait fièrement de la forteresse avec Dieu-Donné, qui mourut trois ans plus tard, frappé par une balle qui était peut-être destinée à son maître!

« C'est à cette époque que se passa l'aventure qui fit de Pierre un objet d'affection presque fraternelle pour le comte de Meyreuil. »

DÉVOUEMENT DE PIERRE.

CHAPITRE IV.

Dévouement de Pierre.

« Un matin, des coups de fusils répétés sur toute la ligne des avant-postes annoncèrent l'approche de l'ennemi : le régiment du colonel de Meyreuil prit les armes, et les bataillons se formèrent en colonnes pour marcher en avant aussitôt que le signal en serait donné ; on pouvait voir de loin les vedettes se replier sur leurs postes respectifs, et aux lueurs incertaines de l'aube naissante,

on distinguait déjà les colonnes autrichiennes qui se déroulaient lentement et avec incertitude sur les hauteurs boisées qui surgissent çà et là dans le bassin du Danube. On crie : Aux armes! le feu redouble, mais les Autrichiens qui croyaient surprendre notre armée furent surpris à leur tour; une seule brigade de l'avant-garde française suffit pour les éloigner de leur projet d'attaque, deux cents prisonniers et un officier supérieur tombèrent au pouvoir des Français.

« Ces prisonniers traversèrent plusieurs bivouacs et firent une halte pour attendre l'ordre de direction qui devait leur être donné par l'état-major général : Pierre commandait l'escorte qui allait les conduire au delà des avant-postes, et en parcourant les rangs de ces malheureux il fut frappé de la physionomie de celui qui les commandait. Les traits du visage de cet officier, le son de sa voix, sa tournure, un signe particulier très-

développé près de l'œil droit et que Pierre avait remarqué sur un autre visage bien cher, tout fait naître dans l'esprit du sergent des soupçons qu'il veut de suite éclaircir ; mais un mot, un geste, peuvent empêcher de s'accomplir le bien qu'il projette. Comment faire? L'héroïsme qui accompagne toujours une bonne action l'inspire ; il s'approche du commandant prisonnier :

« — Mon officier, lui dit-il, vous aurez sans doute une longue route à faire : vous paraissez souffrant ; mes ordres me permettent de vous soulager autant que possible : mettez-vous un instant à l'abri sous cet arbre, ce repos vous est nécessaire. Puis il ajouta tout bas: Faites ce que je vous dis, monsieur, vous êtes perdu si vous n'acceptez pas mon appui.

« — Que dites-vous? demanda l'officier étranger, s'exprimant tout à coup en très-bon français....

« — Silence!.... sortez des rangs, asseyez-vous.

« Puis quand ils furent un peu hors de la portée des soldats :

« — Monsieur, dit Pierre, vous êtes Français! on vous nomme le marquis Gustave de Meyreuil : vous avez laissé en France la marquise de Meyreuil, votre mère, et un jeune frère, il y a quinze ans, en émigrant avec votre père... Suis-je bien informé ?

« L'officier hésitait.

« — Ne cherchez pas à me tromper, monsieur, un puissant mobile, la reconnaissance, me fait agir en ce moment ; je veux vous sauver de la mort..... oui, de la mort ! car vous savez que si vous êtes reconnu vous serez traduit devant un conseil de guerre qui vous condamnera à être fusillé pour avoir porté les armes contre votre patrie..... Avouez donc qui vous êtes ?

« — Eh bien, oui, je suis Gustave de Mey-



Silence !... sortez des rangs, asseyez-vous.

Page 48.

reuil, répondit l'officier en regardant avec anxiété autour de lui ; j'avais perdu mes souverains légitimes, la religion du souvenir m'a jeté dans les rangs des étrangers... Mais, de grâce, dites-moi comment vous me connaissez, qui vous a appris mon nom, si ma mère existe encore, si mon frère.....

« — Madame la marquise de Meyreuil est morte depuis cinq ans, votre frère existe et se bat pour la France, lui ! Dieu vous a protégés tous deux en éloignant le comte de Meyreuil du champ de bataille où vous pouviez rester l'un et l'autre !.. Quant au reste, ceci serait trop long à éclaircir ; ayez confiance en la Providence, en mon dévouement, et reprenez votre place parmi les soldats.... Dans quelques heures, si Dieu le permet, vous serez sur la route de Vienne... libre et heureux, je l'espère.

« Pierre remplit sa promesse : à trois lieues

du camp, dans un petit hameau entouré de bois, il commanda la halte des prisonniers et de leur escorte, et leur fit distribuer des vivres. Pendant ce temps il vint près de Gustave de Meyreuil et lui montra une chaumière plus rapprochée du bois que les autres; c'était le signal convenu : Entrez, lui dit-il, nous avons au moins un quart d'heure à rester ici, et que Dieu vous conduise !

« — Votre nom? mon brave » dit le prisonnier à son sauveur avant de passer la porte et lui tendant la main.

« — Pierre, » répond le sergent.

« Gustave de Meyreuil serre cette main à la briser, s'élance derrière la maisonnette et disparaît...

« Le quart d'heure de repos écoulé, Pierre donna lui-même d'une voix ferme l'ordre de faire l'appel : on compta les prisonniers; ils y étaient tous... excepté leur chef, leur commandant ! Des patrouilles battirent le bois

dans tous les sens, mais inutilement : le marquis de Meyreuil était sauvé.

« Pierre remit les prisonniers à la nouvelle escorte qui attendait non loin de là, et revint au camp, calme et résigné, sachant d'avance le sort qui lui était réservé : son colonel, auquel il avait caché son sublime dévouement, le fit appeler aussitôt :

« — Pierre, lui dit-il, ton défaut de vigilance devrait te faire passer à un conseil de guerre, mais tes actions précédentes et tous tes camarades plaident pour toi : je me contenterai de te casser !... Tu es un brave, je te donne un mois pour regagner tes galons...

« — Dans huit jours, mon colonel, répondit Pierre, en relevant la tête, Dieu lit au fond des cœurs, il me protégera ! »

« En effet, Pierre retrouva ses galons parmi la sanglante moisson de lauriers que les Français cueillirent à Essling et à Wagram.

« Monsieur de Meyreuil apprit le dévouement de Pierre par le testament de son frère aîné mort à l'étranger ; par ce testament il recommandait l'homme généreux qui avait exposé, pour le sauver, sa vie et son honneur, à tous ceux qui portaient le nom de Meyreuil ; son vœu est accompli. »

ANATOLE

ET SON PRÉCEPTEUR.

CHAPITRE V.

Anatole et son précepteur.

Le récit de madame de Meyreuil avait vivement attendri tous ceux dont le cœur délicat comprenait le dévouement et la reconnaissance : la petite Louise, assise aux pieds de sa mère, écoutait encore, quoique celle-ci ne parlât plus, et Anatole de Signy s'était rapproché de sa tante, et lui demandait tout bas, si elle ne voudrait pas, quand il serait grand, faire de lui un militaire : ma-

dame de Tillabren, fatiguée du long silence qu'elle avait dû garder, bien malgré elle, entendit la question.

« — N'est-ce pas, Anatole, dit-elle, que vous seriez bien aise de laisser le latin et le grec et même votre précepteur, monsieur Stavard, pour prendre un joli fusil, le faire manœuvrer selon votre bon plaisir, et ensuite lire de belles histoires dans votre Buffon que vous aimez tant? Vos ours et vos oursons vous inspirent plus d'intérêt que la conversation de monsieur Stavard, j'en suis sûre. »

L'étude de la langue latine était l'épouvantail d'Anatole; il aimait au contraire avec passion les livres de littérature et d'histoire naturelle. La fréquentation des gens instruits qui venaient chez sa tante, avait contribué à former son goût. Madame de Signy, tout en aidant aussi à développer ces bonnes dispositions chez son neveu, attachait

une grande importance aux langues savantes, et avait choisi pour les lui enseigner monsieur Stavard, dont l'instruction solide égalait le mérite. Anatole revenait presque toujours de sa leçon de latin avec un visage attristé, sur lequel, toutefois, un quart d'heure de conversation avec sa tante faisait briller de nouveau le rayon d'intelligence et de gaieté qu'on aimait tant à y voir.

En ce moment, encouragé dans ses antipathies par madame de Tillabren, qui, ainsi qu'on le voit, ne réfléchissait pas toujours avant de parler, Anatole répondit :

« — Assurément, madame, je préfère mes ours et mes oursons à monsieur Stavard, lorsqu'il me parle latin ou grec. »

Madame de Tillabren, enchantée, se renversa sur son fauteuil en riant aux éclats; madame de Signy, au contraire, prit un air sérieux et mécontent qui n'échappa pas à son neveu.

A cet instant, le vieux commandeur et monsieur Stavard entraient ensemble dans le salon pour prendre le thé; madame de Signy saisit cette occasion de faire au commandeur quelques questions sur ses voyages: et la conversation s'animant, l'esprit et les connaissances générales de monsieur Stavard ressortirent aux yeux de tous et de son élève surtout, qui écoutait de toutes ses oreilles et commençait à regarder son précepteur avec plus de respect. Les enfants ont assez de pénétration pour découvrir l'opinion des personnes qui les entourent, à leurs manières et à leur physionomie; et leur sympathie est promptement éveillée par l'exemple qu'ils en reçoivent. Madame de Signy amena sans affectation monsieur Stavard à parler sur l'histoire naturelle, sur les habitudes du castor, sur le colibri qui est à peine plus grand que l'abeille, et sur l'oiseau moqueur qui sait imiter le chant de tous les autres oiseaux.

Anatole était assis sur le canapé au milieu de ces messieurs et prêtait la plus grande attention.

« — Est-il vrai, demanda toujours madame de Signy, que le colibri soit un petit animal colère et vindicatif? L'histoire racontée par Buffon est-elle vraie ?

« — Quelle histoire ? s'écria Anatole avec chaleur.

« — Celle d'un colibri qui, dans sa rage furieuse, mit en pièces une pauvre fleur, parce qu'il ne pouvait en tirer tout le miel à la fois.

« — O ma chère tante, dit Anatole, avec un petit air suppliant, me permettrez-vous de lire cette histoire, avez-vous le livre?

« — C'est le livre de M. Stavard, mon enfant.

« — Votre livre, monsieur, dit Anatole, en se retournant vivement du côté de son précepteur! Comment! seriez-vous instruit

sur les mœurs, les habitudes des animaux, aussi bien que sur le latin ? et pourriez-vous me dire ce que je voudrais tant savoir, comment on attrape le colibri ?

« — Mais sans doute, répond M. Stavard, c'est bien simple, à coups de fusil.

« — Oh !... on doit déchirer son pauvre petit corps, et perdre son joli plumage ! Je croyais vous avoir entendu dire tout à l'heure que tout son corps n'était pas plus grand qu'une abeille ?

« — En effet, mais le coup de fusil ne lui fait pas la plus légère blessure, on le tue même sans déranger son plumage.

« — Comment, comment ? fit Anatole vivement intéressé.

« — Mais on charge le fusil avec de l'eau, reprit M. Stavard, et le pauvre petit colibri est étourdi par la décharge ; au reste, nous avons encore d'autres animaux aussi curieux : l'oiseau tailleur qui se sert de son long bec

comme aiguille, pour coudre ensemble la feuille morte et la feuille vivante, dont il fait un nid doublé de plumes et de mousse; un poisson appelé le vieux militaire, qui cherche la coquille vide de quelque animal mort, et s'approprie cette armure.

« — Et l'araignée de la Jamaïque, dit à son tour le commandeur, qui se fait une maison, avec une porte et ses gonds ; porte que l'araignée ouvre elle-même, et que tous les membres de la famille ont soin de fermer, toutes les fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent.

« — Je veux lire tous ces livres, s'écria Anatole, en se levant précipitamment ; vous me les donnerez, n'est-ce pas, ma chère tante?

« — Demandez à monsieur Stavard, mon enfant ; celui qui est obligé de vous imposer une étude aride et souvent fastidieuse, quoique indispensable, doit avoir le plaisir de vous récompenser en vous donnant

des livres amusants, qui vous intéressent et reposent votre esprit. Quand il me les demandera pour vous, vous les aurez : nous sommes, lui et moi, du même avis ; nous savons que l'étude de la langue latine n'est pas l'occupation la plus amusante du monde; mais encore, doit-on s'y appliquer, car il faut savoir le latin. »

Madame de Tillabren, pendant cette partie de la conversation, qu'elle aurait bien fait d'écouter pour en tirer quelques fruits, s'était mise à jouer au trictrac avec le bon curé; elle quitta précipitamment sa partie, et faisant un geste qui signifiait : « Je vais réparer ma faute et abonder dans votre sens, » elle dit à Anatole, avec un ton bref et vulgaire :

« — Monsieur Anatole, c'est l'opinion de tout le monde, qu'il faut qu'un homme sache le latin ; c'est la mienne aussi, et j'ai bien le droit de parler sur ce sujet, car mon

Henri, à ce qu'on m'a dit, est à son âge (et il n'a que dix-neuf mois de plus que vous), l'un des plus forts élèves de monsieur Revel; mais il est vrai qu'on l'a placé dans une institution publique, ce qui est, d'après ce que j'ai entendu dire, la meilleure manière de faire des savants. Mon Henri aime son latin par-dessus tout, j'en suis sûre, car, pendant les vacances, je ne l'ai jamais trouvé un livre français à la main.

« — Pauvre garçon, dit Anatole tout bas, et avec une compassion sincère.

« — Et quand, chère madame, reprit madame de Tillabren, en passant sa main sur le bras de madame de Signy, et se penchant vers elle d'un air de confidence intime, quand enverrez-vous monsieur Anatole en pension ?

« — O ma tante, dit le pauvre enfant, ne m'envoyez pas loin de vous ! Monsieur Stavard, éprouvez-moi ; dorénavant, je ferai

de mon mieux pour apprendre le latin, sans quitter ma tante, éprouvez-moi !

« — Mon cher monsieur Stavard, réellement je suis bien étourdie et je vous demande pardon, dit madame de Tillabren, qui s'aperçut enfin de son inconséquence ; je ne voulais qu'appuyer l'opinion de madame de Signy, pour le bien de son charmant enfant, et pendant que j'étais au trictrac, il m'avait semblé vous voir sortir du salon ; je suis persuadée, croyez-le bien, qu'un précepteur peut faire des merveilles, et si mon Henri m'a prévenue en faveur de l'instruction publique, vous excuserez la partialité d'une mère. »

Monsieur Stavard s'inclina profondément : c'était la seule réponse convenable à ce flux de paroles. Madame de Meyreuil et son amie voyaient toujours avec une grande peine ces incartades de madame de Tillabren, qu'elles attribuaient avec raison au manque d'éducation morale. On trouve dans le monde

beaucoup d'instruction ; on y forme des savants, des artistes de toutes espèces ; chaque partie des lettres, des sciences et des arts y est cultivée avec succès : voilà ce que généralement on appelle l'éducation, et ce qui en mérite si peu le nom. Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus et de vices ; il s'agit de développer les uns et d'étouffer les autres ; il faut régler toutes les facultés de l'âme, l'intelligence et la volonté, de manière à rendre les hommes pieux, utiles et heureux par le bien qu'ils font : voilà ce que j'appelle l'éducation morale, voilà ce qui manquait à cette pauvre madame de Tillabren, qu'on voyait avec indulgence , parce qu'elle était peut-être plus maladroite que méchante, mais qu'on ne pouvait pas aimer.

La soirée était fort avancée ; on annonça les voitures de ces dames, et chacun se sépara. La petite Louise qu'on avait laissée de-

bout, contre la règle ordinaire, s'était doucement endormie, en pensant à son vieux Pierre. Quant à Anatole, il emporta de cette soirée une impression salutaire qui se traduisit dès le lendemain par un redoublement de zèle : au lieu de prendre le récit sur l'éléphant par Buffon, qu'il brûlait d'impatience de lire, il se mit avec résolution à étudier sa leçon de latin. Madame de Signy s'approcha de lui en silence, pendant son travail, et dès qu'Anatole vit sa tante, il lut une approbation complète dans son doux sourire, et lui dit en lui baisant la main :

« — Alors, vous ne m'enverrez pas loin de vous, maintenant ?

« — Non, mon enfant, à moins que tu ne m'y forces ; je suis si heureuse de t'avoir près de moi ! je t'éprouverai pendant une année, afin de voir si tu as assez d'énergie pour apprendre avec aptitude, ce qui te semble fastidieux et ce qu'il faut pourtant

que tu saches, et alors...

« — Oh ! je resterai près de vous, ma tante, interrompit Anatole ; vous verrez, vous verrez !... »

Il y avait chez cet enfant beaucoup d'énergie et d'application, des sentiments religieux, la crainte du mal et l'amour du bien : il se serait accusé lui-même plutôt que de se rendre coupable d'un mensonge. Enfin, son goût naturel pour la littérature, l'activité de son esprit, son désir d'apprendre bien dirigé, promettaient des progrès sûrs et rapides ; et cet espoir était déjà pour sa tante une récompense.

LOUISE AU COUVENT.

CHAPITRE VI.

Louise au couvent.

Deux années s'écoulèrent douces, uniformes, mais toujours fructueuses pour les châtelaines d'Athis et de Morfontaine. On parlait de l'arrivée prochaine de madame de Signy qui revenait d'Allemagne, et se pressait de rejoindre madame de Meyreuil : car Louise avait onze ans, et son départ pour le couvent était arrêté. Elle entrait chez les sœurs de Sainte-Marie pour s'y préparer à

faire dignement sa première communion. La supérieure était une femme du plus haut mérite et parente du comte de Meyreuil. Le couvent était consacré à l'éducation, et nulle part on n'aurait pu rencontrer plus de piété, plus d'instruction et de talents en tous genres. Cette séparation, depuis longtemps prévue, attristait cependant madame de Meyreuil. En éloignant sa fille, elle voyait s'éclipser le rayon de soleil qui animait son existence ; mais elle savait si bien commander à ses sensations, que personne ne vit combien elle était affligée. La bonne chanoinesse, moins stoïque, ne cacha pas ses larmes quand le jour du départ fut irrévocablement fixé.

Louise fit ses adieux à ses pauvres, qu'elle avait appris à visiter souvent et que sa mère secourait toujours en son nom. Six mois avant, une somme considérable, provenant des épargnes de madame de Meyreuil, avait

été employée à fonder une école de jeunes filles, instruites par des sœurs hospitalières : ces jeunes filles, à l'âge de dix-huit ans, devaient avoir en main un état, qui pouvait les mettre à l'abri du besoin. La reconnaissance de ces jeunes cœurs, au moment du départ de leur petite bienfaitrice, s'exhalait en prières ferventes pour son bonheur, et montait vers Dieu comme un pur encens... Quant à Louise, malgré ses regrets et le but austère du voyage — le changement d'habitudes et de lieux convient à la jeunesse —. elle sauta au cou de sa bonne tante, puis s'approchant de Pierre :

« — Tiens, lui dit-elle, je te donne ma petite croix d'or qui ne m'a jamais quittée; garde-la en mémoire de mon affection pour toi : quand je reviendrai, l'année prochaine, tu me la montreras ! »

Enfin, elle envoya un baiser au berceau de son enfance, à tout ce qu'elle avait aimé

jusqu'à ce jour; puis elle s'élança dans la voiture à côté de sa mère, le sourire sur les lèvres... Pierre resta immobile sur le perron du château, suivant des yeux ce délicieux visage, si candide et si frais, qui se tournait encore vers lui; puis, quand il ne la vit plus, Pierre rentra tristement au château, se demandant comment il ferait pour vivre un an sans voir sa jeune maîtresse.

En quelques heures, madame de Meyreuil et sa fille arrivèrent au couvent. La tourière alla prévenir la supérieure qui parut presque aussitôt : elle s'avança avec une dignité gracieuse, et Louise retrouva dans ce visage pâle et distingué quelques traits de son père, qu'elle avait perdu bien jeune, mais dont elle se souvenait cependant. Sa confiance fut tout à fait gagnée par la douceur affectueuse avec laquelle sa parente lui dit en l'embrassant :

« — Croyez-vous que vous pourrez m'aimer, mon enfant ?... »



Croyez-vous que vous pourrez m'aimer, mon enfant

Page 74.

Mais alors, sentant que le moment des adieux était venu, la pauvre petite fondit en larmes. Madame de Meyreuil serra étroitement sa fille dans ses bras, la remit à la supérieure avec un regard de sublime éloquence et s'enfuit!... Son courage était à bout.

Madame de Signy attendait son amie dans sa voiture; elle lui prit la main en silence, et toutes deux revinrent à Athis. Anatole et monsieur Stavard avaient pris les devants. En arrivant devant la grille du château, elles virent entrer presque en même temps qu'elles, un domestique à cheval, qui mit aussitôt pied à terre, s'approcha de madame de Signy et lui remit une lettre pressée.

Madame de Signy entra dans le salon et en prit aussitôt connaissance.

MALHEUR,

Sympathie, Résignation.

CHAPITRE VII.

Malheur, Sympathie, Résignation.

Le comte de Tillabren à madame de Signy.

« MADAME,

« Je suis vraiment désolé de vous apprendre, et cela brusquement, la perte du navire *la Esmeralda*, qui avait reçu à son bord la riche consignation provenant de votre belle plantation de l'Amérique du Sud, et qui consistait en sucre, rhum et café, que

votre gérant avait reçus selon l'usage, au lieu d'espèces, du nouveau propriétaire. La vente a été faite d'après vos ordres; vous avez été informée du choix du navire, que vous avez approuvé : j'espère que vous n'accuserez personne de la triste conclusion de cette affaire.

« Il faut bien encore vous dire que la cassette contenant les diamants et l'argenterie de votre grand'mère a été expédiée par la même voie, ce qui est également une grande perte, car on l'évalue à quatre cent mille francs !

« Je viens de voir le capitaine du navire, qui a été mis à terre sur les côtes de l'Irlande; son second s'est entendu avec l'équipage révolté : hommes et navire, tout a disparu ! Le capitaine est ruiné et fort malade; il a regagné la France avec beaucoup de peine et m'a écrit aussitôt, pour me prier de venir recevoir ces désolantes communications.

« Je serai heureux de pouvoir vous être utile dans l'arrangement de vos affaires. Madame de Tillabren joint ses regrets aux miens : elle aurait eu l'honneur de vous rendre visite demain, mais elle est sur le point de partir pour Aix.

« J'ai l'honneur d'être, madame, avec le plus profond respect,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Comte de Tillabren. »

La fortune de madame de Signy provenait principalement d'un bien dans l'Amérique du Sud; elle venait de vendre cette possession, se réservant seulement le droit de stipuler la liberté pour quelques vieux nègres. Le comte de Tillabren était l'un des curateurs nommés par le testament du père de madame de Signy; par cette raison, il avait

dû apprendre, le premier, ces désastreuses nouvelles.

Pendant qu'elle lisait, son neveu la regardait attentivement et suivait avec anxiété les émotions qui se peignaient malgré elle sur son visage ; elle s'aperçut de l'inquiétude d'Anatole et lui passa la lettre sans prononcer un mot.

« — Oh ! ma tante, dit-il d'une voix tremblante, en la lui rendant, quelle froideur ! et de la part d'un ami encore ! »

L'indifférence du comte de Tillabren frappait bien plus Anatole que la perte de cette immense fortune.

« — Non, mon enfant, répondit madame de Signy, j'ai toujours considéré M. de Tillabren comme une simple connaissance ; mais je suis sûre d'avoir mieux choisi mes amis. »

En achevant ces mots elle se jeta dans les bras de madame de Meyreuil, aussi affli-

gée qu'elle, et qui ne songea pas à soutenir son courage par de vaines paroles, mais bien par les preuves d'une tendre et sympathique affection.

Après quelques minutes d'un silence que personne ne songeait à rompre, madame de Signy attira vers elle son neveu qui pleurait tout bas, et lui dit :

« — A quoi songez-vous, mon enfant ?

« — Ma tante, répondit Anatole en essuyant ses yeux, je pense à tout ce que vous avez fait pour moi, à ce que je pourrais faire à mon tour, pour vous prouver ma reconnaissance ; non pas à présent, car je sais que je ne suis encore qu'un enfant faible et inutile ; mais bientôt je serai un homme, et alors je pourrai être médecin ou avocat ; quelque chose enfin. M. Stavard m'a dit l'autre jour, que si je travaillais je serais tout ce que je voudrais : et vous, ma chère tante, que voudrez-vous que je fasse, que je devienne ?

« — Mon enfant, combien vous me consolez par les douces paroles que vous inspire votre excellent cœur ! Dieu en m'éprouvant ne me fait pas attendre la compensation et le soutien : soyez béni ! et restez ce que vous êtes ; nous verrons plus tard.

« — Je vous demande pardon, ma tante, reprit Anatole, je sens que vous ne pouvez pas songer à moi dans ce moment. »

Puis il sortit précipitamment du salon.

Madame de Signy revint à Paris dès le lendemain, avec madame de Meyreuil, qui ne voulait pas la quitter; et quelques jours après, la perte de *la Esmeralda* fut mentionnée dans tous les journaux avec les détails les plus circonstanciés; en même temps, parurent des annonces pour la vente de l'hôtel de madame de Signy, de ses diamants, de ses meubles, de sa bibliothèque.

Madame de Signy n'avait jamais méprisé l'ordre pendant son opulence; aussi

elle n'avait pas de dettes, et personne n'eut à souffrir de sa ruine, ses revenus annuels lui avaient toujours plus que suffi pour vivre : elle était trop généreuse et trop charitable, pour avoir pu faire de grandes économies ; mais la vente de son hôtel et de tous les objets de luxe qu'elle possédait, pouvait encore lui assurer une existence sinon brillante, au moins indépendante et aisée. Madame de Signy avait de fort beaux diamants que M. Hambergeim, le bijoutier qui les avait vendus à la famille, désirait fort reprendre si cela était possible ; il se rendit à l'hôtel immédiatement, pour tâcher d'entrer en marché.

M. Hambergeim s'avança en saluant jusqu'à terre. C'était un petit homme aux membres grêles, aux formes obséquieuses : son œil patelin observait tout et ne se fixait sur rien ; jamais il ne regardait en face son interlocuteur. Il avait fait une fortune assez ra-

pide dans le commerce des diamants ; personne ne pouvait lui reprocher des infractions positives à la probité, et pourtant il avait de nombreux ennemis parmi ses confrères.

Le premier devoir de la probité est certainement l'observation des lois ; mais celui qui n'a que la probité qu'elles exigent, et ne s'abstient que de ce qu'elles punissent, peut être encore un assez malhonnête homme ; mais il y a un juge plus éclairé, plus sévère et plus juste que les lois, c'est le sentiment intérieur qu'on appelle la conscience, et que Dieu fait parler chez les hommes qui ne se sont pas rendus indignes de l'entendre. M. Hambergeim faisait peut-être déjà depuis longtemps la sourde oreille à cette voix de la conscience : nous apprendrons cela en le suivant avec soin. En ce moment, il est le bijoutier de la famille de Signy ; c'est lui qui a monté et vendu les diamants qu'il se dis-

pose à racheter : ne nous pressons pas de juger, attendons.

Anatole, assis à quelques pas de sa tante, resta tout interdit en voyant un étranger toucher indifféremment ces bijoux de famille qu'il avait été habitué à ne regarder qu'avec respect. Madame de Signy remarqua son émotion, et voulut l'en distraire :

« — Approchez, Anatole, lui dit-elle avec calme, et répétez-moi, je vous prie, ce que vous me disiez avoir lu, il y a quelque temps, relativement à la vente des diamants.

« — Ma chère tante, je crois me rappeler, en effet, avoir lu dans un livre que m'a donné le bon commandeur, que les marchands de diamants les achètent lorsque l'air est très-pur, et les vendent lorsqu'il est chargé, s'ils le peuvent, parce que leurs balances sont si justes qu'elles varient selon l'état de l'atmosphère. Il est possible que je ne me rappelle pas précisément les paroles,

mais je suis bien sûr que c'est là le sens. Au reste, je vous montrerai le livre si cela vous convient ; je sais où le trouver. »

Il sauta sur un tabouret pour atteindre le livre.

« — Mais, monsieur Anatole, dit le juif avec un sourire rusé, je reconnais d'avance que vous devez en savoir beaucoup plus que moi en cela, comme en toute autre chose. »

Anatole ne releva pas cette flatterie, mais il continua à chercher dans le livre le passage dont il avait besoin : pendant qu'il en tournait les feuillets, le commandeur, voisin de campagne de mesdames de Meyreuil et de Signy, et leur ami surtout, entra dans le salon : il devait se trouver à l'hôtel, en même temps que le juif ; c'était chose convenue. Le commandeur était connaisseur en diamants, et, ce qui est encore mieux, un juste appréciateur des sentiments délicats. Ce fut avec un grand plaisir qu'il vit la parfaite

intégrité d'Anatole qui, après avoir réfléchi un instant, se tourna du côté du juif et lui dit :

« — Mais, le jour qui est bon pour ma tante doit être mauvais pour vous? Les acheteurs ne peuvent pas être plus favorisés que les vendeurs : monsieur Hambergeim, vos poids devraient être des diamants; alors le plus ou le moins de pesanteur de l'air n'aurait d'influence ni pour l'un ni pour l'autre. »

Le juif, tout en reconnaissant la justesse de cette observation, répondit qu'il suivrait certainement l'avis de M. Anatole quand il serait assez riche, pour avoir des diamants au lieu de poids.

On vint appeler madame de Signy pour commencer la vente des livres, et l'examen des diamants continua sous les yeux du commandeur. Quand tout fut conclu, le juif dit en admirant une paire de boucles d'oreilles de la plus belle eau :

« — On prétend que le roi François Ier faisait des expériences pour fondre les diamants et les rubis, et qu'il ne craignait pas de sacrifier à cet usage ces magnifiques pierres : si cela est vrai, c'était un bien grand fou !

« — Monsieur, lui dit le commandeur, je n'ai pas envie de faire un cours d'histoire, surtout en ce moment; mais je sais que François Ier est le héros de mon jeune ami Anatole, je le vois très-scandalisé de votre réflexion, et je me permettrai de vous dire que, sous le règne de ce roi, de poétique et chevaleresque mémoire, Benvenuto Cellini, le grand sculpteur, fit entrer dans notre Louvre les arts d'Italie, que les rois ses prédécesseurs ne connaissaient guère ; que François Ier devina le Primatice, accueillit les plans qu'il développait devant lui, et jeta les châteaux de Saint-Germain et de Chambord, comme des palais enchantés au milieu

d'un désert. François I[er] sut protéger les du Bellay, les Marot et tant d'autres hommes de génie et de talents, écrivains ou poëtes, qui mirent leurs œuvres à ses pieds sous la garde de sa couronne; et lorsque enfin le sort des combats trompa sa valeur et qu'il fut fait prisonnier à Pavie par l'empereur Charles-Quint, son âme était encore forte contre les disgrâces, son cœur résigné aux décrets de Dieu, et ses pensées, tournées vers la France, s'exprimaient encore noblement, lorsqu'il écrivait : « Tout est perdu, fors l'honneur! » Je crois donc, continua le commandeur, que sans trop vous compromettre, monsieur Hambergeim, vous pouvez pardonner au roi François I[er] d'avoir sacrifié quelques diamants et quelques rubis à son désir de faire une expérience intéressante. Je vous demande la permission de ne pas vous retenir, car nous devons rejoindre au plus tôt madame de Signy dans sa bibliothèque. »

Le juif prit congé, en saluant profondément à plusieurs reprises, et sortit du salon.

La vente des livres intéressait vivement Anatole : il comprenait toute leur valeur et fit de tristes adieux à plusieurs d'entre eux qu'il avait lus, et à beaucoup d'autres qu'il avait eu l'intention de lire. Madame de Signy en choisit quelques-uns pour son usage, et permit à son neveu d'en garder autant pour lui. Elle laissa vendre une superbe édition de Racine, son livre favori, réservant à sa place le Précis sur l'histoire universelle, l'Esprit des lois, de Montesquieu; les Études de la nature, par Bernardin de Saint-Pierre; les Oraisons funèbres de Bossuet, observant que ces livres seraient fort utiles à son neveu. Anatole la supplia vainement de lui permettre de faire l'échange de son Buffon, pour conserver la belle édition de Racine; mais madame de Signy, tout en le remerciant, resta inébranlable, prétendant,

avec juste raison, qu'elle lirait Racine avec autant de plaisir et de fruit, dans une reliure plus simple. La sainte résignation avec laquelle cette femme, si gâtée par la fortune, se défit de tout le luxe qui l'avait toujours entourée, était à la fois respectable et touchante ; elle parla de ses affaires à son neveu avec une franchise qui fit une vive impression sur son jeune esprit, car elle l'associait à tous ses projets pour l'avenir.

On croit généralement qu'il ne faut pas initier les enfants aux choses graves de la vie, et c'est une grande erreur ; on devrait, au contraire, parler devant eux des affaires les plus sérieuses, parce qu'ils apprennent alors de bonne heure à s'*identifier* à *leurs* parents, au lieu de s'habituer à séparer leurs intérêts de ceux de la famille, comme cela arrive trop souvent.

Anatole, tout jeune qu'il était (à cette époque, il avait quinze ans à peine), fut chargé

par sa tante de copier et même d'écrire lui-même des lettres importantes pour elle. Il avait dressé avec soin, sous sa direction, un inventaire de tous les meubles avant qu'ils n'eussent été vendus; il avait fait des listes de tous les livres, de tous les papiers; et pour ce genre de travail, quelque ennuyeux qu'il fût, Anatole était infatigable, parce qu'il se sentait encouragé par l'espoir d'être utile, et que chez lui cette noble ambition avait été développée dès l'âge le plus tendre. Au reste, on trouvait toujours de l'écho dans le cœur de cet enfant, quand il s'agissait d'une bonne pensée ou d'une bonne action.

Aussitôt que madame de Signy eut mis ordre à toutes ses affaires, elle revint à sa chaumière de Morfontaine, près de ses amis qu'elle ne devait plus quitter désormais. Comme sa nouvelle position ne lui permettait pas de garder un précepteur, elle fut très-heureuse de la proximité de l'institution du



Elle revint à la chaumière de Morfontaine

Page 94.

docteur Revel, qui permettait qu'elle y envoyât son neveu pour continuer ses études, tout en le faisant revenir près d'elle chaque soir ; il devait même prendre ses repas chez elle, ce qui lui donnait l'espoir de joindre autant que possible les avantages de l'éducation privée à ceux de l'éducation publique.

Monsieur Stavard, ne pouvant se décider à quitter tout à fait la direction du neveu de madame de Signy, résolut de s'offrir comme professeur à l'institution du docteur Revel ; et comme ses talents étaient bien connus dans le monde littéraire, il fut reçu avec empressement.

« — Mon cher enfant, dit madame de Signy à son neveu, le jour de son entrée chez le docteur Revel, je ne veux pas vous faire un long chapitre de conseils et de recommandations; vous souvenez-vous de la réponse de l'oracle, qui paraissait tant vous frapper lorsque vous lisiez la vie de Cicéron?

« — Oui, ma tante, dit Anatole, je m'en souviens. Lorsque Cicéron demanda comment il atteindrait à la plus grande gloire, l'oracle répondit : « en faisant de votre conscience, et non de l'opinion du peuple, le guide de votrè vie.

« — Eh bien, continua madame de Signy en souriant, si j'étais votre oracle et que vous me soumissiez la même question, je crois que je vous répondrais de la même manière; je vous dirais : Mon enfant, pour être heureux, suivez les préceptes de votre religion; écoutez votre conscience et n'accordez qu'une médiocre attention aux jugements du monde. On trouve toujours le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs. »

UNE PREMIÈRE AVENTURE

CHAPITRE VIII.

Une première aventure.

L'institution de M. Revel fut un monde tout nouveau pour le jeune Anatole de Signy. La foule et le bruit lui causèrent de l'étonnement et une fatigue intolérable ; il lui semblait qu'au milieu de ce fracas son intelligence devenait presque confuse, et ses idées moins lucides. Il se crut au premier abord inférieur à tous ses camarades, et cela parce que l'habitude leur avait rendu familières

beaucoup de choses qui ne lui paraissaient si difficiles, à lui, que parce qu'il ne s'y était pas exercé. Il s'aperçut qu'il lui manquait la promptitude de réplique et une certaine facilité originale dans la conversation, qu'il admirait chez ses camarades, quoiqu'il sentît pourtant que ses raisonnements étaient souvent plus justes que les leurs. Anatole éprouvait une gêne extrême pour exprimer ses pensées avantageusement et défendre ses opinions contre les railleries taquines de ces jeunes fous qui l'entouraient et semblaient s'amuser beaucoup de son air raisonnable et de ses manières retenues. Dans cette société si nouvelle pour lui, il se trouvait dans le même embarras qu'éprouve le voyageur dans un pays étranger dont il ne connaît pas la langue. Cependant, à mesure qu'il apprit à traduire les expressions de ses camarades, il vit bien qu'elles n'avaient pas autant de signification qu'il se l'était imaginé, tant que

ces expressions lui étaient restées inintelligibles.

Dans toutes les parties, dans les jeux, soit d'adresse, soit de force, Anatole fut vaincu au commencement ; mais la simplicité avec laquelle il avouait son infériorité lui était très-favorable ; il riait avec ceux qui se moquaient de lui, les laissait triompher tout à leur aise de sa gaucherie, mais persistait cependant à faire de nouveaux essais, et réussissait enfin, à la grande surprise des élèves assemblés pour juger les coups.

Il apprit assez rapidement le jeu de balle, celui des billes, etc. L'art de faire le coup de poing, fort utile au collége, et que l'on appelle aujourd'hui boxer (parce que c'est beaucoup moins vulgaire, à ce qu'il paraît), sembla plus difficile à Anatole. Cependant, comme il ne manquait ni de courage moral, ni de force physique, il ne désespérait pas

d'acquérir promptement l'habileté dans cette science indispensable : nous disons, indispensable, avec raison, car il n'y avait pas un mois qu'Anatole était à l'institution, lorsqu'il se trouva dans la nécessité de faire l'application de ses théories, pour un noble motif, celui de défendre un élève plus jeune que lui, et qui s'était placé sous sa protection.

Anatole ne pouvait pas être l'agresseur dans une mauvaise cause; au reste, son charmant naturel et son excellent caractère lui avaient déjà gagné généralement dans l'institution l'affection et la bienveillance.

Il y avait à cette époque, chez M. Revel, un petit créole, vif, intelligent et affectueux, qui se nommait Alfred de Liscourt; le travail lui était extrêmement pénible, parce que ses études, avant son entrée dans l'institution, avaient été singulièrement négligées; et souvent son ignorance sur les règles les plus simples de l'orthographe faisait de lui la risée de

toute sa classe. Alfred éprouvait une honte et une angoisse inexprimables, lorsque chaque jour il était puni ; la rougeur qui lui brûlait les joues n'était pas sa plus grande souffrance : c'était au cœur que venaient retentir les éclats de rire insultants et les moqueries dont l'abreuvaient plusieurs de ses camarades plus instruits que lui, et qui n'étaient pas assez bien inspirés pour venir en aide au pauvre enfant ; pas un d'entre eux ne se donnant la peine de lui faciliter les premiers éléments de la grammaire, il trouvait à chaque page des difficultés insurmontables. Jamais il ne proférait de plaintes, mais quelquefois son livre était couvert de larmes qui coulaient sans que personne s'en aperçût.

Les jours se succédaient sans apporter de soulagement au pauvre Alfred ; il commença à désespérer de son intelligence et s'effraya en pensant qu'il resterait un ignorant, comme on le lui répétait sans cesse ;

alors sa crainte et sa fierté cédèrent ; il s'adressa à l'un des plus grands élèves pour qu'il l'aidât : il choisit Henri de Tillabren, fils du comte de Tillabren, qui était connu pour l'un des plus avancés de l'institution. Celui-ci s'empressa d'aider Alfred dans ses devoirs, mais il lui fit payer cher son assistance en le traitant avec la plus grande tyrannie : il le faisait aller, venir, courir pour exécuter ses ordres et semblait vraiment prendre un grand plaisir à le tourmenter.

Un jour que le jeune de Signy faisait une partie de quilles avec Henri de Tillabren, Alfred était assis sous un arbre, à quelques pas de l'endroit où ils jouaient, un livre sur les genoux, étudiant attentivement pour tâcher de comprendre seul sa leçon. Toutes les fois qu'on abattait des quilles, Henri appelait Alfred et le forçait de quitter son livre pour les replacer ; et cela, malgré les remontrances

d'Anatole qui offrait de le faire lui-même, observant avec raison qu'il ne fallait pas ennuyer ainsi cet enfant, et surtout le déranger de son travail.

Anatole n'était pas fait encore au laisser-aller de langage particulier aux colléges et aux institutions publiques. Il observait pour parler à ses camarades, même lorsqu'il était ému ou contrarié, les mêmes formes polies qu'on emploie dans le monde : — Henri ne se donnait pas toujours tant de peine ; il répondit assez brusquement, mais cependant sans le tutoiement de rigueur.

« — Laissez-moi donc tranquille, je sais bien que cela l'impatiente ; je le vois à sa manière de retourner sous son arbre, en courant de toutes ses forces; mais il faut bien qu'il me serve un peu, je me donne assez de peine pour lui faire retenir qu'un et un font deux; il est si borné, si ignorant! Je n'ai jamais été bête comme ça, moi, certaine-

ment... tenez, le voilà encore assis; de quoi a-t-il l'air, dites-moi, avec sa tête dans ses mains?... Il peut la tenir, sa tête, et la presser bien fort, ça n'empêchera pas ses oreilles de grandir, il les aura bientôt comme Midas, et je ne lui garderai pas le secret (1). Alfred, allons, allons! voyons, dépêchons-nous, arrive ici encore une fois! cria-t-il à Alfred, tu n'as pas encore fini, apporte-moi la boule, allons ! »

Anatole commençait à souffrir beaucoup de ce jeu qu'il blâmait, et dit à Henri avec indignation :

« — Est-il possible que cet élève puisse apprendre sa leçon si vous l'interrompez à chaque instant?.

« —Bah! il l'apprendra plus tard, répondit Henri.

— « Mais il sera puni comme il l'a été ce

(1) Mythologie, le roi Midas aux oreilles d'âne.

matin, comme il l'est presque tous les jours, continua Anatole, parce qu'il ne savait pas.

« — Eh bien, il sera puni : pourquoi ne sait-il jamais répondre quand on l'interroge? »

« — Mais je n'avais pas eu assez de temps pour bien étudier, dit Alfred avec un profond soupir, et je crois que ce sera de même encore aujourd'hui !

« — C'est d'autant plus honteux pour toi, reprit Henri de Tillabren ; je parie tout ce qu'on voudra qu'en trois minutes j'apprendrai tout ce que tu as à apprendre.

« — Ah! toi, je le crois assurément, dit Alfred d'un ton d'humilité profonde ; mais aussi il y a une grande différence entre toi et moi. »

Henri comprit mal ; et croyant que l'enfant voulait faire allusion à la différence d'âge, il répondit avec aigreur :

« — Dis-moi, je te prie, si tu penses qu'à ton âge j'étais aussi ignorant que toi ?

— « Je ne dis pas cela, reprit Alfred, mais peut-être avais-tu commencé tes études avant d'entrer à l'institution ; ton père t'avait peut-être forcé à travailler de bonne heure.

« — C'est possible, je ne me le rappelle pas, répondit Henri, mais il ne s'agit pas de cela ; cours vite me chercher la boule, entends-tu ? et place bien les quilles ; tu as assez d'esprit pour cela, n'est-ce pas ? et quant à ta leçon, je te la ferai entrer dans la tête tantôt, si je le puis.

« — Je tâcherai de la comprendre tout seul, reprit Alfred ; j'essayerai au moins !

« — Oui, si tu le peux, dit Henri avec un rire moqueur ; mais nous savons tous que tu ne le peux pas !

« — Pourquoi ne le pourrait-il pas, monsieur de Tillabren ? dit Anatole de Signy, en élevant la voix, car il n'était plus maître de son indignation.

«—Parce qu'il ne le pourra pas! répondit

Henri en lançant à Anatole un regard où se peignaient la surprise et l'insolence!

« — Eh bien, moi, je prétends qu'il peut apprendre, et qu'il apprendra. Ce ne sont pas les moyens qui lui manquent, c'est le temps d'étudier qu'on ne lui laisse pas, et qu'on lui laissera désormais, car je l'entends ainsi.

« — Vous entendez! vous entendez! cria Henri furieux; de quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît? Quel droit avez-vous sur Alfred ou sur son temps? N'est-ce pas moi qui le fais travailler, et ne puis-je pas, si cela me plaît, l'appeler ignorant, puisqu'en effet il ne sera jamais qu'un ignorant? c'est moi qui le dis, et personne ne se permettra de me dire le contraire.

« — Je ferai plus que de vous contredire, répondit Anatole, je vous prouverai que vous vous trompez.

Alfred, apportez-moi votre livre.

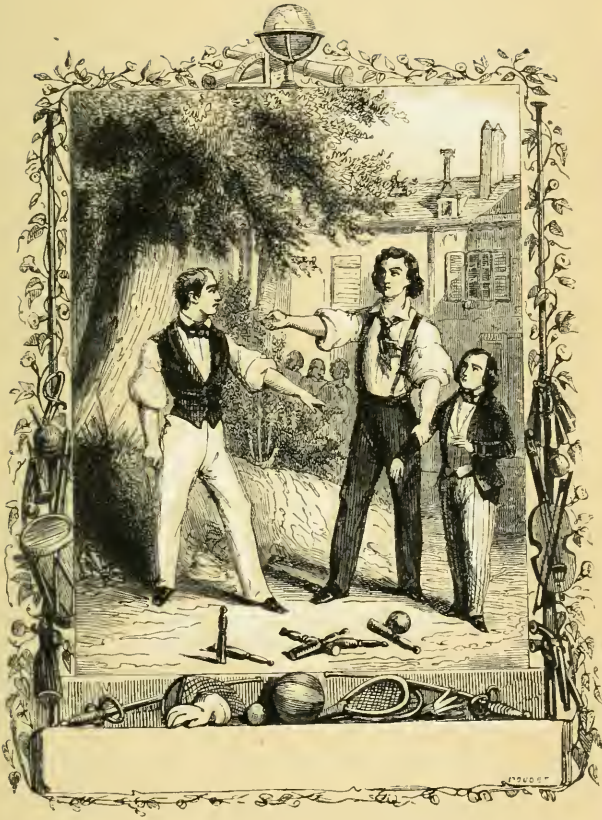
« — Alfred, ne bouge pas!» s'écria Henri avec un geste menaçant, en saisissant le pauvre enfant, qui s'avançait déjà vers Anatole.

Le petit créole fondit en larmes; Anatole s'élança pour le dégager des mains de son tyran, et reçut un coup furieux, qu'Henri lui porta en plein visage et qui le fit chanceler en arrière.

« — Je vous conseille d'apprendre à vous tenir sur vos pieds, et à vous battre, dit Henri, avant de vous mêler de mes affaires! »

Henri de Tillabren était un expert en pugilat, et savait bien qu'il n'en était pas de même d'Anatole. Mais avant que le dernier mot de son défi n'eût expiré sur ses lèvres, il se sentit rendre le coup qu'il avait donné, et un combat s'ensuivit.

Anatole se défendit avec le courage que donne toujours le bon droit; mais quoique



Alfred, ne bouge pas ! s'écria Henri.

Page 110.

sa force égalât celle de son adversaire, il manquait d'habitude et fut terrassé.

« — Promettez-moi de ne plus vous occuper ni de moi ni d'Alfred, dit Henri, en se tenant devant lui d'un air triomphant.

« — Jamais, répondit Anatole : quand il vous plaira, je vous combattrai pour la même cause, je ne saurais en avoir une meilleure. »

Puis, faisant un effort violent, il se releva.

Déjà plusieurs élèves s'étaient approchés des combattants; ceux qui connaissaient la cause de la querelle, donnèrent des éloges à la conduite d'Anatole, et l'engagèrent à ne pas continuer le combat ce même soir; Henri retenu par l'opinion publique n'insista pas, quoiqu'il y fût assez disposé.

Anatole avait la figure couverte de contusions et de meurtrissures; il n'osa pas se présenter au dîner de sa tante dans un si déplorable état, et se coucha en rentrant chez

elle; M. Stavard n'ayant pas voulu le laisser revenir seul avec le domestique qui l'accompagnait chaque fois qu'il allait à l'institution, Anatole le pria de vouloir bien donner à madame de Siguy tous les détails du combat, s'avouant vaincu, mais promettant d'être plus adroit après deux ou trois autres leçons. La scène de pugilat que nous venons de raconter, se renouvelait souvent autrefois dans les lycées et les colléges, où il était reçu de se faire justice à soi-même, et à coups de poing.

Il faut s'applaudir de voir ce triste usage détruit, car il blessait à la fois et la religion et le bon goût.

REVANCHE.

CHAPITRE IX.

Revanche.

Le lendemain, la première personne que vit Anatole fut le vieux Pierre, notre ancienne connaissance ; il arrivait du château d'Athis, pour s'informer de la part de madame de Meyreuil, si madame de Signy comptait assister à un concert annoncé pour le mois prochain, et qu'un propriétaire des environs avait monté au profit d'une famille pauvre.

Madame de Meyreuil avait souscrit de suite, mais avant de s'engager à y paraître, elle voulut s'assurer de la présence de madame de Signy. La sollicitude de madame de Meyreuil pour son amie était constante : elle ne la quittait presque pas, et s'étudiait à multiplier autour d'elle les attentions et les preuves de son affection inépuisable, depuis les tristes événements qui avaient bouleversé sa position. Le vieux Pierre s'arrêta interdit devant Anatole, qui avait déjà oublié ses blessures et s'empressait d'accourir, pour avoir plus vite des nouvelles d'Athis, et surtout de Louise sa petite amie.

«—Ah ça ! monsieur Anatole, voulez-vous me faire le plaisir de me dire quel est celui qui s'est chargé de faire votre toilette, ce matin ?... Je ne serais pas fâché de faire un peu connaissance avec ce particulier-là et de lui donner ma pratique, mais pour le friser aussi à ma manière !.. Dame ! chacun son tour, ce n'est

que juste !... Voyons donc un peu ça de près ?... En voilà un fameux poche-œil ! et là, plus bas... ma foi, il faut que le nez soit solide tout de même, le coup aurait bien pu en faire deux, qui se seraient promenés tout à leur aise, chacun sur une joue, jusqu'aux oreilles !... Voyons, les dents? rien !.. c'est heureux ! mais vite, donc, monsieur Anatole, me voilà ! Vous ne pouvez pas avoir reçu tout ça sans en rendre un peu? On ne vous a pas élevé à tout garder pour vous, et je suis là pour vous aider ! »

Et Pierre, rejetant le corps en arrière, s'appuyait sur ses jarrets et croisait ses bras, les poings fermés, ayant soin de tenir le droit à la hauteur de l'œil.

« — Mon cher Pierre, tu me rappelles mes disgrâces, dit Anatole en rougissant légèrement, mais touché au fond de l'intérêt du vieux militaire. Il est malheureusement trop vrai, que je ne puis pas dire avec César :

Veni, vidi, vici (1). Mais vois-tu, c'est de cette manière qu'on essaye de prouver qu'on a raison au collége! Il est certain que j'ai été un peu secoué pour la première fois; ce ne sera peut-être pas toujours mon tour! et la leçon d'hier me profitera j'espère, d'autant mieux, que c'est pour un autre que je me suis battu et que je dois me battre encore... J'ai donc pour moi Dieu et mon droit. Comme les anciens preux, n'ai-je pas aussi ma dame, ma petite Louise, à laquelle je te défends bien de raconter ma mésaventure, car elle ne voudrait plus de son chevalier éclopé, même pour jouer à colin-maillard !

« — Bah ! bah! tout cela est fort joli, sans doute, reprit le sergent; mais vous allez tranquillement vous faire crever un œil ! C'est pour le coup, que mademoiselle Louise de Meyreuil — et Pierre se découvrit — ne vous reconnaîtra pas! Je vais vous donner

(1) Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

une leçon, moi, voyons, dépêchons-nous !

« — Mais, Pierre, je suis déjà en retard, reprit Anatole, il faut que je me rende à l'institution ; tu vois bien, là-bas, le domestique qui m'attend... Adieu, mon bon Pierre, au revoir !

« — Du tout, du tout, c'est moi qui vous accompagnerai à la place du domestique, monsieur Anatole ; et chemin faisant, je vous dirai quelque chose d'intéressant à savoir, pour vous qui allez entrer en campagne. »

Anatole courut embrasser sa tante, qui, depuis longtemps déjà, était prête à le recevoir ; madame de Signy ne manifesta rien de son inquiète sollicitude pour son neveu ; elle le félicita, au contraire, d'avoir défendu plus faible que lui, l'exhortant cependant à la modération qui permet de raisonner le courage.

Anatole partit, prêtant une oreille attentive

aux recommandations de Pierre, qui s'arrêtait souvent pour joindre les démonstrations aux théories ; le sergent parlait encore, comme ils arrivaient.

« — Surtout, monsieur Anatole, n'oubliez pas ceci ! Il faut attendre bravement votre adversaire, le corps incliné et le poing à la hauteur du visage pour le garantir; et lorsque *le satané!*... (vous ne m'avez pas dit son nom, monsieur Anatole)..... Enfin n'importe! quand votre ennemi se jettera sur vous, baissez-vous promptement, et faites en sorte de lui donner un bon croc-en-jambes : il ne s'attendra pas à une feinte de votre part, et s'étendra proprement par terre, où vous le laisserez le temps convenable pour prendre bien sa mesure !

« — Merci, mon bon ami, dit Anatole, donne-moi ta main, adieu ! »

En entrant à l'institution, Anatole aperçut le petit Alfred de Liscourt, son nouveau pro-

tégé, qui l'attendait au passage et s'élança aussitôt vers lui.

« — Anatole, lui dit-il, en lui serrant les mains, laissez, je vous en supplie, de Tillabren me tourmenter, me faire obéir comme si j'étais son esclave ; maintenant, je sais que tout le monde n'est pas comme lui, puisque vous m'avez soutenu, et je suis tout consolé d'être si souvent maltraité par ce vilain brutal ! Si vous saviez comme il a un mauvais cœur ! L'autre jour, le pauvre chien du concierge courait en jouant après sa balle, et comme il l'avait serrée un peu trop fort, Tillabren lui a donné un coup de pied qui a fait crier la pauvre bête pendant un quart d'heure!... Laissez-le donc m'appeler ignorant s'il le veut, et sur tout ne vous battez plus pour moi, je ne puis vraiment pas en supporter la vue ! et l'affectueux enfant pleurait à ce souvenir.

« — Mais à ce compte je serais donc en-

core vaincu aujourd'hui, mon cher Alfred, répondit Anatole d'un ton badin : que vous doutiez de ma force et de mon adresse, c'est fort excusable, et vous avez de bonnes raisons pour cela. Mais j'ai remis ma cause dans les mains de la Providence, moi ; je suis tranquille, car je triompherai tôt ou tard ; je désire que ce soit le plus tôt possible, sans doute : mais en attendant, j'ai confiance et je vous prie d'avoir confiance aussi. »

A la récréation du soir, Anatole dit à Alfred assez haut pour être entendu de Henri :

« — Si vous avez besoin de mon aide, rappelez-vous que je suis prêt !

« — Vous pouvez être prêt, mais vous n'êtes pas capable de lui donner aucune aide, s'écria Henri ; ainsi, vous ferez mieux de rester tranquille : souvenez-vous d'hier soir.

« — Je m'en souviens parfaitement, répondit Anatole avec calme ! Hier je vous

disais qu'il n'est ni juste ni bien de tourmenter ainsi ce pauvre enfant; aujourd'hui j'*entends* que vous le laissiez libre de ses actions. Je veux me charger de lui désormais; il étudiera avec moi et je ne lui ferai pas payer si cher. »

Henri, furieux, aurait bien voulu recommencer la lutte de la veille, mais la contenance ferme d'Anatole lui imposa.

Il lut dans les regards de tous ses camarades assemblés en ce moment, une vive sympathie pour le courage qu'Anatole puisait dans la conscience de son bon droit et se retira pensant pour la première fois qu'il ne suffisait pas d'être le plus fort pour dominer les autres et leur prouver qu'on a raison.

Le petit Alfred, joyeux d'être délivré de son tyran, se serrait à côté d'Anatole.

« — Et à présent, lui dit-il, en fixant sur lui ses yeux, où se peignaient l'affection et la reconnaissance, vous ne souffrirez plus pour

moi, et je ferai, si vous voulez me le permettre, tout ce que vous m'ordonnerez. Ce qui me rendait si malheureux de la part de Tillabren sera ma récompense venant de vous; quand vous aurez besoin de moi, vous n'aurez qu'à faire un signe, je suis persuadé que je le verrai; je ramasserai toujours vos quilles et je courrai après votre boule, de quelque importance que soit le travail auquel je serai occupé. Anatole! faites que je sois quelque chose pour vous.

« — Vous serez mon ami, c'est bien quelque chose, n'est-ce pas? dit Anatole en serrant Alfred dans ses bras avec émotion. »

Ce mot ami pénétra jusqu'au cœur du jeune Créole, qui ne put prononcer un seul mot.

A compter de ce jour, M. Stavard obtint pour Alfred, de M. Revel, la permission de prendre ses repas chez madame de Signy, en même temps qu'Anatole; désormais il



Alfred apportait ses cahiers à son ami.

Page 125.

ne devait plus quitter son protecteur, dont l'amitié ne fut pas un enthousiasme momentané : c'était le choix d'un esprit juste et raisonnable, et non le caprice d'un écolier. Tous les soirs, Alfred apportait ses cahiers à son ami, qui n'était jamais trop occupé pour l'écouter, et fut bien heureux de s'apercevoir au bout de très-peu de temps qu'Alfred comprenait parfaitement sa manière d'expliquer. Celui-ci eut meilleure opinion de lui-même dès qu'il apprécia celle que son répétiteur avait conçue de ses capacités : la confiance éveillée, l'application revint, encouragée par l'espérance et récompensée par le succès; il ne s'attendait plus à des punitions journalières, et reprit sa vivacité naturelle. Quand ses maîtres et ses camarades virent sa physionomie briller de gaieté et d'intelligence, il leur parut un nouvel être.

« — Par qui avez-vous été inspiré ? lui dit un jour l'un de ses professeurs, étonné

du développement de son esprit et de ses progrès rapides.

« — Par mon bon génie, répondit l'enfant reconnaissant, en montrant Anatole. »

CONSÉQUENCE
DES MAUVAISES RELATIONS.

CHAPITRE X.

Conséquence des mauvaises relations.

Anatole avait du mérite en donnant à Alfred une grande partie de son temps; car il en connaissait la valeur, et jamais la journée n'était assez longue pour lui : tous ses moments étaient employés, son esprit actif lui permettait de passer d'un travail à un autre avec la même facilité. Il ne semblait connaître de plaisir que le changement d'occupation, non qu'il eût constamment les yeux fixés sur ses

livres, mais tout était pour lui un sujet d'observation, et il savait même rendre ses récréations fructueuses : bien différent des mauvais écoliers, que la crainte seule excitait au travail et qui le quittaient avec bonheur, pour jouir du privilége d'exercer un peu leur libre arbitre et en abuser trop souvent. Pour ceux-là, la contrainte donne tant de charme à la liberté et quelquefois une si fausse idée de sa nature. L'oisiveté, la paresse, la méchanceté, les excès de tous genres, ne sont-ils pas pour certains jeunes gens les synonymes du mot : liberté ?

Henri de Tillabren se présente tout naturellement à notre souvenir pour personnifier la mauvaise éducation morale. Nous l'avons vu tourmentant froidement le petit Alfred dont il s'était établi le protecteur, bien à tort, pour prouver sans doute aux autres sa supériorité sur celui qu'il obligeait: car il était incapable de dévouement, et on

devait attribuer les apparences qu'il en avait prises aux témoins qu'il en pouvait avoir. Sous d'autres rapports, c'était un assez bon élève et un très-habile latiniste ; il avait une belle écriture, lisait avec facilité et déclamait au besoin avec assez de grâce et sans trop d'emphase.

Son père voyait déjà en lui l'homme de mérite ; il était pressé de lui faire commencer son droit, car il avait prédit à tous ses amis qu'Henry serait l'un des premiers orateurs de France.

Pendant que le comte de Tillabren rêvait, par avance, pour son fils les triomphes de la tribune, une illusion plus dangereuse occupait son esprit : il encourageait l'intimité de son fils avec un jeune Anglais, lord Rivers, élevé dans l'institution dont il ne faisait plus partie depuis un an. A sa majorité, ce jeune gentleman devait jouir d'une immense fortune ; en ce moment, il habi-

tait Paris avec son tuteur, et y menait grand train. Il avait déjà deux voitures et cinq chevaux. Souvent lord Rivers venait à Morfontaine visiter ses anciens condisciples, soit en tilbury, soit à cheval, ce qui excitait toujours une nouvelle rumeur, et laissait une vive impression à Henri, son ami le plus cher. Le comte de Tillabren fondait de grandes espérances sur cette liaison, qu'il considérait comme devant être pour son fils dans l'avenir une de ces amitiés utiles, avantage attaché aux écoles publiques ; et il ne voyait pas que l'exemple de lord Rivers influait puissamment sur l'esprit de Henri ; que celui-ci n'avait plus qu'une ambition, celle de posséder un tilbury pour le conduire, après avoir passé par tous les degrés de la science du cocher, sous la direction du jeune lord. Il ne supportait plus qu'avec impatience l'obligation de rester à l'institution, et appelait de tous ses vœux le moment où il

n'y serait plus enfermé. Il avait arraché à son père la promesse de le reprendre dans quelques mois, et chaque jour lui paraissait un siècle ; cependant il jouissait d'un grand privilége : comme il avait avec lui son précepteur, il habitait une chambre séparée, dont la fenêtre donnait sur la route et dans laquelle il lui était permis de se retirer à certaines heures. Comme ses devoirs en latin et en grec étaient faits vite, le temps qu'il passait inoccupé lui paraissait très-long. Il ne songeait jamais à la littérature comme délassement dans ses moments de loisir, et ne cherchait à se perfectionner, ni dans les sciences, ni dans les connaissances générales ; il allait avoir terminé ses classes et croyait son éducation complète. Quand il ne savait que faire, il rêvait au moment où il pourrait conduire un équipage. Aux dernières vacances, lord Rivers l'avait emmené pour se promener avec lui dans

sa voiture, conduite à grande vitesse ; ses doigts avaient touché aux guides ; le fouet avait été confié à sa main ; il lui tardait de voir se renouveler ce charmant plaisir. Souvent, quand il était dans sa chambre avec M. Simon, son précepteur, il passait ses heures de récréation à la fenêtre pour jouir de la vue des voitures qu'il pouvait apercevoir.

« Le précepteur aimait passionnément la musique, et saisissait avec bonheur l'occasion de s'exercer sur la flûte ; il n'était pas fâché alors de se débarrasser de la conversation de son élève, dont les exclamations le dérangeaient encore bien assez. Il se contentait de recommander quelques compositions latines un peu difficiles, à Henri, toutes les fois que son oreille musicale était offensée par les ravissements du jeune homme, sur les chevaux et sur l'art de les bien conduire. M. Simon était d'une nature indolente, et

n'avait pas assez de courage et de conscience pour remplir la tâche qu'il s'était imposée, d'une manière irréprochable : il ne ressemblait en rien à M. Stavard, que nous connaissons. C'était trop de peine pour lui que de reprendre sans cesse son élève; il reculait devant l'obligation *de moraliser, et d'ennuyer souvent, un jeune homme de l'âge de M. de Tillabren,* et craignait les scènes désagréables qui auraient pu en résulter, sans aucun bien pour Henri ; car l'influence du précepteur sur l'élève était presque nulle ! M. Simon s'en rendait bien compte, mais il n'avait garde de s'attribuer les torts qui lui revenaient de droit, au moins en grande partie : au reste, M. et madame de Tillabren étaient contents de lui ; il avait parfaitement pris dans la famille, dont il savait flatter adroitement les faiblesses, et ne pensait plus qu'à se maintenir en bonnes relations avec Henri.

Lord Rivers avait laissé entrevoir l'intention de faire un voyage en Italie. M. Simon espérait être invité à partir avec lui, en qualité de compagnon de voyage par l'influence de son élève ; son goût pour la peinture et surtout pour la musique, l'élevait à ses propres yeux au rang d'artiste consommé. Il se disait : *amateur, par modestie,* et pendant qu'il était assis, sa flûte à la main, devant un cahier de musique qu'il regardait avec distraction, se croyant déjà en Italie, il ne voyait pas son élève penché à sa fenêtre et causant avec un cocher de diligence qui passait chaque jour devant l'institution !

Il eût été nécessaire pourtant que M. Simon exerçât une surveillance plus active ; le jeune de Tillabren se servait dans la conversation d'un langage qui n'était rien moins qu'élégant, et affectait autant de familiarité avec ce cocher qu'avec le groom de son

père, qui pendant les vacances remplaçait M. Simon avec avantage dans le perfectionnement de l'éducation de son jeune maître.

Le résultat de cette conversation, entre un jeune homme du monde, dont les instincts délicats devaient être blessés à chaque mot et l'homme du peuple honnête sans doute, mais grossier et peu scrupuleux, fut un commérage inconvenant d'abord, et plus tard coupable. Le cocher, gagé par les supplications de Henri, et aussi par l'éloquence muette d'une pièce blanche, promit que si le précepteur pouvait l'ignorer, il prendrait le jeune homme une fois sur son siége, afin qu'il eût la satisfaction de voir bien conduire.

Henri se creusa la tête, et ne pensa plus qu'à trouver un moyen convenable pour se débarrasser à point de son précepteur.

Il était tout à fait à bout d'expédients, lorsque M. Simon reçut l'invitation pour as-

sister au concert où devaient se réunir tous les environs, et, par conséquent, M. et madame de Tillabren. M. Revel donna à Henri la permission de rejoindre ses parents sous la conduite de son précepteur, et le plan du jeune homme fut aussitôt arrêté que conçu. Il en fixa l'exécution au soir du concert.

Ce jour tant désiré arriva enfin ! et lorsque M. Simon et Henri rentrèrent dans leurs chambres, pour se préparer à partir, le jeune de Tillabren se plaignit d'un violent mal de gorge.

« — Je souffre horriblement, dit-il à M. Simon, qui le regardait tout ébahi ; « Je crois décidément qu'il est plus prudent que je reste ?... D'ailleurs, ajouta-t-il, avec sa politesse ordinaire, je ne serai pas très-privé ! La musique n'a jamais eu le don de me plaire ; c'est bien la chose la plus ennuyeuse pour moi ! »

« — Alors je vais rester près de vous, mon cher Henri.

« — Non pas, s'écria de Tillabren, car vous inquiéteriez beaucoup ma mère qui nous attend tous deux. »

Il voulait à tout prix se débarrasser de M. Simon qui gênait ses projets.

Celui-ci se mit à faire lentement sa toilette; il examinait avec soin tous ses tiroirs ouverts devant lui, et ne finissait pas de faire un choix.

« — Dites-moi, Henri, quel habit me conseillez-vous de mettre? demanda-t-il à son élève absorbé dans ses réflexions, tenez, il me semble que cet habit bleu clair et ce pantalon de nankin ne feraient pas mal?... Oh! oui, mais votre père déteste le nankin. Je mettrai un pantalon noir. Dieu! que c'est laid, ce bleu clair avec le noir! et madame de Tillabren me disait encore l'autre jour, qu'il n'y a de joli, pour l'été, que les habits

bleus... Il faut donc, alors, mettre un pantalon blanc? Mais je suis sûr que j'aurai horriblement froid pour revenir ; les nuits sont fraîches ! bah ! je prendrai mon manteau dans la voiture ; quel temps fait-il, Henri ? »

Henri bouillait d'impatience ; il avait les yeux fixés sur la route, et croyait toujours entendre au loin le bruit de la diligence ; il était si préoccupé, qu'il n'entendit pas M. Simon. Celui-ci s'approcha aussitôt :

« — Vous souffrez donc beaucoup, Henri ? dit-il à son élève, vous devriez vous coucher chaudement, mon enfant ! vous ne savez pas combien il est dangereux de négliger les maux de gorge ; voyons, couchez-vous ! »

Henri n'osa pas se livrer à sa mauvaise humeur, et répondre brutalement, comme il le faisait malheureusement trop souvent.

« — Merci, Monsieur, dit-il à son précepteur avec assez de calme, j'attendrai que

vous soyez habillé, ce qui ne peut être long, à moins que vous ne vouliez arriver après le concert ?

« — Dieu m'en garde ! s'écria M. Simon retournant à sa toilette, je ne voudrais pas, pour tout au monde, manquer le morceau d'ouverture ; vous savez, Henri, ce délicieux trio de Mayseder, qui commence ainsi... »

Et M. Simon, courant prendre sa flûte, se mit à jouer les premières mesures du trio...

Pendant ce temps, Henri, qui ne savait plus que faire pour cacher son inquiétude, jeta les yeux sur la pendule et vit que huit heures allaient sonner : il se leva aussitôt, avança lestement l'aiguille de manière à lui faire marquer neuf heures, puis reprit sa place. M. Simon jouait toujours, l'heure sonna : le timbre indiscret, qu'Henri n'avait pas pu toucher comme l'aiguille, fit entendre huit coups... Mais M. Simon, plongé dans l'extase, n'entendit rien, et sembla s'éveiller

en sursaut lorsque Henri, s'élançant près de lui, arrêta court son enthousiasme en lui criant dans l'oreille:

« — Neuf heures, monsieur! entendez-vous? neuf heures! »

Cette fois, le pauvre précepteur songea sérieusement à terminer sa toilette, et partit enfin. Il était grand temps; le cocher devait arrêter à une auberge, près de l'institution, pour prendre des paquets et des voyageurs; et là, il devait attendre Henri. Mais il l'avait prévenu qu'il ne pourrait lui donner que quelques minutes.

En un instant, le mal de gorge disparut: le jeune de Tillabren, s'aidant d'un mur qui touchait à sa fenêtre, sauta dehors, courut à l'endroit où la diligence s'était arrêtée, saisit la main que lui tendit le cocher, monta vivement sur le siége et s'y assit d'un air de triomphe.

« — Jamais je n'ai vu quelqu'un plus

adroit, dit le cocher; maintenant, en route!

« — Eh bien, Jacques, donnez-moi donc les guides! dit Henri.

« — Pas jusqu'à ce que nous ayons quitté le pavé, monsieur Tillabren, répondit Jacques; quand nous serons un peu plus loin, nous verrons votre manière de conduire... »

Enfin, Henri put saisir les guides, et fut plus satisfait des louanges que lui donna le cocher sur sa manière de les tenir, qu'il ne l'avait jamais été des applaudissements qu'il avait reçus pour ses succès au collége.

DÉSAPPOINTEMENT.

CHAPITRE XI.

Désappointement.

Chez les jeunes gens de la trempe de Henri, l'adulation dont l'excès même se fait sentir produit encore son effet.

« Je sais que tu me flattes, disait quelqu'un qui lui ressemblait, mais tu ne m'en plais pas moins. »

Un homme de mérite, au contraire, peut être sensible à l'estime qu'on fait de lui, mais un éloge exagéré le déconcertera toujours.

Henri aspirait avec bonheur l'encens banal et outré que lui prodiguait celui qu'il avait élevé au rang de camarade.

On voit des hommes avides de louanges, souvent offertes par des protégés qu'ils méprisent, semblables à l'empereur Vespasien, qui ne trouvait pas que l'argent de l'impôt levé sur les immondices de Rome eût rien d'infect !

Cependant la diligence courait à grande vitesse ; Henri, enivré de ses succès, s'identifia tellement avec son rôle qu'il se fit une gloire de répéter toutes les expressions vulgaires de Jacques, son compagnon, entrant avec lui dans une conversation réglée, comme il aurait pu faire avec lord Rivers, ou tout autre de ses amis.

« — Ah ! si j'étais gentilhomme, moi, dit Jacques en jetant un coup d'œil de côté sur Henri j'aurais été fier de mes chevaux ! »

Et le jeune de Tillabren, comme il était

gentilhomme, se promit intérieurement d'avoir, aussitôt qu'il serait maître de ses actions, les plus beaux chevaux que l'on puisse se procurer avec de l'argent :

« — Et puis, continua Jacques, je n'aurais jamais été avare pour la question des gages et des bénéfices, sachant bien qu'un brillant attelage ne peut pas être convenablement soigné pour rien.

« — Certainement qu'il ne peut pas l'être pour rien, répondit Henri ; je sais que mon ami lord Rivers a un groom qu'il paye bien, et moi aussi, j'en aurai un ; et cela sous peu !

« — Et vous ferez bien, monsieur, répondit Jacques ; mais ce n'est pas tant à l'égard du groom que je veux parler, que pour le cocher, qui, selon moi, est une des premières personnes à considérer dans une bonne maison, à cause de la grande confiance qu'on est obligé d'avoir en lui ! Faites attention, monsieur de Tillabren, en tournant au coin, c'est

un peu rude ! Comme je vous le fais observer, un bon cocher vaut son pesant d'or. »

Henri n'eut pas le loisir de *peser la valeur* de l'argument, car la conversation fut interrompue en ce moment par le bruit d'une calèche qui passa rapidement à côté d'eux.

« — Une voiture à quatre chevaux ! s'écria Jacques, avec autant de jurons que l'occasion en exigeait : pourquoi l'avez-vous laissée passer ? » Puis, mettant de côté toute cérémonie, il arracha le fouet de la main du jeune homme, et saisissant les guides, tâcha de reprendre l'avantage.

Heureusement un des postillons de la calèche laissa tomber son fouet, et la diligence gagna le devant sur la voiture à quatre chevaux. Jacques, ayant rétabli son honneur, remit encore une fois les guides entre les mains de Tillabren, qui lui promit de ne plus se laisser devancer.

Cependant les postillons n'étaient pas

d'humeur à accepter leur défection sans conteste ; ils animèrent leurs chevaux du geste et de la voix, et commencèrent à gagner du terrain. Les voyageurs qui étaient dans la diligence mirent la tête à la portière et firent entendre quelques remontrances, mais en vain : toutes ces craintes ne tendirent qu'à rendre le divertissement plus complet, jusqu'à ce qu'enfin les deux voitures rivales se touchassent presque dans leur course fantastique. Alors Henri s'aperçut qu'il allait être dépassé ; son désespoir égala son ignorance : il redoubla d'efforts, Jacques, furieux, voulut lui arracher les guides ; mais cette fois il manqua son coup ; raccourcissant celles du cheval de devant, il les tira de travers, et la diligence alla heurter violemment une voiture de celles qu'on voit aux environs de Paris, venant en sens inverse, qui n'eut pas le temps de se mettre à l'écart, et tomba de côté, renversée du choc ; force fut alors de

s'arrêter. Jacques vociféra contre Henri un torrent de paroles offensantes et ne ménagea rien.... Les plaintes des voyageuses effrayées furent si vagues dans le premier moment de l'embarras qu'on pouvait croire que chacune d'elles avait une jambe, ou un bras de cassé, sinon le crâne broyé...

La lune, brillante au commencement de la soirée, s'était cachée sous un nuage : l'obscurité augmentait les craintes générales... Enfin une lanterne fut apportée d'une auberge assez rapprochée du lieu où était arrivé l'accident ; il y avait surtout deux dames, qui criaient plus fort que tout le monde, mais dont les plaintes cessèrent dès que, s'étant regardées mutuellement, elles furent assurées que leurs figures étaient intactes.

On releva la voiture : les voyageurs reprirent leurs places ; Henri de Tillabren et Jacques allaient remonter sur leur siége, pressés de se dérober aux injures et aux récri-

minations du cocher de la voiture versée, lorsqu'ils entendirent de nouvelles plaintes et ne purent s'empêcher de prêter l'oreille : la voix, qui paraissait être celle d'une personne qui souffrait beaucoup, réclama de nouveau du secours.

« — Tiens ! c'est la femme mulâtre ! dit le cocher en haussant encore le ton, enchanté d'avoir un texte pour de nouveaux reproches ; la confusion me l'a fait oublier... Voyons ! prêtez-moi la lanterne, et tenez-vous au moins un instant près de mes chevaux, tandis que je chercherai après elle, continua-t-il en s'adressant à Jacques. Vous n'aurez peut-être pas le courage de me laisser ainsi dans l'embarras ?

« — Je vous promets, moi, que je ne bougerais pas pour une femme mulâtre, dit Henri, fort impatienté de tous ces retards qui allaient terminer brusquement sa promenade. Elle était sur le haut de la voiture,

n'est-ce pas? eh bien, elle en est descendue un peu trop vite; voilà tout. »

La pauvre femme, en effet, avait été jetée très-rudement dans un fossé, au fond duquel il y avait des pierres; elle était blessée assez gravement, et n'avait pu se faire entendre de personne pendant que les autres femmes se plaignaient; d'ailleurs il était plus que probable qu'étourdie par suite de sa chute, elle ne faisait que recouvrer ses sens. Lorsque le cocher la releva, elle porta la main à sa tête et dit en mauvais français qu'elle était trop souffrante pour pouvoir aller plus loin.

« — Vous aurez une place dans l'intérieur de la voiture si vous voulez prendre courage, et le mouvement vous fera du bien, lui dit le cocher qui l'avait amenée.

«—Eh bien, est-elle blessée, la *femme mulâtre?* Dites donc, Jacques, dépêchez-vous! s'écria Tillabren; je voudrais que nous nous remissions en route.

« — Et moi aussi, monsieur Henri, mais nous ne sommes pas près de partir ! voilà que cette pauvre femme ne peut pas se tenir sur ses jambes ; elle est couverte de blessures. »

Le jeune Tillabren, qui s'imaginait toujours que les souffrances de ceux qui n'étaient pas aussi riches que lui pouvaient être guéries avec de l'argent, tira de sa poche une poignée de pièces blanches, et se baissa pour l'offrir à la malade en lui disant :

« — Voici au moins *un franc* par chaque blessure, ma bonne femme. »

Mais la femme ne l'entendit pas, elle s'était évanouie.

Son conducteur, moins malade qu'elle, et surtout fort peu scrupuleux, tendit la main, accepta l'argent en son nom, et le mit dans sa poche, trouvant déjà l'accident beaucoup moins malheureux. Aidé de Jacques, il transporta la pauvre femme dans l'auberge, où l'on s'empressa de la coucher ; puis il se char-

gea de prévenir à Morfontaine le jardinier Paul, chez lequel il devait la conduire, de l'accident qui lui était arrivé : alors, sifflant ses chevaux et reprenant ses guides, il partit aussitôt.

Jacques proposa à Henri de Tillabren d'en faire autant de leur côté ; mais le plaisir du jeune homme était gâté pour le reste de la soirée, non qu'il sympathisât trop avec la pauvre femme blessée, mais parce qu'il avait été tellement retardé par l'accident, qu'il fut obligé de songer au retour, et non plus à sa promenade.

Il était même assez embarrassé de savoir comment il reviendrait à l'institution, lorsqu'un tilbury élégant qui passait rapidement s'arrêta tout à coup : le maître voulait s'informer de la cause du rassemblement qui s'était peu à peu formé sur la route autour de la diligence : le groom sauta légèrement à terre, et la première personne qu'il vit fut

Henri, les mains dans ses poches et l'air assez déconcerté :

« — Monsieur de Tillabren ! s'écria le valet en saluant aussitôt.

« — Comment, Henri, vous êtes là? dit à son tour lord Rivers, car c'était lui ; que diable faites-vous sur la route à cette heure-ci ? Mais montez donc à côté de moi, je vous prie, vous me raconterez votre histoire en courant, car je suis déjà en retard, et je ne suppose pas d'ailleurs que vous ayez fort envie de rester là plus longtemps? »

Et le jeune lord souriait malgré lui en voyant l'air mécontent et embarrassé de son ami.

« — Tom, ajouta lord Rivers, restez ici ; vous me rejoindrez par la première occasion chez le marquis de *** où je passe la nuit. Vous savez, mon cher Henri, continua-t-il en se retournant du côté de Tillabren, que je vais tout droit au concert, auquel il me semble

que vous tourniez le dos? et ce n'est vraiment pas bien, car je me faisais une grande fête de vous y rencontrer : maintenant n'irez-vous pas avec moi? je vous tiens, et j'ai grande envie de ne pas vous rendre la liberté.

« — Non pas, non pas, mon ami, dit Henri avec empressement : déposez-moi, je vous prie, à quelques pas de l'institution, et veuillez vous rappeler que je n'en suis pas sorti; que j'ai au contraire un violent mal de gorge et que je souffre horriblement. »

Lord Rivers n'insista pas, parce qu'il est de mauvais goût de chercher à forcer la confiance; mais il se promit d'y revenir, car il était fort désœuvré, assez ignorant, partant excessivement curieux.

Lorsque la voiture approcha de l'institution, Henri fit ses adieux au jeune gentleman, et voulut essayer de franchir le mur pour rentrer dans sa chambre dont il avait



Vers quatre heures du matin, Henri entra dans une pauvre maison.

Page 159.

laissé la fenêtre ouverte. Après des peines infinies qui amenèrent mille écorchures auxquelles Henri ne faisait même pas attention, il acquit la triste certitude que s'il avait pu descendre par la fenêtre il ne rentrerait jamais par le même chemin ; il eut tout le loisir de réfléchir pendant cette longue nuit qu'il passa tout entière à la belle étoile, mourant de froid et de faim : il se demanda alors si le plaisir qu'il avait tant désiré valait toutes ses souffrances, et fut obligé de convenir qu'il l'avait acheté trop cher !

Vers quatre heures du matin, Henri entra dans une pauvre maison où l'on fit grande difficulté de le recevoir ; on le prenait pour un vagabond, car il n'osait pas dire qu'il appartenait à l'institution de M. Revel. On lui donna comme par grâce un morceau de pain noir bien sec ; et lorsqu'il put enfin rentrer à l'institution, en se faufilant derrière les premiers fournisseurs qui firent ouvrir

les portes, il grelottait de fièvre plus encore que de froid, et se mit au lit où il resta deux jours, ne buvant que de la tisane et souffrant beaucoup.

LE CHATEAU D'ALFRED.

CHAPITRE XII.

Le château d'Alfred.

Pendant cette nuit si fertile en événements pour Henri de Tillabren, le jeune de Signy rêvait aussi ; mais c'était un triomphe plus légitime et plus flatteur. Anatole voyait s'avancer vers lui, à un examen public, M. Revel, chef de l'institution, une médaille à la main ; puis il voyait encore sa tante le féliciter et lui sourire, et enfin, le petit Alfred dont les yeux semblaient briller

de joie. Dans ce moment un éclat de rire bien franc l'éveilla.

« — Savez-vous, Anatole, s'écria l'enfant en riant toujours, que vous m'avez pris la tête à deux mains, quand je suis venu vous éveiller. De quoi rêviez-vous donc?

« — Mon cher, je rêvais que je vous prenais pour la médaille sans doute, et j'étais bien content de vous tenir, répondit Anatole en riant à son tour; mais ce n'est pas en dormant comme cela que je l'obtiendrai, la médaille! Quelle heure est-il? Je serai prêt dans un instant; et comment êtes-vous là, Alfred?

« — Mais vous savez que nous avons congé ce matin, dit l'enfant; j'ai donc toute la matinée à passer avec vous: c'est M. Stavard qui m'a amené; dépêchez-vous. Il y a déjà une demi-heure que je suis ici, et j'ai tout apprêté; j'ai porté dans notre *château* la petite table, la plume, l'encrier et vos li-

vres. Le soleil est brillant, tout y paraît gai ; vous travaillerez à votre aise, Anatole, vous verrez. »

Au bout du jardin de madame de Signy était une espèce de maisonnette qu'Alfred avait nettoyée et à laquelle il avait donné le titre de *château* : là étaient entretenues avec soin quelques plates-bandes de fleurs diverses : Alfred et Anatole surveillaient toutes ces fleurs avec amour, d'après les conseils du vieux jardinier de madame de Signy qui demeurait non loin de là, dans le village, et ne s'était réservé que la charge d'arroser. Ce matin il était en retard, et Alfred, en l'attendant, se mit à arracher les feuilles mortes de ses géraniums.

Pendant ce temps Anatole écrivait à la table qui avait été préparée pour lui : il avait à terminer deux travaux importants, auxquels il s'était livré avec enthousiasme ; il traduisait un petit livre anglais qui lui

avait été donné par Louise de Meyreuil avant son départ pour le couvent, et il écrivait un essai pour la médaille.

A l'institution, les élèves avancés étaient occupés à écrire des essais pour un journal périodique; et M. Revel avait promis en récompense une médaille à celui dont la composition serait la meilleure, d'après son avis, corroboré de celui d'un jury composé de critiques élus par les élèves eux-mêmes.

« — Je ne veux pas vous interrompre, Anatole, dit le petit Alfred, mais j'ai bien envie de savoir le sujet de votre composition. »

Anatole plaça le doigt sur ses lèvres, et regarda Alfred en secouant la tête.

« — Oh! je vous assure que je n'y ai pas regardé, quoique j'en eusse bien envie ce matin avant que vous ne fussiez levé, reprit l'enfant; dites-moi, Anatole, si je pourrai aussi un jour écrire des essais?

« — Pourquoi pas? dit Anatole.

« — Oh! reprit Alfred en soupirant, parce que je n'ai pas grand talent, vous savez.

« — Mais n'avez-vous pas découvert, mon cher Alfred, que vous pouviez faire beaucoup de choses que vous croyiez ne pouvoir jamais faire?

« — Oui, grâce à vous; mais ce sont de ces choses qu'on peut faire sans talent.

« — Et quelles sont les choses qui ne peuvent être faites sans talent? reprit Anatole.

« — Oh! il y en a beaucoup, beaucoup! dit Alfred.

« — Mais encore? par ces mots, beaucoup, beaucoup, on peut comprendre tout ce qu'on veut : *nouer sa cravate,* par exemple, ou *savoir bien poser son chapeau,* dit Anatole. »

Alfred se mit à rire de tout son cœur.

« — Voyons, mon ami, continua Anatole, dépêchez-vous, car je suis pressé.

« — Eh bien, dit Alfred, écrire, par

exemple : il est certain qu'il faut avoir du talent pour bien écrire ; j'ai essayé souvent, très-souvent, je n'ai jamais pu y réussir.

« — Qu'avez-vous essayé d'écrire ? demanda Anatole.

« — Mais, des lettres, répondit Alfred : mon oncle et ma tante m'ont prié de ne pas manquer de leur donner de mes nouvelles une fois tous les quinze jours ; mais je ne puis jamais composer une lettre, et je suis toujours embarrassé quand arrive mon jour pour écrire. Quelque temps que je consacre à la réflexion, je ne trouve rien à dire ; j'ai bien souvent demandé à un camarade de me faire le commencement ; mais il n'y a jamais que deux ou trois lignes : que mettre au milieu ?... *Je me porte bien,* et *j'espère que vous vous portez bien tous ?* ou bien : *j'apprends le latin avec beaucoup d'attention, selon votre désir, mon cher oncle ;* mais j'ai beau m'étendre là-dessus, cela ne fait pas une lettre en-

tière ; pour la fin, c'est plus facile parce qu'il y a *bien des choses de sa part à dire à tout le monde*... Mais avec tout cela, continua Alfred, je sens bien que mes lettres sont absurdes, et j'ai honte de les envoyer. Vous, Anatole, toutes les fois que vous vous mettez à écrire, votre plume marche toujours, et vous pouvez faire trois pages pendant que j'écris : *Mon cher oncle* : voilà ce que j'appelle avoir du talent, et je voudrais bien savoir comment cela vous est venu ! pouviez-vous écrire de jolies lettres, quand vous aviez mon âge ?

« — Je n'écrivais jamais de lettres quand j'avais votre âge, répondit Anatole.

« — Oh ! que vous deviez être heureux ! cependant, comment se fait-il que vous sachiez écrire maintenant ? comment trouvez-vous toujours quelque chose à dire ?

« — Mon cher ami, je n'écris jamais, à moins que je n'aie quelque chose à dire ; et vous devez vous rappeler qu'aux vacances de Pâ-

ques, la dernière fois que vous écrivîtes, votre plume marchait toujours, Alfred, et aussi vite que celle de tout autre.

« — C'est vrai, s'écria Alfred ; mais c'est que je suis forcé d'écrire tous les quinze jours.

« — Comment, forcé ?

« — Mais oui, parce qu'en n'écrivant pas, je craindrais que mon oncle ne se fâchât ?

« — Mon Dieu ! que j'ai donc d'obligation à ma chère tante, reprit Anatole, pour ne m'avoir jamais forcé à écrire quand je n'en avais pas envie ! « N'écrivez jamais, Anatole, à moins que cela ne vous fasse plaisir, » m'a-t-elle toujours dit. Ah ! quand j'avais quelques détails à donner sur un sujet quelconque, ou quelques questions à faire, pour lesquelles je désirais beaucoup une réponse, alors, j'écrivais avec facilité, car je n'avais tout simplement qu'à tracer sur le papier les mots que j'aurais prononcés si j'avais parlé.

« — Mais je croyais qu'écrire, c'était tout

autre chose que de parler ; parce qu'en écrivant il faut faire *des phrases, de belles phrases,* n'est-ce pas, comme il y en a dans les livres ?

« — Dans certains livres, répondit Anatole ; mais pas dans tous, heureusement, car ce ne sont pas les meilleurs.

« — D'ailleurs, reprit Alfred, la manière de parler des uns est bien différente de celle des autres ; vous me reprenez souvent, Anatole, parce que je me sers de beaucoup de mots impropres, d'expressions vulgaires et de mauvais français, que je dois avoir appris des domestiques à la maison ; vous n'avez jamais causé avec des domestiques, Anatole, car votre langage est toujours choisi ?

« — Non, répondit Anatole, jamais ; et ma tante prit grand soin de m'empêcher d'entendre leurs conversations ; il était donc impossible que je les imitasse en rien.

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée du vieux Paul, le jardinier.

MICKA LA MULATRESSE.

CHAPITRE XII.

Micka la mulâtresse.

« — Ainsi, Paul, s'écria le petit Alfred, c'est moi qui ai fait votre ouvrage ce matin, monsieur! j'ai arrosé tous les géraniums, et j'ai mis le blé des Indes au soleil. Qu'est-ce qui vous a fait rester au lit si tard, du beau temps qu'il fait? Fi! que c'est laid, Paul...» Et l'enfant sautait autour du vieillard, tirait sa veste et lui arrachait l'arrosoir.

« — Vous ne diriez pas ainsi « fi donc! »

monsieur Alfred, répondit Paul, si vous saviez comme je me suis levé de bonne heure ce matin. J'étais sorti avant le lever du soleil, voyez-vous; oui, monsieur, avant le lever du soleil.

« — Et pourquoi alors n'êtes-vous pas venu travailler, Paul ?... D'abord, vous n'aurez pas l'arrosoir avant de me l'avoir dit. N'ayez donc pas l'air si sérieux, voyons!... vous savez bien que vous finissez par rire quand je le veux?

« — Je ne puis pas rire en ce moment, même pour vous faire plaisir, monsieur Alfred; j'ai eu trop de chagrin ce matin... Je quitte à l'instant une pauvre femme qui s'est cruellement blessée en tombant de la voiture qui l'amenait à Morfontaine, et qui a été, à ce qu'il paraît, renversée cette nuit. Avant l'accident, la voyageuse avait dit au conducteur de la descendre chez nous; il l'a laissée dans une auberge, parce qu'elle

ne pouvait pas aller plus loin, et puis, il m'a averti d'aller la chercher ce matin; je suis allé la chercher, et je l'ai ramenée chez ma bonne femme, dans une charrette couverte qu'elle a préférée bien sûr à la voiture : c'est moi qui suppose ça, car elle ne parle pas, la pauvre chère âme! Et, à l'heure qu'il est, je ne sais pas encore qui est-ce qui me l'a envoyée, ni d'où elle vient, ni qui elle est; mais c'est une créature du bon Dieu. Elle est malheureuse, je le crois du moins, et moi qui ne manque de rien en travaillant, il faut bien que je l'aide un peu.

« — Vous êtes un brave homme, Paul, nous le savons depuis longtemps, et nous tâcherons aussi de faire quelque chose pour la malade, s'empressa de dire Anatole; je vais faire chercher M. Stavard, et je lui demanderai s'il veut l'aller voir avec nous : nous passerons tantôt chez vous, en allant à l'institution.

« — Monsieur Anatole, reprit le jardinier, je crois que vous ne la plaindrez peut-être pas autant quand vous l'aurez vue, car ses beaux jours sont passés, dame; elle est basanée et laide !... oh ! bien laide. Elle n'a pas l'air d'être de ce pays-ci ; ce n'est pas tout à fait une négresse, c'est une... une...

« — Une mulâtresse? et je ne l'en aime que mieux ! s'écria Alfred, car ma nourrice était mulâtresse. Je cours chercher M. Stavard, il ne doit pas être loin. »

M. Stavard approuva les projets de bienfaisance des deux jeunes gens ; il fut enchanté de s'y associer, et tous trois partirent bientôt, le cœur léger et content. La demeure du jardinier n'était pas très-éloignée ; ils trouvèrent la pauvre mulâtresse couchée sur un lit bien dur, dans une petite pièce étroite, et tellement remplie de fumée qu'on pouvait à peine voir et respirer, la petite fenêtre qui l'éclairait ne s'ouvrant que difficilement : la



Ils trouvèrent la mulatresse couchée sur un lit bien dur.

Page 178.

pauvre malade ne s'en plaignait pas, car elle ne parlait pas encore ; mais elle paraissait être entièrement occupée de l'idée de chercher un objet qui avait dû être placé sur sa poitrine avant sa chute. Le jardinier dit que c'était sans doute un petit portefeuille que sa femme s'était chargée de serrer précieusement et qu'elle remettrait à la pauvre mulâtresse aussitôt qu'elle pourrait entendre et répondre, ce qui ne devait pas tarder beaucoup, d'après l'avis du médecin qui lui avait donné les premiers soins.

M. Stavard et Anatole furent touchés de la simplicité de cet homme charitable.

Ils le prièrent d'accepter une petite somme, à titre d'indemnité, pour les dépenses indispensables que nécessitait le séjour de la malade chez lui, et se chargèrent de fournir à ses besoins.

« — Oh! dit à son tour le petit Alfred, je n'ai que cette pièce de cinq francs, prenez-

là pour elle, Paul! Je voudrais bien, maintenant, que de Tillabren m'ait rendu la pièce d'or qu'il m'a empruntée, il y a déjà longtemps; je la lui réclamerai aujourd'hui même, et quand nous reviendrons je la partagerai avec la mulâtresse. Mon Dieu! comme il fume ici, continua l'enfant, je n'y vois presque plus clair, et il n'y a pas plus d'un quart d'heure que je suis là.

« — Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'empêcher cette cheminée de fumer ainsi? dit Anatole en se tournant vers M. Stavard.

« — Ah! ben oui, interrompit le jardinier, il faut que nous nous en contentions comme elle est; car les fumistes que j'ai fait venir vingt fois m'ont déjà coûté une fameuse somme, et après ça, elle fume comme le premier jour. Ma bonne femme n'y allume jamais de feu dans cette saison; mais elle! (en désignant du doigt la mulâtresse) elle est malade, et il lui faut un petit brin de feu con-

stamment, et c'est bien à son service. Mais vous voyez, toute la maison est remplie de fumée. »

Pendant que Paul parlait, le jeune de Signy cherchait à se rappeler où il avait vu dernièrement un traité sur les cheminées qui fument : il le demanda à M. Stavard, qui répondit aussitôt que c'était dans un ouvrage du docteur Franklin.

« — Vous avez bien raison, monsieur, dit Anatole : c'est ce traité des Cheminées qui fument que j'ai si vite mis de côté l'autre jour, parce que je croyais n'en avoir que faire. Ne vous rappelez-vous pas m'avoir dit que je ferais mieux de ne pas le passer, parce que peut-être cela pourrait m'être utile ? Je voudrais bien pouvoir trouver le livre maintenant ; je tâcherais d'y découvrir la manière d'empêcher de fumer la cheminée de ce brave homme. Quant à la fenêtre, je sais bien comment nous y porterons remède ; car j'ai vu vingt fois le

tapissier de ma tante clouer des bourrelets, et je les clouerai aussi bien que lui ; j'en achèterai.

« — Savez-vous l'heure qu'il est? dit tout à coup M. Stavard à Anatole. Nous ne pouvons pas attendre que vous vous rendiez parfaitement compte *de la théorie* nécessaire pour obvier aux inconvénients de la fumée, et *de la pratique* des bourrelets pour les fenêtres, car il est temps de partir. » M. Stavard dit ces paroles avec le ton de raillerie affectueuse qui lui était familier quand il était extrêmement satisfait.

Alfred de Liscourt demanda en sortant, avec instance, qu'on revînt le lendemain, afin qu'il pût donner à la pauvre femme malade la moitié de sa pièce d'or.

M. Stavard prit la main de l'enfant, l'attira doucement et lui dit :

« — C'est avec bonheur que je vous vois cet empressement à soulager le malheur, et Dieu

vous en tient compte, soyez-en sûr, mon cher Alfred ! Mais dites-moi quel est celui qui, selon vous, doit avoir à ses yeux le plus grand mérite : du jeune enfant, bon et sensible, qui va donner un peu de son superflu, ou du vieillard qui se prive pour exercer la charité ?

« — Oh ! c'est le vieillard, monsieur, c'est ce pauvre Paul ; je n'ai que la peine de prendre l'argent qu'on me donne, et qui sert à mon plaisir ; Paul le gagne à la sueur de son front, en travaillant, lui !... Bon ! à propos de travail, voici seulement que je pense à ma leçon de latin, que je n'ai pas repassée avant de sortir ; j'aurai une mauvaise note, et Anatole sera mécontent ! »

De retour à l'institution, les occupations et les devoirs de la soirée éloignèrent un peu le souvenir de la mulâtresse ; mais à la récréation, Alfred se mit à la recherche de Henri de Tillabren, pour lui demander de vouloir bien lui rendre sa pièce d'or.

Henri avait autour de lui un grand nombre de ses camarades, auxquels il semblait faire un récit fort amusant, car tous riaient aux éclats : Alfred arriva près d'eux, et aussitôt que Henri l'aperçut, il commença à parler très-bas, sans doute pour lui faire sentir qu'il était de trop; mais voyant que malgré tout Alfred ne bougeait pas, il lui demanda d'un ton sec ce qu'il voulait. Alfred le tira à part, et lui demanda payement de sa pièce d'or.

« —Mon cher, tu peux te vanter d'être bien importun! Ah ça! est-ce que j'ai dit que je ne te payerais pas? je te payerai, sois tranquille, car je ne veux pas être importuné par un gamin comme toi; mais tu attendras encore, ce n'est pas pour aujourd'hui.

« —Tu veux que j'attende, Henri! et je ne demanderais pas mieux pour te faire plaisir; mais, vois-tu, j'ai besoin d'argent pour demain, c'est ce qui me fait te tourmenter en-

core; rends-moi ma pièce d'or, je t'en prie, tu ne sais pas combien j'aurai de chagrin si tu me refuses. »

« — Eh bien, en voilà une histoire curieuse! M. Alfred qui a un pressant besoin d'argent! allez donc, petit sot, vous ne savez pas résister à la marchande de gâteaux, voilà pourquoi vous m'ennuyez depuis une heure. J'en ai assez; va-t'en, et laisse-moi tranquille; si tu ne m'avais pas demandé ton argent, je te l'aurais donné: tâche que l'avertissement te serve; car s'il t'arrive de revenir demain, tu ne seras payé qu'après-demain, ainsi de suite. Je t'apprendrai à te défier de moi!

« — Comment, me défier de toi! s'écria le petit Alfred, voici plus d'un mois que je t'ai prêté, et c'est la première fois que je t'en parle.

« — Eh bien, que ce soit la dernière, dit Henri; quand on a un peu *de fierté* dans le cœur, on ne peut pas supporter ces réclamations offensantes, et pour m'en délivrer, je

te payerai, je te le répète... mais pas encore. »

Malgré sa simplicité, l'enfant se demanda tout bas si la véritable *fierté* n'est pas celle qui sait se suffire à soi-même, et surtout payer ses dettes quand par malheur on en a contracté. Alfred était plongé dans ses réflexions, dont il avait grand'peine à se tirer tout seul, lorsqu'Anatole s'approcha de lui.

« — Eh bien, dit le jeune de Signy, M. Stavard nous mène demain voir Paul et la pauvre malade, c'est tout à fait arrêté... Vous ne dites rien, Alfred? est-ce que vous n'en avez plus envie?

« — Mais si, je vous assure, répondit l'enfant; seulement j'ai du chagrin, car je n'ai pas pu avoir de Henri de Tillabren la pièce d'or que je lui ai prêtée.» Et Alfred, toujours bien inspiré, n'ajouta pas un mot de plainte pour le procédé qui avait accompagné le refus de Henri. »

DÉSOEUVREMENT,

DROITURE, ORGUEIL, FAIBLESSE.

CHAPITRE XIV.

Désœuvrement, droiture, orgueil, faiblesse.

Le lendemain c'était un jeudi, et le temps était superbe. M. Stavard, Anatole et Alfred partirent ensemble, et en sortant de l'institution, ils s'arrêtèrent chez un libraire dont le magasin touchait l'établissement et en dépendait. Anatole voulait s'informer du traité du docteur Franklin, sur les cheminées qui fument, pour l'étudier avec ardeur. Le libraire faisait grand cas de M. Stavard, qui

avait contribué à le placer, en le recommandant à M. Revel ; cet homme connaissait la traduction du livre anglais dont s'occupait le jeune de Signy, et fit entendre à M. Stavard qu'il se chargerait volontiers de faire imprimer ce livre, dont il appréciait le mérite, si M. de Signy voulait le lui confier.

Pendant ce temps Anatole se livrait tout entier à l'examen du traité, questionnant de temps à autre M. Stavard et écoutant attentivement les explications qu'il en obtenait. Alfred s'était emparé d'un cahier de caricatures, et riait tout seul dans un coin ; enfin ils étaient tous trois si occupés qu'ils ne virent pas entrer Henri de Tillabren et M. Simon, tous deux assez désœuvrés en ce moment, et fort curieux de savoir ce qui occupait ainsi ces messieurs.

« — Vous n'avez encore rien de nouveau ? » dit M. Simon en s'adressant au libraire et en regardant par-dessus l'épaule de M. Sta-

vard, qui vit parfaitement ce manége et ne se dérangea pas.

« — Eh! mais, comment donc, s'écria Henri de Tillabren avec un rire moqueur, « *un traité sur les cheminées qui fument!* » et vous trouvez que ce n'est pas du nouveau? Vous êtes fort difficile, monsieur Simon! Ah ça! continua Henri en s'adressant à Anatole, est-ce que vous trouvez quelque chose d'amusant dans ce livre, que vous le regardez comme si vous vouliez l'apprendre par cœur? vous voulez peut-être devenir fumiste ou ramoneur? ce n'est pas une si mauvaise idée! Il faut que je la communique à lord Rivers, ce sera pour lui une excellente nouvelle; n'est-ce pas, monsieur Simon? nous lui raconterons cela... ce sera pendant une partie de la journée un sujet de plaisanterie... »

Anatole reçut cette attaque avec tant d'indifférence que le jeune de Tillabren en fut tout désappointé. M. Simon, pour renchérir

sans doute sur le mauvais goût de son élève, ajouta en parlant à M. Stavard :

«—Il me semble que M. de Signy ne pourra guère perfectionner son style en lisant de semblables choses ; qu'en pensez-vous ?

«—Je ne suis pas certain, répondit en souriant M. Stavard, qu'il ait précisément pour objet principal, en lisant ce livre, le perfectionnement de son style ; mais, ajouta-t-il en fermant négligemment l'ouvrage, afin que M. Simon pût voir le nom de l'auteur, que voulez-vous ? nous avons le défaut de nous intéresser à des niaiseries.

« — Oh ! oh ! interrompit M. Simon , les œuvres du docteur Franklin ! je n'avais pas vu le nom de l'auteur ; certes, je me prosterne devant celui-là. »

M. Stavard, voyant qu'il n'y avait pas la moindre chance de se débarrasser de ces fainéants, se leva pour sortir.

« Que comptez-vous faire de votre per-

sonne, Stavard? dit M. Simon : si vous êtes disposé à profiter de la belle matinée qu'il fait pour vous promener, nous vous accompagnerons; à une condition cependant, c'est que nous ne marcherons pas comme des *facteurs,* s'il vous plaît?

«—Nous sommes bien pressés, dit Alfred ; nous allons rendre visite à une pauvre femme.

« — Une pauvre femme? dit M. Simon ; et par cette petite ruelle, encore.

« —Bah ! il faut que nous voyions tout ce qu'il y a à voir, dit Henri à l'oreille de son précepteur ; je parie dix contre un que nous en tirerons quelque divertissement; Stavard est souvent un *animal* assez curieux pour qu'on se donne la peine de l'étudier, et de Signy est tout pareil. »

Ils arrivèrent ainsi à la maison du jardinier ; mais l'expression de raillerie disparut subitement du visage de Henri, lorsqu'il aperçut la mulâtresse...

« — Qu'est-ce que tu as donc? lui dit le petit Alfred en le voyant pâlir; pourquoi as-tu tressailli en entrant?

« — Avertis de Signy que j'ai un mot à lui dire à l'instant, répondit Henri : dis-lui qu'il sorte, que je l'attends. » Et il battit en retraite avant que la malade n'eût vu sa figure.

Anatole vint le rejoindre aussitôt :

« — Je vous ai envoyé chercher pour vous confier un grand secret, lui dit Henri.

« — J'en suis fâché, répondit Anatole, car je déteste les secrets.

« — Mais si vous les détestez, vous savez les garder, au moins, n'est-ce pas?

« —J'espère bien que je le pourrais si c'était nécessaire; mais j'aime mieux ne pas en entendre.

— « Bah ! voilà bien encore une de vos *bêtises!* mais je suis sûr que vous m'entendrez; c'est pour me rendre service, et je vous con-

nais, on peut se fier à votre honneur... D'ailleurs je n'ai pas de temps à perdre en niaiseries ; j'ai obtenu de mon père la permission d'aller passer quelques jours aux vacances prochaines avec lord Rivers, vous savez?

« — Non, je ne le savais pas, dit Anatole. Eh bien ?

« — Eh bien, eh bien, reprit Henri, il faut que d'ici là j'aie une conduite excellente ; et vous ne voudriez pas me jouer le vilain tour de me trahir?

« — Vous trahir! et comment, s'il vous plaît ? »

Alors Henri de Tillabren raconta brièvement au jeune de Signy l'aventure de la diligence, qu'il termina en disant :

« — Vous comprenez que je n'avais pas envie de me faire reconnaître par cette femme ; voilà pourquoi je me suis esquivé avant qu'elle n'ait vu ma *physionomie,* ou entendu ma voix.

« — Enfin que puis-je à tout cela, et pour-

quoi me raconter cette histoire? dit Anatole, choqué de cette sécheresse de cœur et de cet égoïsme.

« — Parce que, s'empressa de répondre Henri, j'ai pensé que si vous aviez été témoin de l'étonnement de la femme en me voyant, vous auriez peut-être, moi parti, cherché à *lui tirer les vers du nez,* et j'ai mieux aimé vous confier mon secret et vous attacher à ma cause par l'honneur. Tout ce que je demande de vous, c'est que vous vous taisiez sur mon coup de tête, et que vous tâchiez de m'excuser près de M. Simon, si je ne remets pas les pieds dans la chambre de la malade. Vous pourrez lui dire, s'il demande ce que je suis devenu, que je suis retourné chez le libraire, et que je l'y attendrai. Au revoir!

« — Un instant, un instant! s'écria Anatole, je promets sérieusement de ne pas vous trahir: mais je vous avertis que je ne veux pas faire de faux rapports pour vous excuser!

« — Ah ça! mais vous êtes encore plus fou que je ne le croyais, mon cher! qui vous parle de faux rapports? Je vous donne ma parole que je vais de ce pas chez le libraire; et maintenant je me fie à vous. Adieu! »

Anatole de Signy rentra aussitôt dans la chambre de la malade, et s'attendait à des questions de la part de M. Simon, touchant le départ inopiné de Henri; mais c'était un triste surveillant que ce pauvre précepteur : il n'avait pas pour habitude de faire grande attention aux *faits* et *gestes* de son élève, et pensa tout simplement que le jeune de Tillabren s'était dérobé sans bruit, afin qu'on ne s'adressât pas à lui pour contribuer à une souscription charitable en faveur de la femme blessée. Il trouva sans doute que cette conduite était bonne à imiter, car, poussé par la même crainte, il se déclara incapable d'endurer plus longtemps l'odeur de la fumée et se dirigea du côté de la porte.

« — M. de Tillabren vous a-t-il dit où il m'attendrait ? demanda-t-il à Anatole.

« — Oui, monsieur, vous le trouverez chez le libraire.

« — Merci, monsieur de Signy, on dirait vraiment que nous sommes convenus, mon élève et moi, de nous perdre sans cesse ; je ne puis pas, en effet, tenir ce jeune homme toujours *en bride,* et nous sommes ensemble sur le meilleur pied du monde. »

De nouveaux embarras attendaient Henri de Tillabren : il rencontra son camarade de la *nuit aux aventures,* Jacques, le cocher de diligence, qui attendait, à la porte de l'institution, le retour du jeune homme, et s'avança aussitôt vers lui en lui disant avec une mine triste et allongée :

« — Monsieur Henri, voilà une mauvaise affaire qui nous arrive : il y a eu une petite caisse de perdue hier soir dans la confusion causée par l'accident arrivé à la voiture que

vous avez jetée dans le fossé; j'en suis responsable naturellement, et on me réclame une valeur de cinquante écus!... C'était une robe de mousseline brodée soie et or, comme on en voit dans l'Inde, et qui sont d'un grand prix. Cette robe était envoyée à une dame des environs: mon Dieu! monsieur Henri, si vous voulez payer, je me tairai, je ne dénoncerai personne, car je sais bien que j'ai tort aussi dans cette affaire; je ne demande pas mieux que de la faire oublier. Mais où trouver cinquante écus pour samedi? c'est l'indemnité qu'on me réclame, monsieur Henri, et je ne puis pas promettre de payer cinquante écus. Je suis un père de famille, monsieur; il faut que chaque jour mon travail fasse vivre ma femme et mes enfants. Quand un jeune homme de votre rang se rapproche du peuple, ce doit être pour soulager et non pas pour nuire. Voyons, monsieur Henri, dites-moi un mot de consolation, que je m'en aille le cœur

un peu soulagé; je vous donne ma parole d'honnête homme que je ne sais plus où donner de la tête. »

Henri, un peu honteux et fort ému de la *responsabilité* qu'on lui attribuait et *qui l'obligeait à payer cent cinquante francs,* trouva décidément que son coup de tête était trop cher; il ne disait pas un mot, et Jacques restait près de lui et insistait toujours. Tout à coup parut M. Simon : le jeune homme, voyant son précepteur et désirant se débarrasser sur-le-champ du cocher, promit qu'il tiendrait l'argent à sa disposition *pour le samedi*. Lorsqu'il prit cet engagement, Henri ne possédait pas *vingt francs;* comment compléter la somme? c'était fort embarrassant!

Le comte de Tillabren, dans l'espoir d'exciter chez son fils le goût de la littérature, avait l'habitude de le récompenser toutes les fois qu'il faisait une bonne composition française ou une pièce de vers latins, en lui donnant

quelques pièces d'or dont le nombre variait selon le degré de l'approbation paternelle. Henri avait reçu tout dernièrement *cent francs* pour une pièce de vers latins ; et le comte lui avait promis cinq autres pièces d'or s'il remportait la médaille qu'on devait donner pour récompense du meilleur essai dans le journal périodique, travail auquel étaient occupés à cette époque une partie des élèves de M. Revel.

Henri de Tillabren savait écrire d'assez beaux vers latins, mais il n'avait pas une grande facilité pour les narrations françaises ; et, selon la coutume des petits esprits, il dépréciait le talent qu'il ne possédait pas. Il s'était posé en critique devant ses camarades, tournant en ridicule le projet de M. Revel de faire écrire quelques-uns de ses élèves dans un journal périodique, déclarant *hautement* que pour lui le français ne valait pas la peine qu'on l'étudiât.

La récompense promise par son père modifia son opinion à cet égard, et l'insistance de Jacques, pour obtenir son argent, le poussa à concourir. Henri se mit à écrire son essai le vendredi, à une heure assez avancée ; on devait donner la médaille le samedi, de sorte qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps pour se relire et pour se corriger ; du reste, il avait la prétention d'écrire très-vite, et méprisait souverainement et les avis et les corrections.

« — Anatole, dit-il à celui-ci qu'il rencontra sur son passage, et qui allait comme lui présenter sa composition, vous avez mis trois semaines pour écrire votre essai ; moi, j'ai dépêché le mien en trois heures et un quart.

« — Henri, répondit Anatole, votre composition doit être excellente sans doute ; mais je lisais dernièrement que M. de Voltaire, consulté un jour sur le mérite d'une pièce de théâtre, par l'auteur lui-même qui se

vantait d'avoir fait cette pièce en une nuit, lui répondit :

« — Eh ! monsieur, il fallait y mettre huit jours, et la faire bonne !... »

Le jeune de Tillabren aurait dû se dire à lui-même qu'on ne lit jamais avec indulgence ce qui a été fait sans soin et sans goût : son travail était si dépourvu de pensées dans l'ensemble, il était écrit avec un choix d'expressions si malheureux, que les juges le jetèrent de côté, en le prononçant à l'unanimité indigne de leur attention.

Le samedi toute l'institution attendait avec intérêt le nom de l'élu qui devait être proclamé à la récréation du matin : cinq classes avaient concouru ; M. Revel s'approcha de la foule impatiente, le plus grand silence régnait.

« — Messieurs, dit-il, quel est celui d'entre vous qui a choisi cette épigraphe :

Tantæ molis erat romanam condere gentem !
. . . . Tant dut coûter de peine
Le long enfantement de la grandeur romaine !

« — C'est lui, c'est lui, c'est Anatole! s'écria le petit Alfred en battant des mains; c'est de Signy, monsieur! »

M. Revel, touché de la joie de cet enfant, lui mit la médaille dans la main sans mot dire; et Alfred courut la porter à son ami qui rougissait et pâlissait tour à tour.

« — Anatole, lui dit-il, permettez que je sois présent quand vous la porterez à votre tante! »

L'orgueil, chez un écolier qui l'emporte sur ses compétiteurs, le rend quelquefois fort peu intéressant et souvent haïssable. La joie qu'éprouvait Anatole ne pouvait pas être de cette nature : il travaillait avec courage, et redoublait d'efforts, excité par tous les nobles sentiments, et surtout par l'espoir d'être plus tard utile à sa tante. En ce moment il se trouvait franchement heureux, car ses camades l'entouraient de leur sympathie et doublaient ainsi son succès; il n'aurait pas échangé contre tout l'or que le comte de Til-

labren offrait à son fils, comme le plus grand stimulant, ni le bonheur qu'il voyait briller dans les yeux de son ami Alfred, ni le sourire approbateur de sa tante, ni l'orgueilleuse satisfaction que témoigna M. Stavard à la vue de la médaille.

Le comte de Tillabren entra dans une grande fureur lorsqu'il apprit de M. Simon que l'essai de son fils avait été rejeté : le jeune Henri fut autant étonné que blessé de la décision des juges, et le précepteur, afin de contenter les parents de son élève, eut la faiblesse de leur faire entendre qu'on avait certainement commis une grande injustice en ne donnant pas le prix à M. Henri de Tillabren.

Ce fut le sujet de la conversation pendant tout le dîner du comte, auquel assistaient bon nombre de voisins.

« — Je ne pardonne pas, moi, l'injustice qu'on fait à mon fils !» s'écria enfin le comte

de Tillabren, de plus en plus irrité. Puis, ne craignant pas d'encourager chez Henri la vanité et la jalousie, il lui dit imprudemment :

« — Ne vous embarrassez pas, mon enfant, de l'opinion de tous ces gens qui n'ont pas su vous apprécier, et remerciez le ciel d'avoir un père qui *veut* et *peut* juger par lui-même ; vous ne perdrez rien, je vous l'affirme, pour n'avoir pas été l'élu de M. Revel ; je vous en dédommagerai, moi, soyez tranquille ; et en attendant, buvez avec moi à sa santé, et surtout à l'amélioration de son jugement ; n'est-ce pas vrai, monsieur Simon?

M. Simon s'inclina en signe d'approbation.

Ce toast si bien choisi fut accompagné d'applaudissements unanimes. Le comte insista pour que l'on produisît l'essai de son fils dans la soirée ; et ce fut un instant de grande satisfaction pour Henri, car, dès

que M. Simon en eut lu quelques pages, des bravos répétés témoignèrent de l'approbation générale. Le comte, pour confirmer son jugement, tira sa bourse et compta dix pièces d'or, qu'il présenta à son fils.

« — Tenez, Henri, mon enfant, dit-il, je vous avais promis *cent francs,* si vous me rapportiez la médaille ; maintenant je vous en donne *deux cents* pour ne l'avoir pas obtenue, tout en la méritant si bien : Dieu merci ! mes moyens me le permettent ; et j'espère, ajouta le comte en regardant autour de lui et souriant avec complaisance, que je suis aussi bon *patron des belles-lettres* que le chef de l'institution lui-même. »

La vue du présent généreux de son père fit briller de joie les yeux de Henri. Dans la chaleur de sa reconnaissance, il commença un discours dans lequel il comparait son père à Mécène ; mais nous savons que le jeune Henri n'était pas très-fort en *discours*

français: il s'embrouilla dans une phrase où *le sujet* avait été laissé à *deux lieues du verbe*, et fut obligé de s'arrêter court. Tout l'auditoire mit cette interruption forcée sur le compte de l'émotion, et le père, enchanté, disait en se frottant les mains :

« — L'avez-vous entendu? avez-vous entendu votre orateur futur, messieurs?

« — Eh bien, réellement, dit à son tour madame de Tillabren, répondant aux dames qui la complimentaient sur les talents de son fils, je crois en effet que c'était *un bon discours;* c'est dommage qu'Henri n'ait pas continué. »

Lord Rivers était parmi les convives, et se mit à féliciter tout bas son ami à sa manière :

« Vous avez fait une bonne affaire aujourd'hui, de Tillabren, lui dit-il : l'or vaut mieux que les vaines louanges; c'est plus solide, n'est-ce pas? »

Puis il ajouta tout haut en s'adressant au comte de Tillabren :

« — Nous allons, si vous le permettez, monsieur le comte, essayer mes nouveaux chevaux en allant à Paris ce soir : je prendrai la poste pour revenir, et je vous ramènerai Henri, qui ne rentre à l'institution que demain.»

Le comte y consentit, enchanté de voir son fils l'ami préféré du jeune lord.

« — Les voilà partis, dit-il avec un sourire indulgent : ils s'en vont bras dessus, bras dessous ; ce sont *deux intimes!* Je prévois que nous aurons un joli mal avec eux lorsque Henri sortira de l'institution ; mais on ne peut pas tenir des *jeunes gens d'esprit* comme des enfants ; il faut avoir des égards... Je me rappelle que j'ai été jeune aussi.

« — Certainement, monsieur, et vous êtes toujours jeune ; car l'esprit n'a point d'âge, répondit le condescendant précepteur. »

Selon les idées du comte de Tillabren, les

vacances devaient toujours être une saison de dissipation complète. Pour dédommager son fils des fatigues de l'étude, il prenait plaisir à varier les agréments qu'Henri trouvait dans la maison paternelle, et avait pour lui une telle faiblesse qu'il lui faisait sans cesse mettre en parallèle l'indulgence extrême de son père avec la sévérité de ses maîtres.

Il est difficile à toute personne raisonnable de concevoir comment, en agissant ainsi, le comte de Tillabren pouvait s'attendre à des progrès, soit au moral, soit pour le développement de l'intelligence de son fils, quand tous ses efforts tendaient au contraire à les arrêter.

M. JOSEPH HAMBERGEIM.

CHAPITRE XV.

M. Joseph Hambergeim.

Lord Rivers et Henri se reposèrent un instant à l'hôtel de sa seigneurie; puis ils sortirent à pied. Quand ils eurent causé sur les chiens et sur les chevaux, de manière à n'avoir plus rien à se dire, lord Rivers fit la proposition d'entrer quelques instants chez Hambergeim le bijoutier, afin de voir ses montres perfectionnées : sa seigneurie dit que la sienne l'ennuyait, car il y avait *au*

moins six mois qu'Hambergeim la lui avait vendue.

Le bijoutier n'y était pas lorsque les deux jeunes gens entrèrent dans les magasins.

« — Faites avertir votre maître que je veux lui parler, dit lord Rivers d'un ton haut à l'un des jeunes commis qui servaient.

«—M. Hambergeim est occupé à arrêter des comptes fort importants avec un capitaine de navire qui doit quitter la France très-prochainement, répondit le commis en saluant respectueusement; il a donné l'ordre de ne le déranger pour personne.

« — Mon Dieu ! mon cher, dites-lui que lord Rivers est là, et ne me parlez pas ainsi de calculs et de comptes : qu'ai-je affaire de tout cela? »

Quelques minutes s'écoulèrent avant que le lord impatient fût obéi. Pendant cet inter-

valle, sa seigneurie et Henri de Tillabren se firent montrer tout ce qu'il y avait de bijoux élégants et nouveaux : lord Rivers prit fantaisie pour un délicieux cachet de montre, et justement il se trouva qu'il avait oublié sa bourse :

« — Henri, dit-il, mon bon camarade, vous avez dix pièces d'or ; faites-moi le plaisir de me les prêter. »

Henri, très-fier de sa richesse, prêta son argent à son noble ami avec empressement. Quelques minutes après, il se rappela l'engagement qu'il avait pris de payer le pauvre cocher Jacques, mais il était trop tard ; lord Rivers, après avoir donné soixante ou quatre-vingts francs pour son bijou, glissa avec nonchalance le reste de l'argent d'Henri dans sa poche.

« — Nous réglerons cela quand vous voudrez, dit-il au jeune de Tillabren, demain ou après ; n'est-ce pas?

« — Oh ! c'est bien, très-bien, répondit Henri, saisi d'une fausse honte. »

En ce moment M. Hambergeim entrait, faisant force révérences et s'excusant près de lord Rivers d'avoir été dans l'obligation de faire attendre sa seigneurie.

« — C'est bon, monsieur Hambergeim, je vous excuse ; je suis toujours moi-même si occupé que je n'ai pas vraiment ce qu'on appelle un seul moment à moi. Tout ce que je voulais, monsieur Hambergeim, continua le jeune lord, c'était vous dire que je ne puis *rien régler quant à présent ;* vous m'entendez? ce sera pour mon retour de Morfontaine, où je vais en ce moment. »

Le juif fit une salutation d'acquiescement illimité, et assura sa seigneurie qu'il attendrait toujours ses ordres. En parlant au jeune lord, il lança sur Henri un coup d'œil interrogatif qui semblait dire : quel est ce jeune homme ?

« — M. de Tillabren, fils aîné, *fils unique, dis-je,* du comte de Tillabren aussi riche que noble, dit le jeune lord à haute voix, et de plus, mon ami ; il quitte l'institution très-incessamment, (ajouta-t-il tout bas, parlant à l'Israélite.) Henri, continua lord Rivers, permettez-moi de vous présenter M. Hambergeim, *le roi des bijoutiers!* Vous pourrez, dit-il à l'oreille de Henri, pendant que le juif saluait, trouver dans cet homme un aide utile ; je vous le recommanderai plus tard : il me sert dans toutes mes affaires d'argent. »

Le juif et l'écolier parurent également satisfaits de cette présentation. M. Hambergeim, voulant que de son côté une telle connaissance débutât de la manière la plus polie et la plus prévenante, conduisit le jeune de Tillabren, avec force protestations de dévouement, dans un petit salon retiré ; là, il produisit une boîte pleine de bijoux d'occasion,

et qui n'étaient plus de mode ; et sans donner à Henri le temps de les examiner :

« — Je vais, lui dit-il, mettre ces objets en loterie ; et si j'avais quelques gentilshommes de prédilection, je les engagerais tout bas, à l'oreille, à tenter la fortune : ils n'auraient jamais une meilleure occasion ! »

Le juif rusé présenta alors à Henri une liste d'objets charmants et utiles, bien faits pour tenter un jeune écolier ; M. Hambergeim lui fit cadeau de deux billets pour lui-même, et le pria d'en placer une douzaine parmi ses camarades de l'institution.

Henri se chargea volontiers de la distribution des billets, à condition qu'on lui remettrait une liste des objets à gagner dans la loterie.

« — Pour que je puisse tenter les autres comme vous m'avez tenté, dit-il au juif, il faut que je leur montre au moins la liste de

ce qu'ils peuvent gagner ; sans cela je ne placerai pas un seul billet. »

M. Hambergeim s'empressa de le satisfaire, mais il pria le jeune homme de prendre une copie de cette liste, parce qu'*il ne se souciait pas,* disait-il, *que sa main parût dans cette affaire.*

« — Il est nécessaire, ajouta M. Hambergeim, que tout ceci soit conduit avec le plus grand secret, parce que la loi est souvent sévère à force d'être juste, et le gouvernement n'aime que les loteries autorisées par lui.

« — La loi ?... je m'embarrasse peu de ce que la loi aime ou n'aime pas! répondit l'écolier orgueilleux et *vantard;* si je me mets en contravention avec la loi, eh bien, je suis assez riche pour payer l'amende, ou bien mon père payera pour moi, ce qui vaut encore mieux. »

Le juif approuva sans restriction ce beau

raisonnement, et ils se séparèrent mutuellement satisfaits de s'être rencontrés.

Il fut convenu que lord Rivers, après la promenade qu'il devait faire avec Henri de Tillabren le mardi suivant, reviendrait avec lui à l'institution, afin d'y rencontrer M. Hambergeim qui devait distribuer les lots ce jour-là.

« — Vous êtes capable de gagner le gros lot, dit lord Rivers à Henri en revenant à Morfontaine. Voyons, mon cher, n'êtes-vous pas content de moi qui vous ai fait faire la précieuse connaissance de cet Hambergeim ?

« — Très-certainement, mon ami, répondit Henri ; il est plus facile de mettre à la loterie que d'écrire des vers latins ou des dissertations françaises ; mon père me donne de larges gratifications, c'est vrai, mais j'ai par-dessus la tête de mon travail, et je commence même à me blaser un peu sur les récompenses.

« — Je voudrais bien connaître ceux que le travail ne blase pas? quand ils sont d'une certaine classe, je m'entends, reprit le noble lord : une fois sorti des écoles, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de tâcher d'oublier ces mots baroques de latin ou de grec, qui n'ont de signification que pour les pédagogues comme M. Stavard, qui a, par parenthèse, le don de me déplaire souverainement. Qu'a-t-on besoin de livres et de science, quand on est une fois dans le monde? n'a-t-on pas bien d'autres sujets de conversation ? Quels yeux ouvriraient mes amis du boulevard, si j'allais essayer de faire de l'érudition ! ils connaissent parfaitement l'*Opéra* et *Tortoni ;* mais Horace et Virgile? allons donc ! inconnus, mon cher, inconnus ! et je suis enchanté pour ma part d'être un ignorant, parce que, dans le cas contraire, j'aurais pu avoir la tentation de montrer ma science, et je me serais rendu tout bonnement *ridicule.* Les

grandes manières et la politesse, voilà l'érudition que doivent avoir les gens du monde; l'autre revient de droit aux avocats ou aux procureurs, et je la leur laisse, Dieu merci! J'espère que vous ferez comme moi, mon cher Henri, n'est-il pas vrai? »

Que pouvait dire le jeune de Tillabren, encouragé sans cesse par son père à considérer *sa seigneurie* comme *un modèle* qu'il fallait s'efforcer d'imiter? Il commença à rougir du peu de talent qu'il pouvait avoir, et se promit de devenir avant tout un homme comme l'entendait *lord Rivers,* qui n'était *si poli* que pour se dispenser d'être *instruit* et *vertueux*.

Les hommes se doivent certainement une politesse réciproque, digne d'eux et variée par les divers sentiments qui l'inspirent; mais le plus malheureux effet de la *politesse* d'usage serait d'enseigner l'art de se passer des *vertus* qu'elle imite. Ainsi la politesse des

grands doit être de l'humanité; celle des inférieurs, de la reconnaissance si les grands la méritent; celle des égaux, les égards et les services mutuels. Au lieu d'être artificieux pour plaire, il faut être bon; au lieu d'être faux pour flatter les faiblesses des autres, il faut être indulgent; et ceux avec lesquels on aura de tels procédés en deviendront meilleurs.

Ce n'était pas, bien certainement, la politesse qui se traduit ainsi que lord Rivers cherchait à enseigner au pauvre Henri; et l'avantage que celui-ci retira de la soirée qu'il avait passée en si noble compagnie fut d'abord la connaissance inutile, sinon nuisible, d'un homme dont les allures n'annonçaient rien de bon, et aussi les fausses idées qu'il entendit admettre et défendre, et que malheureusement il crut ne pouvoir mieux faire que de partager.

DÉCOUVERTE.

CHAPITRE XVI.

Découverte.

Henri de Tillabren plaça facilement les billets de loterie parmi les jeunes écoliers de l'institution : chacun d'eux ne demandait pas mieux que de tenter la fortune et de juger du plus ou moins de chance qu'il pouvait avoir individuellement.

« — Tenez! tenez! s'écriait ce même jour le petit Alfred en montrant deux billets de loterie à Anatole de Signy, regardez ce

que de Tillabren vient de m'offrir pour la pièce d'or qu'il me doit ; je lui ai dit que j'allais vous demander avis : faut-il accepter?

« — Je vous engage très-fort à refuser, répondit Anatole ; vous êtes sûr d'avoir votre pièce d'or, tandis que vous ne pouvez avoir qu'un espoir bien incertain de gagner quelque chose à cette loterie.

« — Oh ! je puis avoir un si grand nombre de charmantes choses ! C'est que vous n'avez pas vu la liste des objets, Anatole ! savez-vous qu'il s'y trouve une montre? supposons que mon billet soit un billet gagnant : j'aurais donc une montre pour une pièce d'or, une véritable montre, que je monterais tous les soirs!... ce serait là pourtant un bien bon marché! Vous n'avez pas lu la liste, bien sûr vous ne l'avez pas lue!

« — Non, c'est vrai, dit Anatole; mais vous-même, avez-vous lu la liste des numéros non gagnants?

« — Mais je n'y ai pas même songé, répondit le pauvre enfant ; et sa figure changea aussitôt.

« — Je le crois bien, mon cher Alfred ; et cependant il est très-facile de se rendre compte que, parmi les personnes qui mettent à la loterie, le nombre le plus restreint est celui qui gagne.

« — Vous avez raison, Anatole ; mais je puis avoir un bon numéro?

« — C'est ce que tout le monde espère, et certainement, il y a beaucoup de gens désappointés.

« — Oh! oui, reprit encore l'enfant ; cependant il faut qu'il y ait des gagnants, n'est-ce pas? et j'ai les mêmes chances qu'un autre.

« — Sans doute, mon cher Alfred ; mais pouvez-vous apprécier quelles sont les chances contraires? Un jour j'eus comme vous grande envie de mettre à la loterie, ma

tante venait de perdre sa fortune, et je pensais que si je gagnais le prix de vingt mille livres, je pourrais les lui donner : j'étais si préoccupé de cette pensée que je ne pouvais plus dormir.

« — Eh bien, avez-vous gagné ? interrompit l'enfant impatient.

« — Non, mais je n'ai pas perdu non plus.

« — Anatole, vous vous moquez de moi.

« — Mais non, mon cher Alfred ; je n'ai pas mis à la loterie, voilà tout ; et cela, parce qu'on m'a fait comprendre que c'était une sotte manière de dépenser son argent.

« — Si vous croyez que ce soit une folie ou un mal, dit Alfred après avoir réfléchi un instant, je ne veux plus en entendre parler.

« — Je ne veux pas non plus, mon ami, que mon opinion gouverne la vôtre au point de vous faire faire malgré vous ce que je juge bien ou convenable, car je ne serai pas tou-

jours près de vous ; il faudra bien que je quitte l'institution....

« — Ne parlez pas de cela, Anatole, je vous en prie.

« — Et il faut vous habituer à penser et à agir par vous-même, mon cher Alfred.

« — Eh bien, je vais agir selon *ma volonté,* en courant bien vite dire à de Tillabren que j'aime mieux décidément ne pas mettre à la loterie. »

Henri se mit dans une violente colère contre Alfred, lorsque celui-ci alla lui rendre ses billets : il accusa Anatole d'avoir tout fait, et lança contre lui mille réflexions piquantes ; il tourna sa prudence en ridicule vis-à-vis des autres élèves, auxquels il s'efforça de prouver que de Signy était un trouble-fête et un mauvais camarade, de telle sorte que les plaintes les plus amères s'élevèrent contre Anatole lorsqu'il s'approcha du groupe des mécontents. Mais il se souvint de la réponse

que l'oracle fit à Cicéron; et comme il avait la conscience du bien qu'il avait voulu faire, il laissa parler, et ne s'en inquiéta pas? »

« — Tu me revaudras *ça,* petit imbécile, dit Henri à Alfred, en lui jetant la pièce d'or qu'il lui devait.

« — Je donnerai cet argent à la pauvre femme malade, dit l'enfant; et cela vaudra mieux que de le perdre à la loterie. N'est-ce pas, Anatole? » Puis il ramassa tranquillement sa pièce, sans autre réflexion.

Depuis plusieurs jours, les devoirs des deux jeunes gens et les occupations de M. Stavard avaient mis obstacle à leur désir de visiter le vieux Paul et sa protégée, mais tout en n'y allant pas, leur sollicitude pour eux s'était manifestée de bien des manières!

Quand ils purent enfin diriger leurs pas vers la demeure du jardinier, ils le virent de loin accourir vers eux.

« — Que Dieu vous bénisse! dit-il tout

essoufflé. Que Dieu vous bénisse tous trois, car je ne sais qui de vous est le meilleur : tous les soirs à la même heure, je vous attendais, et aujourd'hui, il y a déjà longtemps que je suis sur ma porte à ne rien faire, que vous guetter ! moi qui ne suis pas paresseux, j'appelle cela bien employer mon temps !

Entrez, continua-t-il en approchant de la maison ; vous trouverez tout le monde sur son *trente et un;* j'ai mon habit neuf, comme vous voyez, et ma pauv' femme l'a régalée d'une bonne tasse de café (la femme mulâtre, s'entend) ; et elle est levée et habillée pour vous attendre aussi. Elle a *baragouiné* qu'elle montrerait un papier devant vous : je crois que j'ai compris ça ; elle est si reconnaissante, quoiqu'elle ne parle pas bon français, que ça fera du bien à vos cœurs de la voir, car nous ne pouvons pas être plus difficiles que le bon Dieu, qui l'écoute tout de même. D'ailleurs,

M. Alfred la comprendra peut-être, lui qui a l'habitude de ces *noirauds-là!* »

Ils touchaient à la porte ; Paul l'ouvrit devant eux.

« — Entrez, entrez, la cheminée ne fume plus! la fenêtre va bien aussi, et le papier collé paraît très-beau! Dieu vous bénira, répéta encore le brave homme, Dieu vous bénira! »

Ce n'était plus en effet la petite chambre triste et enfumée que nous avons vue! Elle avait été nouvellement tendue d'un papier propre et frais : un ouvrier intelligent, dirigé par M. Stavard et Anatole, d'après le traité du docteur Franklin, était venu réparer la cheminée, dans laquelle brûlait un feu clair et agréable à voir. La mulâtresse, proprement vêtue, se leva aussitôt qu'elle aperçut ses bienfaiteurs, et joignit les mains avec une expression de profonde reconnaissance qui disait plus que les plus belles phrases.

La métamorphose qui s'était opérée si promp-

tement dans ce pauvre intérieur, n'était pas l'effet de la magie, mais bien celui d'une charité pieuse et éclairée. Anatole avait voulu y contribuer pour la plus grande part sans avoir pour cela recours à sa tante, et ses capacités et son travail lui en avaient donné les moyens.

On se rappelle la traduction du petit livre anglais, demandée avec instance par le libraire à M. Stavard. Ce libraire était non-seulement un honnête homme, mais encore un fort bon juge des productions littéraires. Il apprécia beaucoup l'ouvrage, et offrit deux cents francs au jeune de Signy. Anatole accepta, et fit de cet argent l'usage que nous connaissons.

Alfred, lui aussi, attendait le moment favorable pour donner sa pièce d'or qu'il serrait bien fort dans sa main; la femme mulâtre était encore debout, tenant son petit portefeuille et un ouvrage qu'elle avait pris, en attendant la visite qu'elle avait si ardemment

désirée. Tout à coup l'enfant s'approcha d'elle, puis retirant en jouant le dé qu'elle avait conservé au doigt, il fit glisser la pièce d'or dans sa poche, puis il empêcha la pauvre femme de le remercier en lui faisant mille questions sur son dé qu'il tenait toujours.

« — Quel joli dé, d'où vient-il ? C'est un bijou ! Regardez donc, *de Signy?* »

En effet ce dé était fort remarquable, et ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'était qu'il appartînt à une femme qui semblait dans une position très-humble, sinon précaire.

« — C'est de l'or, dit M. Stavard, et de l'or très-ancien ! »

Pendant ce temps, la femme mulâtre, en proie à une vive émotion, n'avait pas détaché ses regards du visage d'Anatole, qu'elle semblait dévorer des yeux ; elle fit un effort pour parler, et dit enfin d'une voix tremblante :

« — Vous, être monsieur de Signy?... Vous, connaître dans l'Amérique du Sud, la

plantation *les roses?* moi, être *Micka*, pauvre mulâtresse, venir chercher en France maîtresse à moi, *Angèle de Signy*...

« — Ma tante! s'écrie Anatole.

« — Je cours l'avertir et la chercher, dit aussitôt Alfred. »

Mais M. Stavard retint l'enfant pour qu'on pût interroger encore l'étrangère.

Les réponses de cette pauvre femme furent parfaitement conformes et satisfaisantes. Elle raconta toutes les particularités de la vente de la plantation que sa maîtresse avait dans l'Amérique du Sud : quelques-uns des vieux esclaves avaient été mis en liberté, d'après les derniers ordres de madame de Signy, et elle-même, Micka, avait été comprise dans ce nombre ; mais madame de Signy entendait que ses vieux esclaves reçussent une petite portion de terre sur la plantation, et elle n'avait pas été obéie ; l'homme d'affaires et le gérant étaient infidèles...

« — Moi n'avoir su que devenir! ajouta la pauvre Micka; pas pouvoir travailler pour manger; penser à maîtresse à moi, si jolie, si bonne; vendre tout pour faire argent, excepté *petit dé*, venir d'elle; payer passage en France, gagner Paris et presque plus rien! moi chercher *pla ce Vendôme;* demander Angèle de Signy... partie malheureuse, ruinée!... Moi, pleurer et courir à Morfontaine; pour pas surprendre bonne et chère maîtresse, demander d'abord jardinier à elle, pour pas avoir l'air; moi tomber en route, puis malade, bien malade, et... c'est tout...»

Et la pauvre Micka fondit en larmes...

M. Stavard devint alors aussi pressé qu'Alfred lui-même : tous trois revinrent immédiatement à la chaumière de Morfontaine. Madame de Signy, depuis quelques jours, gardait la chambre, avec une migraine cruelle qui la faisait beaucoup souffrir :

« — Vous m'avez promis, ma chère tante, lui dit Anatole, que dès que vous seriez mieux, vous iriez avec nous chez le vieux Paul, pour voir notre pauvre femme : pouvez-vous y venir ce soir ?

« — Oh ! venez, madame, je vous en prie ! dit à son tour le petit Alfred ; nous avons un motif très-*important* pour désirer que vous nous accompagniez.

« — Je crains bien de n'être pas assez prudente pour vous résister, cher enfant, répondit madame de Signy.

« — Je vous remercie, madame, et je suis bien heureux ; car vous allez voir quelque chose qui vous causera une grande joie.

« — En ce cas, il faut me laisser le plaisir de la surprise, dit en souriant madame de Signy. »

Alfred se tut, non sans peine, et pendant tout le trajet il se dédommagea du silence forcé qu'il gardait en sautant et *gambadant*,

en courant bien loin et revenant sur ses pas.

« — Oh! si vous saviez, si vous saviez! disait-il à madame de Signy qui se sentait émue malgré elle et pressait sa marche. »

Ce fut en effet un spectacle touchant que cette entrevue de la pauvre Micka avec sa maîtresse, dont elle embrassait les genoux en pleurant.

« — Moi avoir bercé petite Angèle, maintenant vouloir mourir ici! Maîtresse donner à Micka petite case tout près, tout près; alors, Micka plus souffrir, et bien heureuse... Micka bénir Dieu tout-puissant! »

Cette scène commençait à impressionner trop vivement madame de Signy; la présence de cette pauvre vieille femme lui rappelait et les tendres affections de son enfance, et les années brillantes de sa jeunesse; elle revit en un instant tous ceux qui n'étaient plus et qu'elle avait aimés, tout ce qu'elle avait perdu. Ces souvenirs bri-



Ce fut un spectacle touchant que cette entrevue de la pauvre Mika avec sa maitresse

sèrent son cœur : elle pâlit et chancela...

« — Ma tante ! mon Dieu ! ma tante, qu'avez-vous ?... s'écria Anatole en s'élançant vers elle et la soutenant dans ses bras. »

Madame de Signy, suffoquée, ne pouvait pas répondre.

« — Vous n'aimez plus votre enfant, puisque vous n'avez pas une parole pour lui !... reprit Anatole, désespéré. »

Mais déjà la douloureuse impression qui avait dominé l'âme toujours si forte de madame de Signy s'effaçait à la voix d'Anatole, et sous ses caresses ; la douce et sainte résignation revenait, et avec elle la reconnaissance envers Dieu pour les compensation qu'il lui avait laissées.

« — Oui, je t'aime bien, mon enfant, dit-elle à Anatole, car tu me tiens lieu de tout ce que j'ai perdu ! pardonne-moi de t'avoir affligé ; j'ai été bien faible, n'est-ce pas ?... viens, donne-moi ton bras ; tu es mon es-

poir et mon soutien... — Et toi, ma bonne Micka, excellente créature dont les tendres soins ont protégé mon enfance, viens aussi près de moi ! je veillerai sur toi toujours maintenant... — Quant à vous, Paul, continua madame de Signy en s'adressant au jardinier, vous avez exercé la charité d'une manière admirable, et comme Dieu l'entend : c'est lui qui vous récompensera ; je ne puis que vous remercier pour ma bonne Micka : vous aviez des *maîtres* à la chaumière de Morfontaine; dorénavant vous y compterez *des amis*. »

Le vieux Paul suivit des yeux madame de Signy jusqu'au détour du sentier ; puis, quand il ne la vit plus, il essuya furtivement une grosse larme.

« — Voilà une sainte âme, vois-tu bien, dit-il à sa femme ; elle connaît la monnaie qui paye certaines gens comme ils veulent être payés : elle m'aurait donné une grosse somme que je ne serais pas si heureux ! »

EMBARRAS DE [illegible],

L'IMAGINATION DE M. SIMON.

CHAPITRE XVII.

Embarras de Henri. — L'imagination de M. Simon.

Le mardi de Pâques, jour accordé à la sollicitation de lord Rivers, et qui devait procurer une si grande félicité à son ami, Henri de Tillabren se levait radieux. Sa seigneurie, prête à monter en tilbury, était devant la porte de l'institution, et causait avec M. Simon qui s'extasiait sur l'élégance et la bonne tenue de l'équipage. Henri, joyeux, allait enfin partir, lorsqu'il se sentit frapper douce-

ment sur l'épaule; il se retourna, et vit Jacques qui le supplia de l'écouter. Le malheureux cocher, tourmenté toujours par l'impossibilité de payer la valeur du paquet perdu, venait rappeler à Henri sa promesse; mais Henri, au comble de la joie, n'était pas en disposition de songer aux difficultés de ce brave homme. Il avait pourtant beaucoup plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour se libérer, puisqu'il avait reçu le montant des billets de loterie; mais il trouvait plus commode de le garder pour ses plaisirs pendant les vacances de Pâques.

« — Il faut attendre que je sois revenu de Paris, Jacques, dit-il au cocher assez brusquement; vous voyez bien que je ne puis pas vous parler en ce moment; il m'est impossible de faire attendre lord Rivers. Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt; et d'ailleurs est-il bien sûr que ce paquet soit perdu?

« — Oh! monsieur, répondit Jacques avec

chaleur, je suis déjà assez malheureux, et je me fâcherai si vous m'insultez...

« — Bien! bien! ce n'est pas le moment de m'ennuyer de tout cela... Je suis à vous à l'instant, milord, cria Henri à lord Rivers qui lui faisait signe de se presser. »

Mais Jacques ne voulait pas lâcher prise.

« — Je suis fâché d'en venir là, monsieur de Tillabren, dit-il : tant qu'il y a eu de l'honneur entre nous, ça a bien été; mais si vous, monsieur, qui êtes gentilhomme et riche, vous ne remplissez pas vos engagements envers moi, vous ne pouvez pas trouver mauvais que je prenne le chemin le plus court pour me faire rendre justice, moi qui ne suis qu'un pauvre homme sans éducation et sans ressources. J'irai chez votre maître, monsieur Henri... je demanderai à M. Revel de me payer, si vous ne voulez pas payer vous-même de bonne grâce; j'y suis décidé d'abord. Et Jacques élevait la voix.

« — Je vous reverrai demain, dit Henri effrayé, nous revenons à Morfontaine demain.

« — Demain? ça ne fait pas mon affaire, voyez-vous, monsieur Henri; car c'est aujourd'hui qu'on me force à payer : d'ailleurs, je sais maintenant comment il faut se fier aux jeunes gens comme vous! »

Henri entendit à peine ces derniers mots, car lord Rivers l'appela, et cette fois avec des expressions fort énergiques. En ce moment M. Stavard, le jeune de Signy et Alfred de Liscourt sortaient également de l'institution. Henri s'avança vers Anatole qui était resté en arrière.

« — Tenez, mon cher, vous me rendrez un grand service en me débarrassant de ce *sacripant* de Jacques! Je sais que vous êtes riche en ce moment : je connais l'histoire de votre traduction du livre anglais; le libraire l'a racontée à tout le monde, tant il est enchanté de vous! Payez cinq pièces d'or pour

moi à ce damné cocher ; je vous les rendrai dans quelques jours, car lord Rivers m'attend. Adieu!

« — Attendez, attendez! dit Anatole qui ne se laissait pas facilement entraîner dans un embarras par faiblesse ou par manque de présence d'esprit, je n'ai aucune connaissance de cette affaire, moi, et je vous avoue que je ne manque pas d'emploi pour mon argent: je ne puis pas payer cinq pièces d'or pour vous, Henri, sans quelques mots d'explication.

« — Eh bien, allez au diable! » s'écria de Tillabren avec brutalité. Puis, repoussant avec force le cocher qui le suivait encore, il s'élança dans la voiture et partit aussitôt.

Henri fut à l'instant même arraché à toutes réflexions pénibles par le verbiage de son noble compagnon et le bonheur de se sentir libre.

Cependant le pauvre Jacques était resté là, l'œil fixe et la bouche béante, ne sachant

plus que faire. Il s'approcha vivement d'Anatole, lorsqu'il put le voir, et le supplia de s'intéresser à lui. Il raconta sa folie et se la reprochait bien amèrement.

« — Enfin, disait-il, je ne sais pas où j'ai eu la tête pour faire *une pareille* école, et avec un jeune homme si mal élevé encore! Je savais depuis longtemps qu'il ne valait pas grand'chose ; mais quand j'ai eu la faiblesse de l'écouter, je ne le croyais pas capable d'attraper un pauvre homme comme moi... S'amuser à jouer des tours à son précepteur, ou ôter le pain à un père de famille, *ça fait deux!* et encore il a manqué de tuer une pauvre femme en faisant verser la voiture dans laquelle elle était ; car c'est lui qui en a été cause, lui seul!

« —Quant à la femme, elle en est revenue, et aujourd'hui elle est fort heureuse, dit Anatole ; il ne faut plus parler de cela.

« — Bien, monsieur de Signy ; mais mon

argent? c'est cela qui m'inquiète, je ne puis pas m'empêcher d'en parler. »

Anatole s'aperçut alors seulement de la présence de M. Simon qui était resté d'un air désœuvré sur la porte de l'institution depuis le départ de son élève. Le jeune de Signy, craignant d'attirer son attention par des chuchottements mystérieux, s'éloigna doucement; mais Jacques le suivait toujours en gesticulant et répétant :

« — Vous avez beau dire, monsieur Anatole, je le dénoncerai, il le faut. Pour ma propre défense, j'irai me plaindre à M. Revel!

« — Attendez encore jusqu'à demain, je ferai en sorte que vous soyez payé : consentez-vous, oui ou non? » Et Anatole attendait.

Jacques faisait beaucoup de bruit, mais au fond ce n'était pas un méchant homme; il se radoucit aussitôt, et dit à Anatole :

« — C'est vrai, que je n'aime pas faire de la peine à personne, et j'attendrai jusqu'à de-

main, mais pas un jour de plus ; vous entendez, monsieur de Signy. Quand vous m'en prieriez à genoux, vous que tout le monde estime, car vous êtes incapable de mentir et de faire du mal à *quiconque.* »

Pendant tout ce colloque M. Simon n'avait pas perdu de vue Anatole, et s'était parfaitement rendu compte que le jeune homme avait eu l'intention de l'éviter. Quelques mots qu'il entendit à la dérobée éveillèrent sa curiosité et le firent réfléchir. Il crut démêler dans ce rapprochement entre Anatole de Signy et Jacques le cocher, un sujet de blâme contre l'excellent élève, dont la conduite exemplaire était la critique vivante du jeune de Tillabren. L'imagination de M. Simon fit aussitôt une certitude de cette supposition malveillante, et il se pressa de rejoindre le cocher, espérant connaître par lui toute la vérité.

Jacques, qui s'était engagé d'honneur vis-

à-vis d'Anatole à ne pas dénoncer Henri jusqu'au lendemain, répondit d'une manière évasive qui aiguillonna encore la curiosité de M. Simon. Pour le moment celui-ci resta convaincu qu'il avait découvert quelque faute bien grave, et fut enchanté de la mettre à l'adresse d'Anatole, ne soupçonnant pas un instant son élève. Le souvenir de la femme malade qu'il avait entrevue chez Paul le jardinier, le confirma encore dans son erreur.

Il savait qu'elle avait été blessée en tombant de voiture; il avait été témoin de l'extrême sollicitude du jeune de Signy pour elle: M. Simon fit un *tout* de ces faits qui lui parurent très-concluants, et se rendit de suite chez la comtesse de Tillabren pour lui faire part de sa découverte. L'idée qui lui souriait le plus était l'espérance de pouvoir impliquer aussi dans cette sotte affaire M. Stavard, qu'il n'aimait pas.

Madame de Tillabren était dans de mer-

veilleuses dispositions pour admettre sans contestation aucune l'histoire invraisemblable que lui débita M. Simon, sans reprendre haleine. Quelque imparfaits que fussent ses renseignements, il parvint à les faire accepter comme des faits certains, parce qu'il s'agissait d'Anatole de Signy.

Madame de Tillabren ne pardonnait pas à Anatole sa supériorité sur son fils, surtout depuis la dernière *injustice* qu'elle prétendait avoir été faite à Henri, en faveur de celui qu'elle appelait son *rival;* poussée par un mauvais sentiment, elle se sentit heureuse de pouvoir prouver à madame de Signy que les perfections de son neveu n'existaient que dans son imagination, et lui fit demander si elle serait visible le soir même.

LA

CHAUMIÈRE DE MORFONTAINE.

CHAPITRE XVIII.

La chaumière de Morfontaine.

C'était, pour la chaumière de Morfontaine, un *honneur* bien inusité que la présence de madame de Tillabren depuis le dernier événement; et lorsqu'après en avoir reçu l'autorisation elle fit son entrée chez madame de Signy, accompagnée de M. Simon, ce fut avec un sentiment profond d'embarras qu'elle retrouva dans le salon madame de Meyreuil, le vieux commandeur, et aussi

M. Revel; tous étaient groupés autour de leur amie, comme nous les avons vus au commencement de cette histoire. Madame de Tillabren, malgré son manque de tact, se dit intérieurement que seule elle avait changé.

« — Bonjour, ma chère, dit-elle en s'approchant de madame de Signy qui s'était levée pour saluer, mais n'avait pas quitté sa place; bonjour, madame de Meyreuil, comment se porte Louise?

« — La comtesse de Meyreuil a reçu hier des nouvelles de Louise, qui promet d'être parfaite comme sa mère, répondit froidement madame de Signy. »

Madame de Meyreuil salua en silence et s'esquiva aussitôt que la politesse le lui permit.

« — Mon Dieu! que c'est joli, votre *réduit!* s'écria madame de Tillabren, s'installant dans un fauteuil et reprenant peu à peu

son aplomb : quelles belles fleurs! quels délicieux tableaux! voilà, je crois, une vue du château d'Athis; oh! mais c'est d'une vérité!... Qui donc a fait cela?

« — C'est mon neveu, madame.

« — M. Anatole? j'aurais dû le deviner; c'est un jeune homme universel, bon musicien, peintre...

« — Et vous pouvez ajouter, madame, religieux et droit, généreux et discret, dit M. Revel, levant un instant les yeux de l'échiquier, théâtre du combat qu'il livrait en ce moment au vieux commandeur. »

Anatole et Alfred entraient en ce moment : ils s'approchèrent tous deux de madame de Signy, après avoir salué; et Anatole, se penchant vers sa tante, lui dit à demi-voix :

« — Je trouve ma pauvre Micka très-fatiguée aujourd'hui; elle persiste toujours à s'occuper, et souffre beaucoup, j'en suis sûr, de sa jambe malade... Veuillez donc,

ma tante, lui donner *l'ordre* de se reposer pendant quelques jours!

« — Je crois bien qu'elle souffre, dit tout haut le petit Alfred; elle boite horriblement, et cela se conçoit, quand on réfléchit à la hauteur de la voiture, qui... que... »

Un regard d'Anatole arrêta l'enfant tout court; Alfred comprit qu'il devait se taire, surtout devant madame de Tillabren et M. Simon.

« — Soyez tranquilles, mes enfants, répondit madame de Signy qui n'avait rien vu, je veillerai sur la santé de Micka et je trouverai un moyen de la forcer à se soigner. Mon cher Anatole, dites-lui, je vous prie, que je désire qu'elle reste dans le petit salon d'attente; j'ai à lui parler. »

A ce nom de *Micka,* madame de Tillabren avait relevé la tête comme un cheval de bataille qui entend les clairons : l'instant du combat était venu.

« — Dites-moi, chère madame de Signy, si ce n'est pas une demande indiscrète toutefois, car M. Anatole peut vouloir garder ses secrets (et il a sans doute de bonnes raisons pour cela); dites-moi si, comme son nom le fait supposer, votre Micka est une mulâtresse? »

Étonnée du ton avec lequel cette question était faite, madame de Signy répondit plus froidement encore :

« — Oui, madame, Micka est une vieille mulâtresse qui est née sur ma plantation de l'Amérique du Sud.

« — N'avez-vous pas dit qu'elle était boiteuse en ce moment, monsieur Alfred ?

« — Oui, madame, elle boite encore un peu; mais nous avons l'espoir qu'elle sera bientôt tout à fait guérie.

« — Oh! alors, reprit madame de Tillabren, c'est par accident qu'elle boite; ce n'est pas une infirmité de naissance? »

« — Non, madame ; en effet, c'est par accident.

« — Une chute peut-être, une chute de voiture ? » Et madame de Tillabren regardait M. Simon avec un sourire significatif.

« — Je vois, à votre étonnement, monsieur Alfred, que vous me prenez vraiment pour une sorcière ; j'ai peut-être bien, un démon familier qui m'a raconté cette histoire, et je vois que madame de Signy sait garder un secret aussi bien que vous. »

Madame de Signy demanda une explication :

« — Non, dit madame de Tillabren en minaudant et baissant la voix avec affectation ; ne voyez-vous pas là-bas M. Revel ? il faut bien se garder qu'il nous entende !...

« — Vraiment, madame, dit madame de Signy qui, malgré son empire sur elle-même, commençait à perdre patience ; vraiment vous m'embarrassez beaucoup. Ayez donc la

bonté de me dire quelle est cette chose si grave qui ne doit pas être connue de M. Revel.

« — Vous l'ignorez? dit madame de Tillabren qui touchait à son but; en ce cas, madame, votre neveu est fort adroit, fort adroit, je vous assure... n'est-ce pas, monsieur Simon ?

« — Vous savez, madame, que j'ai toujours trouvé M. de Signy fort *habile*, répondit le sot précepteur en faisant une laide grimace pour se donner l'air malicieux.

« — Madame, dit en se levant madame de Signy qui s'efforçait de paraître calme, mais dont la voix tremblait d'émotion, veuillez me dire de quelle faute vous accusez mon neveu.

« — Mais, madame, répondit madame de Tillabren, c'est fort délicat ce que vous demandez là... Vous me forcez à porter peut-être atteinte à la confiance que mérite sans doute votre neveu, puisque vous la lui donnez

toujours si entière. Peut-être s'il a fait une faute, n'est-ce qu'un moment d'erreur... et alors...

« — Est-ce que vous accusez Anatole, madame? s'écria le petit Alfred ; mais c'est impossible, car Anatole ne peut pas mal faire.

« — Allez chercher votre ami, mon enfant, dit madame de Signy, s'efforçant de reprendre sa tranquillité ; il faut qu'il soit présent quand on l'accuse : allez vite, je vous en prie !

« — Mais, ma chère madame de Signy, vous ne réfléchissez pas que vous allez mettre votre neveu dans un embarras terrible. M. Revel est au bout du salon, il est vrai ; mais il pourrait entendre, et il entendra, soyez-en sûre.

« — Anatole, dit madame de Signy à son neveu dès qu'il parut, depuis le jour où j'ai eu le bonheur de vous voir près de moi pour

la première fois, vous n'avez jamais, à ma connaissance, proféré une parole contraire à la vérité! Si je soupçonnais votre franchise, je serais donc injuste : dites-moi, je vous le demande en grâce, si vous avez à vous reprocher quelque action légère, mon enfant; car c'est de votre bouche que je veux l'apprendre. Que savez-vous d'un accident de voiture que vous m'auriez caché?...

«—Il y a en effet, ma chère et bonne tante, un mystère que je ne puis vous révéler, parce que c'est le secret d'un autre, répondit Anatole d'une voix ferme : je vous affirme que j'y suis tout à fait étranger ; j'espère que vous me croirez et que vous voudrez bien ne pas persister à m'interroger.

« — Pas un mot de plus, mon cher enfant, je vous crois.» Et madame de Signy souriait avec bonheur.

« —C'est très-satisfaisant, vraiment!... dit à voix basse M. Simon d'un air narquois;

on ne peut pas désirer une justification plus complète.

« — Parfaitement claire surtout, reprit tout haut et avec aigreur madame de Tillabren ; c'est très-joli en vérité ! Il me reste à vous féliciter, ma chère madame de Signy : j'avais cru voir dans la conduite de M. Anatole quelque chose qui pouvait altérer votre tranquillité et limiter la confiance que vous avez en lui, et je venais vous éclairer avec un dévouement très-*désintéressé*, oui, très-*désintéressé*, je vous assure... maintenant, croyez que je partage votre joie... Mais il est tard, et je dois me décider à vous quitter : madame de Meyreuil n'est plus là ? elle s'est éclipsée sans nous rien dire ? offrez-lui, je vous prie, le bonsoir de ma part ; ne dérangeons pas ces messieurs : il serait dommage de les distraire de leurs savantes combinaisons; ils n'ont rien entendu, Dieu merci, de notre conversation de tout à l'heure : je le craignais

tant, à cause de M. Anatole que je serais désolée de mettre mal avec M. Revel... Encore adieu, ma chère, ou plutôt au revoir, n'est-ce pas? »

Madame de Tillabren sortit, suivie de M. Simon, et fort mécontente d'avoir manqué l'effet qui lui promettait une si grande satisfaction. En traversant le salon d'attente pour aller rejoindre sa voiture, elle aperçut la vieille Micka assise et attendant,. selon les ordres de sa maîtresse, que lui avait transmis Anatole. Elle se leva devant les étrangers, et madame de Tillabren, résolue à tout hasarder pour satisfaire sa curiosité, s'approcha de la mulâtresse qui s'éloignait par respect, et commença par lui faire quelques questions sur sa santé. Elle parla de l'accident de la voiture, et lui témoigna tant d'intérêt, que la pauvre Micka, touchée de reconnaissance, raconta dans son langage naïf toute son histoire, insistant sur l'humanité du jeune

de Signy dont elle exaltait l'excellent cœur.

Pendant ce récit, la figure de M. Simon s'allongeait et devenait de moins en moins agréable; le désappointement y était écrit en toutes lettres.

« — Mais ce n'est donc pas M. Anatole qui fit verser votre voiture? demanda-t-il enfin avec un gros soupir.

« — Lui, oh! non, Seigneur Jésus! »

Puis alors elle s'anima et se mit à faire, aussi bien qu'elle le put, une description du jeune homme qui était sur le siége de la diligence : elle ne l'avait vu qu'à la clarté de la lune d'abord, puis ensuite à la lueur d'une mauvaise lanterne d'auberge ; mais elle se souvenait si bien de sa figure, et la décrivit avec tant de justesse, que M. Simon reconnut, à n'en pouvoir douter, le portrait de son élève.

« — Mon Dieu! monsieur Simon, se peut-il que ce soit mon fils?...

« — M. Henri, madame? impossible... je l'espère du moins! »

Mais la vieille Micka s'écria aussitôt qu'elle se rappelait avoir entendu nommer ainsi le jeune homme par le cocher.

A cette découverte, l'inquiétude de la mère fut égale à celle du précepteur : tous deux quittèrent brusquement la mulâtresse et remontèrent en voiture. Pendant le trajet, M. Simon tâcha de faire comprendre à madame de Tillabren qu'il valait mieux garder le silence.

« — Si cette histoire vient à être connue de M. le comte de Tillabren, disait-il, je serai perdu dans son esprit. Ce n'est, à bien prendre, qu'une espièglerie d'enfant; mais M. le comte pourrait ne pas la voir ainsi... Il ferait nécessairement peser son mécontentement sur son fils et sur moi... peut-être vaudrait-il mieux qu'il ne sût rien?... qu'en pensez-vous, madame?... »

Madame de Tillabren était si peu éclairée, qu'elle promit de se taire : mais le soir même le comte savait tout.

Le valet de pied qui avait accompagné madame de Tillabren tenait la porte du salon d'attente, lorsque sa maîtresse causait avec la vieille Micka, et avait entendu toute sa conversation. Ce valet avait pour habitude de répéter à son maître, en le servant chaque soir, toutes les nouvelles qu'il avait pu apprendre dans la journée. Il détestait M. Simon, qu'il trouvait avec raison fort impérieux, très-exigeant et avare au delà de toute expression. Il n'était pas fâché de trouver l'occasion de mettre le précepteur mal avec son maître, et l'avait saisie avec empressement.

Le comte de Tillabren écouta le récit de l'escapade de son fils, manifestant une grande colère; il résolut d'avoir dès le lendemain une explication avec Henri et promit de taire

le nom de celui qui l'avait mis sur la voie de la vérité.

Nous retournerons un instant à la chaumière de Morfontaine où nous avons laissé madame de Signy, bien heureuse de l'innocence de son charmant enfant, et M. Revel, terminant avec le commandeur une partie fort intéressante.

« Je vous ai fait échec et mat, mon cher docteur, il n'y a pas à dire ! s'écria tout à coup le commandeur triomphant.

« — C'est parfaitement juste, mon cher commandeur ; mais je ne veux pas que vous vous enorgueillissiez trop de votre victoire, car je vous avoue que j'avais ce soir l'esprit occupé à tout autre chose qu'à défendre mes pions... Anatole, approchez, mon enfant, j'ai parfaitement entendu l'interrogatoire que vous a fait subir madame de Tillabren, et je suis bien aise de vous dire que j'ajoute une foi entière à votre justification ; car je crois

à votre parole : j'y crois si fermement qu'en ce moment je vous prie de me dire si vous pouvez me donner quelque explication sur un papier qui a été trouvé dans l'institution, et qu'on s'est empressé de me remettre : écoutez avec attention.

« Liste des objets à gagner dans la loterie « dont le tirage aura lieu le 10 mai 1833, à « l'institution de M. Revel à Morfontaine. »

Puis à la fin :

« Ces objets seront distribués par M. Joseph « Hambergeim, etc., etc. »

«—Eh bien, monsieur de Signy, continua M. Revel, connaissez-vous quelque chose de cette loterie?

« — Je la connaissais, mais je n'y suis pour rien, je vous en donne ma parole, monsieur.

« — Et vous, de Liscourt?

« — Ni moi non plus, grâce à Dieu, et aussi grâce à vous, Anatole, dit l'enfant ; car vous

m'avez empêché de mettre à cette loterie : combien je suis heureux de suivre vos conseils !

« — Je vais prendre des renseignements sur cette affaire, reprit M. Revel ; j'ai entendu parler de cet Hambergeim, et il faut que je découvre quel est celui de mes élèves qui a consenti à lui prêter son aide pour faire pénétrer ses dangereux trafics jusque chez moi ! Il n'y aura ni loterie ni jeux de hasard à l'institution, tant qu'il sera en mon pouvoir de les prévenir.

— Vous pouvez toujours, il me semble, laisser venir *ce juif* à l'institution demain ; je ne serai pas fâché de savoir quelle figure il a, dit le vieux commandeur. J'irai vous voir un instant, vous me direz ce que tout cela est devenu, n'est-ce pas?

« — A demain donc, » répondit M. Revel. Puis aussitôt, pliant avec soin le papier délateur, il prit congé.

PREMIER RETOUR AU BIEN.

CHAPITRE XIX.

Premier retour au bien, sous l'influence d'un bon conseil.

Henri, en partant avec lord Rivers, avait annoncé à ses camarades que son noble ami devait faire la route de Paris à Morfontaine en cinq quarts d'heure pour le retour : l'arrivée de la voiture de sa seigneurie était donc un événement qu'attendaient avec une vive curiosité bien des jeunes têtes de l'institution ; mais il y avait là un pauvre homme dont l'impatience était plus grande encore : c'était Jacques, le

cocher, tremblant de voir s'élever de nouvelles difficultés pour le payement de sa créance ; c'était cependant le dernier délai qu'il avait pu donner. Enfin, en ce même jour, bien des cœurs battaient, agités tour à tour par la crainte et l'espérance ; car c'était le *mercredi*, choisi par M. Hambergeim, pour distribuer les *lots gagnants* à chacun des élus. Voulant connaître dans tous ses détails l'affaire de la loterie, M. Revel avait pris la résolution de rassembler tous ses élèves, afin de les interroger ; mais pour cela, il fallait qu'ils fussent tous présents, et beaucoup manquaient encore à l'appel.

Alfred de Liscourt avait sans doute saisi quelques indices précurseurs de l'orage qui menaçait Henri de Tillabren, car il avait les yeux fixés sur la porte, et ne bougeait pas de la grande cour des récréations, dans laquelle passaient successivement les élèves qui rentraient.

Enfin la voiture de lord Rivers arriva. Henri, en descendant, vit Jacques, qui avait trouvé moyen de s'introduire, pour être plus à portée de se faire entendre de son débiteur; mais celui-ci tourna le dos brusquement au cocher, pour s'approcher du petit Alfred qui lui faisait des signes d'intelligence.

« — Qu'est-ce que tu as donc à grimacer ainsi en me regardant? dit Henri; laisse-moi passer, je ne puis pas rester là... — Je suis à vous tout à l'heure, Jacques! » ajouta-t-il en s'adressant au cocher inquiet; puis il traversa en courant l'espace qui le séparait du vestibule.

En y arrivant, Henri aperçut la figure de *fouine* de *monsieur* Hambergeim, entouré d'une foule de jeunes gens qui parlaient tous à la fois.

« — Ah! voilà de Tillabren! Viens donc, mon cher, on n'attend que toi; les lots seront distribués aussitôt que tu auras remis le montant des billets. »

Henri, sans répondre, fit signe au juif de s'approcher; mais Alfred, qui courait depuis la porte après Henri, l'atteignit en ce moment et lui prit le bras en lui disant avec feu :

« — Il faut que tu m'écoutes le premier, vois-tu !... Tu te fâcheras après, si cela te convient..... mais M. Rèvel sait l'histoire de la loterie ; il est fort en colère, et j'ai peur que tout ne retombe sur toi ! ».

Ces paroles arrêtèrent subitement Henri ; il écouta avec surprise et consternation la relation du papier accusateur trouvé par le chef de l'institution.

« — Je suis perdu, s'écria-t-il, car M. Rèvel sait sans doute tout ce que j'ai fait pour organiser cette loterie ?

« — Non, répondit Alfred, il ne le sait pas.

« — Mais vous avez dû le lui dire ; toi et Anatole, vous le saviez? Il ne vous a donc pas interrogés ?...

« — Oui, mais nous lui avons dit simple-

ment que nous n'étions pour rien dans l'affaire, et il n'a pas persisté.

« — Anatole est un noble cœur, et toi aussi, mon pauvre Alfred ! s'écria Henri plus ému qu'il ne voulait le paraître ; tu as donc oublié tous les mauvais tours que je t'ai joués? Au reste, depuis longtemps je n'ai fait que des sottises, il est juste que j'en sois puni.... Tu seras bien vengé, Alfred !

« — Mais je ne veux pas de vengeance, moi, car je ne suis jamais heureux du malheur des autres ! D'ailleurs, j'espère que tout s'arrangera mieux que tu ne penses; et si tu n'as pas honte de donner une poignée de main au petit garçon auquel tu ne pouvais rien faire apprendre, il ne demande pas mieux que d'oublier que tu t'y prenais quelquefois un peu durement.

« — Voici ma main, mon bon camarade, dit Henri; et je ne me pardonne pas de t'avoir si souvent tourmenté... Mais que faire,

mon Dieu ! que faire ?... Je n'ai pas une idée.... Sais-tu où est de Signy ? il pourra peut-être venir à mon aide, ou me donner au moins un bon conseil pour sortir de tous les embarras dans lesquels je suis plongé, bien par ma faute, je le sens trop tard !... Je voudrais bien pouvoir trouver de Signy.

« — Eh bien, je cours le chercher, et je te l'amène, dit Alfred ; il saura mieux que personne ce qu'il y aura à faire, sois tranquille.... »

Et le charmant enfant partit aussitôt.

M. Hambergeim, toujours entouré, laissait un instant de répit au pauvre Henri, qui s'était confondu dans les groupes et attendait Anatole ; enfin celui-ci parut : Henri courut à lui.

« — Mon cher de Signy, lui dit-il, vous connaissez cette sotte affaire de la loterie ; mais vous ne savez encore que la moitié de mes embarras ! l'autre est beaucoup plus

laide, il faut bien que je l'avoue : d'abord, vous voyez là-bas, dans la cour, Jacques, ce malheureux cocher, qui me poursuit partout pour me réclamer *cent cinquante francs,* qu'il faut que je paye ; eh bien, je n'ai pas un centime au monde !

« — Pas un centime?... mais vous avez certainement l'argent pour les billets d'Hambergeim?...

« — Mais, pas du tout, mon cher ami.

« — Il est impossible que vous ayez pu dépenser cette somme depuis hier matin?

« — Non, mais j'en ai perdu la moitié et j'ai prêté l'autre ; quant à la moitié que j'ai prêtée, je crains bien qu'elle n'aille rejoindre celle que j'ai perdue, et qui ne rentrera jamais !... »

Anatole était au comble de l'étonnement.

« — Comment avez-vous perdu cet argent? continua-t-il ; à qui l'avez-vous prêté ?

« — Mais, mon Dieu ! c'est hier soir, à

l'écarté, chez lord Rivers! C'était une folie coupable à moi de jouer, car je n'ai rien en propre, et je ne devais pas risquer de perdre ce que je n'avais pas; mais j'ai voulu me donner un air important en présence de tous ces gens plus ou moins titrés, qui m'ont très-bien pris mon argent, et qui doivent en avoir l'habitude, cela se voit. Maintenant, je suis fort étonné que mon père m'engage à fréquenter lord Rivers; j'ai appris que *sa seigneurie* lui doit des sommes énormes, et je suis sûr d'avoir trouvé le secret des politesses dont il nous accable...

« — Mais, mon cher Henri, Hambergeim attend pour être payé, voilà l'important! Qu'est-ce que tout cela peut avoir de rapport avec ce qui nous occupe?

« — Attendez donc, Anatole... j'ai prêté à lord Rivers tout l'argent qui me restait hier, et je n'ai pas pu l'obtenir de lui ce matin, quoique je lui fisse connaître mon em-

barras relativement à Jacques, et à cet animal de juif! avez-vous jamais vu agir ainsi?... Mais je lui pardonnerais encore, s'il ne s'était pas moqué de moi hier au souper, devant trois ou quatre dandys comme lui, qui riaient comme des imbéciles, lorsque lord Rivers me complimenta sur ma manière de conduire, prétendant qu'aucun cocher ne pourrait jamais me dépasser, car lorsqu'on l'essayait seulement, je renversais *dans le fossé hommes, femmes et bêtes!*... Tenez, de Signy, je sens que je divague, pensez pour moi, je vous en prie, car je perds la tête au milieu de tous ces tourments qui m'arrivent à la fois! Où vais-je pouvoir trouver de l'argent pour Jacques et cet affreux cauchemar d'Hambergeim? Savez-vous que pour les deux il faut *quinze louis?* et c'est ce matin que mon père vient à l'institution! comment faire?... »

Anatole, avec la droiture qui lui était habituelle, conseilla à Henri de faire connaitre

immédiatement à son père et ses fautes et ses embarras : Henri, effrayé, rejeta d'abord bien loin cette proposition.

« — Mon cher de Signy, cette méthode réussirait avec votre tante, mais je n'ose pas espérer qu'elle ait le même résultat vis-à-vis de mon père, il est quelquefois très-sévère et...

« — M. le comte de Tillâbren fait demander son fils chez M. le docteur, dit à haute voix un domestique qui parut en ce moment. »

Le jeune homme semblait ne pas entendre, et restait interdit.

« — Allez donc, Henri, lui dit Anatole, et faites, je vous en conjure, ce que je vous conseille ; quand on a des torts, le seul moyen d'obtenir de l'indulgence, c'est de s'accuser franchement. »

JUSTES REPRÉSAILLES.

CHAPITRE XX.

Justes représailles. Micka aimer Dieu! bien grand, bien bon !...

Henri se décida enfin à se rendre près de son père, et quand il fit son entrée dans le salon, où le comte l'attendait, son agitation et son embarras n'échappèrent pas à M. Revel : celui-ci fixa ses yeux pénétrants sur le pâle coupable qui s'arrêta court au milieu de l'appartement et balbutia :

« — Je voudrais, si vous le permettez, monsieur, parler en particulier à mon père. »

25

Au grand étonnement de Henri, la physionomie de M. Revel changea tout à coup à ces paroles : toute sa sévérité s'évanouit ; il regarda le jeune homme avec bienveillance et lui dit :

« — Vous voulez parler à votre père, Henri? parlez-lui donc sans crainte, sans réserve ; vous trouverez en lui un juge indulgent. Je vous laisse ensemble. »

Cette ouverture de M. Revel, qui semblait engager le père à pardonner, fut également avantageuse au comte de Tillabren et à Henri ; car l'affection plaidant dans le cœur du comte en faveur de son fils, il écouta sans trop de colère la confession de tous les torts du jeune écolier, il connaissait déjà l'escapade hors de l'institution, la voiture versée, etc., etc., par le valet de pied qui lui avait donné tous les détails ; restait encore l'histoire de la loterie avec le Juif, et celle de lord Rivers qui avait emprunté et fait perdre

tant d'argent à son fils. Le comte de Tillabren se reprocha intérieurement d'avoir si imprudemment encouragé une liaison qui pouvait devenir si dangereuse; puis, comme il avait besoin d'exhaler son mécontentement, il s'emporta contre M. Simon, qu'il ne se pardonnait pas, disait-il, d'avoir tant prôné quand il le méritait si peu.

« — Comment ai-je pu choisir cet indolent précepteur pour veiller sur vous, Henri! continuait le comte en marchant à grands pas dans le salon; car, dans tout ceci, il y a vraiment de ma faute; et ce juif!... un voleur, j'en suis sûr; et ce cocher, qui a l'audace de vous prendre avec lui la nuit... hors de l'institution!... Quant à lord Rivers, c'est encore moi qui ai engagé votre intimité: j'avais un bandeau sur les yeux; grâce à Dieu, il est tombé; vous ne verrez plus ce dangereux jeune homme! Si vous voulez que je croie à votre repentir, choisissez un autre

ami... Vous avez agi en homme en avouant vos torts : quand vous aurez quelque chose qui tourmentera votre conscience, faites toujours de même, car c'est en considération de votre franchise que je vous promets mon appui dans ces détestables affaires !.

« — Oh ! merci, merci, mon père ! s'écria Henri, bien soulagé ; mais c'est à Anatole de Signy que je dois la joie que me donne votre indulgence, car c'est lui qui m'a conseillé de tout vous dire.

« — Appelez-le, mon fils, je veux le voir ; c'est un excellent jeune homme, et je l'avais méconnu ! Décidément je me suis trompé sur tout le monde... appelez-le.

Lorsque Henri revint avec Anatole, le cocher Jacques sortait emportant son argent cette fois ; mais il avait la tête basse et l'air contrit, car on lui avait vivement reproché son tort. D'un côté du salon était le comte de Tillabren, debout et silencieux ; de l'autre

Hambergeim, auquel le comte venait de remettre le montant des billets dus par son fils, et qui cherchait à se justifier, mais en balbutiant d'une manière inintelligible, tandis que M. Revel regardait la boîte renfermant les objets de la loterie. M. Simon avait été appelé également : il devinait sans doute la mercuriale que lui réservait le comte, car il restait appuyé contre la cheminée dans une attitude toute pensive.

Aussitôt que le comte de Tillabren vit Anatole, il vint à lui et le remercia avec l'éloquence du cœur, car il était vraiment touché ; puis se tournant vers son fils :

« — Cultivez la société de ce jeune homme, et tâchez d'obtenir son amitié, Henri ! Il n'est pas *lord*, que je sache, comme ce *Rivers de malheur !* mais il peut s'en passer ; car s'il avait un titre, c'est lui qui l'honorerait ! Au reste, Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Madame de Signy est une créature par-

faite, il est juste qu'elle soit récompensée dans son neveu. Donnez-moi la main, jeune homme, et promettez-moi d'aimer mon fils qui est plutôt mal élevé que méchant ; je dois lui rendre cette justice.

« — Monsieur Hambergeim, veuillez vous approcher, dit alors M. Revel au Juif qui, toujours debout, attendait avec inquiétude la fin de tout ceci ; veuillez vous approcher et rendre de suite l'argent que vous venez de recevoir pour les billets de votre loterie *illicite* que je ne puis ni ne veux admettre. Puis je tâcherai d'oublier que je vous ai vu, et vous m'y aiderez, j'espère, en faisant en sorte de ne pas me rappeler votre existence. »

Ces mots *loterie illicite,* prononcés d'une voix haute, produisirent un effet instantané sur Hambergeim : sa main, qui s'était fermée sur les pièces d'or du comte de Tillabren, s'ouvrit aussitôt ; il plaça l'argent sur la table et se saisit machinalement de sa boîte de bi-

joux, qu'il semblait craindre de voir retenir malgré lui; puis, saluant à plusieurs reprises, il se disposait à sortir, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit avec une telle force que le juif, qui battait en retraite, fut presque renversé.

C'était le vieux commandeur, accompagné du commissaire de police : deux gendarmes restèrent en dehors pour garder les issues.

« — Pardonnez-moi, mon cher monsieur Revel, d'entrer ainsi sans me faire annoncer; mais le cas est assez grave pour m'excuser, si je manque aux règles de la politesse. — Restez! on a besoin de vous ici, monsieur, continua-t-il en s'adressant au juif, qui se faisait bien petit et cherchait à sortir sans être remarqué.

« — Mais, monsieur, dit Hambergeim, de quel droit?...

« — Arrêtez cet homme! s'écria aussitôt le commandeur, c'est le juif *dénoncé;* sai-

sissez aussi sa cassette : on trouvera peut-être là de nouvelles preuves de sa culpabilité. »

Le juif, frappé de terreur, voulut se défendre, protestant de son innocence; le commandeur l'interrompit.

« — Dispensez-vous de chercher à faire de nouvelles dupes, malheureux ! lui dit-il ; vous avez reçu des valeurs considérables des mains d'un capitaine de navire qui achetait ainsi votre silence et l'appui que vous lui prêtiez pour cacher son crime et en assurer l'impunité. Tous vos comptes n'étaient pas encore réglés, et vous gardiez à vue votre complice chez vous à Paris : c'est là qu'on l'a arrêté. »

Le juif pâlit affreusement et resta anéanti.

« — Voici, dit alors le commissaire, une copie exacte des papiers que contenait le portefeuille qu'on a trouvé sur lui, et qu'il ne quittait jamais : parmi ces papiers, il y a un acte d'association signé de votre main,

monsieur Hambergeim !..... Vous voyez que nous sommes parfaitement renseignés? Suivez-nous donc de bonne grâce, sinon vous nous contraindrez à employer la violence. »

Le juif, atterré, sortit sans ajouter un mot pour sa justification.

Tous les spectateurs de cette scène, vivement impressionnés, attendaient avec impatience que le commandeur voulût bien en donner l'explication.

« — Mon cher Revel, dit-il enfin, quand vous me croyiez hier fort occupé de ma partie d'échecs, je venais de recevoir une longue lettre qui m'annonçait qu'une affaire fort importante, puisqu'elle m'empêche de dormir depuis plus de six mois, touchait au dénouement. L'affreux malheur qui avait ruiné madame de Signy et mon pauvre Anatole ne me paraissait pas suffisamment éclairé et prouvé; je n'avais plus un instant de calme, et je me décidai à appeler près de moi

Pélizac, notre avocat et plus encore notre ami, pour lui faire part de toutes les rêveries qui, peu à peu, prenaient dans ma pensée la consistance de faits certains et accomplis; vous connaissez l'activité, le dévouement et la sagacité de Pélizac : rien ne l'embarrasse, rien ne l'arrête. Il partit aussitôt ; et pendant trois mois je n'ai pas entendu parler de lui... Dans cet espace de temps il a fait quatre fois le chemin de Paris au Havre : il a visité tous les petits ports des côtes de l'Angleterre, s'attachant au moindre indice pour en tirer toujours des conséquences justes ; à force de persévérance, il a fait partager ses soupçons à l'autorité, qui lui a porté enfin aide et assistance pour retrouver le capitaine de navire, dont on avait perdu la trace, et qui se cachait chez ce coquin d'Hambergeim ! Pélizac nous dira lui-même tout ce qu'il a fait pour arriver à ce résultat : ce que je sais, c'est que le ca-

pitaine, afin de rendre sa cause moins mauvaise sans doute, a donné tous les moyens de retrouver *la Esmeralda*, dont la cargaison est intacte, Dieu en soit loué ! »

Un cri général de surprise et de joie couvrit la voix du commandeur qui tendait les bras à Anatole, le jeune homme s'y précipita en pleurant et murmurant :

« — Ma tante, ma chère et bonne tante!...

« — C'est vous qui lui apprendrez cette grande nouvelle; vous le méritez, mon enfant! reprit le commandeur. Vous voyez, mon cher ami, continua-t-il en s'adressant à M. Revel et tenant toujours Anatole embrassé, que si je vous ai gagné hier aux échecs, c'est *de bonne guerre;* car ma préoccupation valait bien la vôtre. J'avais dans ma poche la lettre qui m'annonçait que la fortune de mes amis était saine et sauve. »

On se rendit à la chaumière de Morfon-

taine, et Anatole, qui connaissait la force de caractère de madame de Signy, lui dit sans préparation aucune :

« — Dieu vous a rendu ce qu'il vous avait ôté, ma chère tante ! Voici l'ami dévoué dont il s'est servi pour vous faire retrouver votre immense fortune !.. Mais parlez donc, monsieur le commandeur ; parlez donc, mon bon ami !... »

Et le commandeur parla, et la joie de madame de Signy fut grande et profonde ; car elle voyait dans l'avenir un sort brillant pour son neveu, et pour le présent beaucoup de bien à faire !...

« — Mon ami, dit-elle au commandeur, que ferai-je jamais pour vous témoigner ma reconnaissance ?

« — Allons donc ! je suis plus heureux que vous du bien qui vous arrive ; il me semble que vous devriez savoir cela. »

Quant à la vieille Micka, son bonheur se

traduisait de telle manière que toute la maison retentissait de ses exclamations.

« — Être bien sûre que maîtresse à moi, encore riche... riche!... Grande maison maintenant à maîtresse! chevaux pour la traîner, diamants à elle retrouvés, pauvres pour bénir elle! Oh! Micka contente!... Aimer Dieu! bien grand, bien grand!... bien bon! »

Madame de Meyreuil fut avertie, elle arriva presque aussitôt.

« — Ma chère Angèle! mon excellente amie, dit-elle, j'avais entrevu dans l'avenir la possibilité de réparer ce que j'appelais l'injustice du sort pour vous et pour *notre* Anatole...

« — Et moi, interrompit madame de Signy, je vous demanderai comme une grâce de vous rappeler ces paroles plus tard. »

Pierre était accouru aussi : il se tenait à l'écart; Anatole l'aperçut et courut à lui :

« — Eh bien, mon brave professeur, tu ne me dis donc rien?

« — Oh! monsieur Anatole, répondit Pierre d'une voix tremblante d'émotion, c'est que je pense trop, voyez-vous; vous voilà riche et heureux.... et.... mademoiselle Louise revient demain à Athis.....

« — En effet! s'écria Anatole, et nous lui ferons une belle réception, ne t'inquiète pas! »

CONCLUSION.

Le lendemain tout avait pris un air de fête, sous la direction de Pierre, au château d'Athis : le bateau de Louise de Meyreuil, nouvellement gréé, se balançait gracieusement sur le lac.

La volière était peuplée de ses hôtes anciens et de quelques autres nobles étrangers qui avaient mérité cet honneur par la richesse de leur plumage et l'*aristocratie de*

leur race; tous chantaient de leur voix la plus mélodieuse ; partout enfin il y avait des fleurs, de l'élégance et du bonheur...

Bientôt on entendit la voiture de madame de Meyreuil qui passait la première grille, et en un instant chacun fut à son poste. La bonne chanoinesse, madame de Signy, monsieur Revel, le vieux commandeur sur le perron du château; Pierre au bas des degrés.

La voiture s'arrêta, et Louise s'élança, gracieuse et légère, pour embrasser sa tante et ses amis : sa taille s'était développée; une forêt de cheveux blonds entouraient d'une auréole lumineuse son visage pur et modeste, qu'on ne pouvait voir sans émotion!

« — A bientôt, Pierre, dit-elle au vieux sergent qui restait là, immobile et muet; nous irons avec ma mère visiter ma volière et mon beau lac, tout mon domaine enfin! Je verrai bien si tu as pensé à moi. »

Le soir Anatole vint voir sa petite amie;

M. Stavard arriva aussi, accompagné d'Alfred et d'Henri de Tillabren qui ne se quittaient plus. Un feu d'artifice, organisé par Pierre et Anatole, fut tiré à la grande satisfaction de tous.

Pendant cette soirée, le comte de Tillabren vint à Athis, et s'approcha confidentiellement de madame de Signy.

« — Je sais, lui dit-il, que vous avez l'intention de laisser Anatole à l'institution six mois encore, et que, ce délai expiré, vous désirez le faire voyager avec M. Stavard... eh bien, faites-moi la grâce de permettre que mon fils accompagne Anatole : tout brut que je suis, j'ai apprécié le mérite de votre enfant; son exemple achèvera de corriger Henri.

« — J'y consens volontiers, monsieur le comte, dit madame de Signy avec un sourire de satisfaction intime; et je vais à l'instant avertir Anatole. »

Six mois après, Anatole sortait de l'institution de M. Revel et faisait ses adieux au *château d'Athis* et à la chaumière de Morfontaine, où il laissait de tendres affections. Alfred de Liscourt éprouva un vif chagrin du départ de ses amis; mais il sentit que la meilleure manière de prouver qu'il méritait l'intérêt d'Anatole, c'était de redoubler d'efforts, afin de lui ressembler plus tard.

Le jour où elle reçut les adieux de son ami d'enfance, Louise resta longtemps agenouillée dans la chapelle : elle demandait à Dieu de répandre sur lui ses plus douces bénédictions!

FIN.

TABLE.

CORBEIL, IMPRIMERIE DE CRÉTÉ.